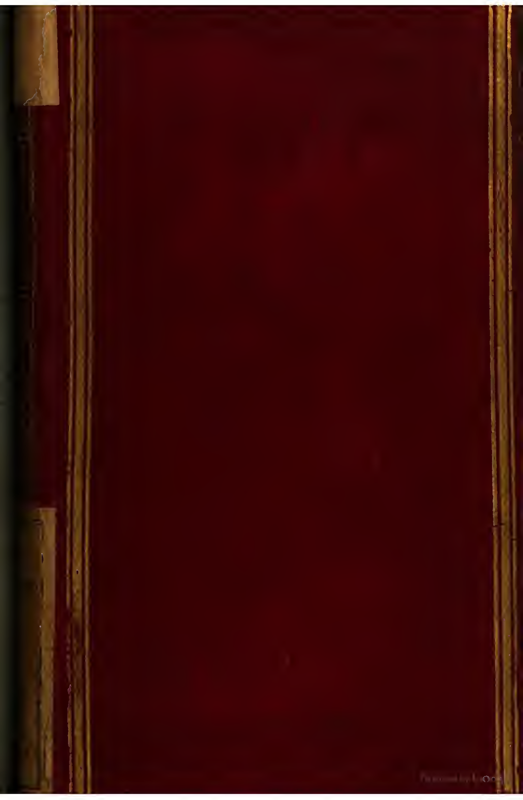
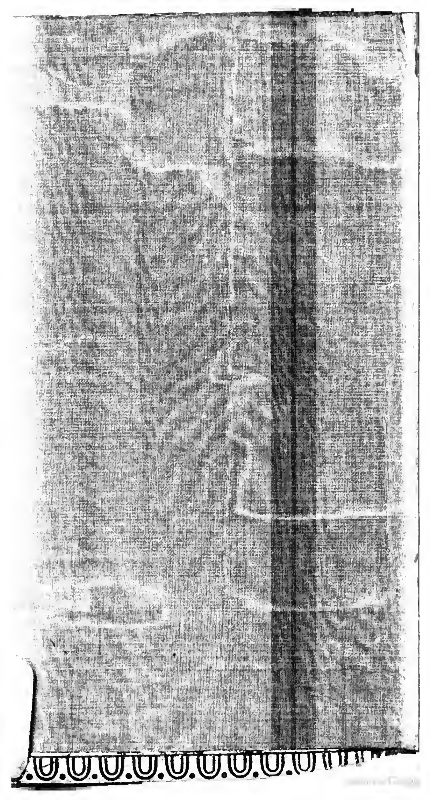
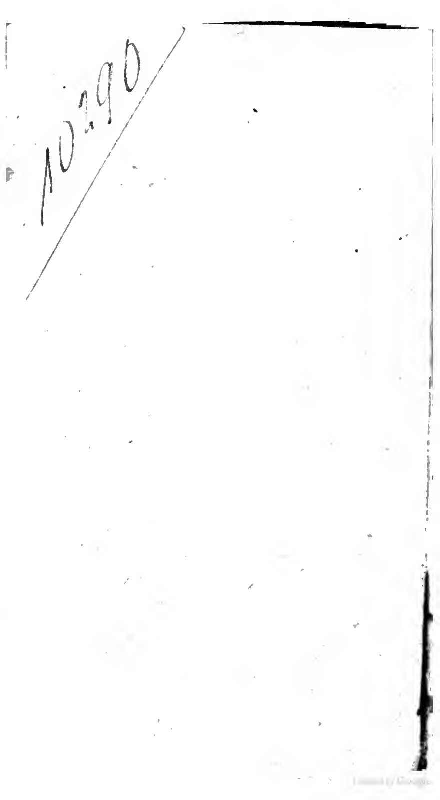










ŒUVRES

DE

M. DE FLORIAN.

A PARIS,

Chez Didot l'aîné, rue Pavée S. André;
De Bure, quai des Augustins;
Didot fils aîné = Jombert jeune,
rue Dauphine.

NUMA POMPILIUS,

SECOND

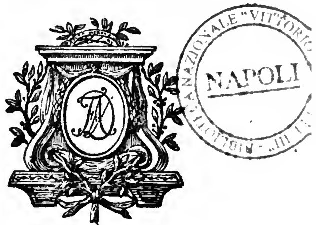
ROI DE ROME.

PAR M. DE FLORIAN,

Capitaine de dragons, et Gentilhomme de S. A. S. Mgr le Duc de Penthievre; de l'académie de Madrid, etc.

SECONDE ÉDITION.

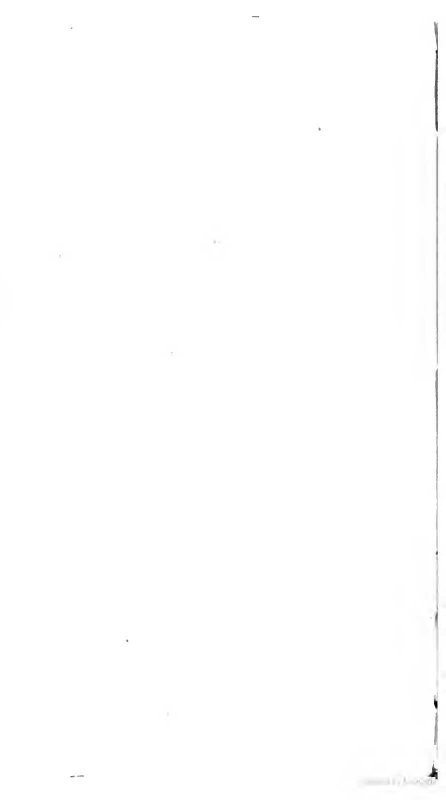
TOME SECOND.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT L'AÎNÉ.

M. DCC. LXXXVI.



NUMA POMPILIUS.

LIVRE SEPTIEME.

SOMMAIRE

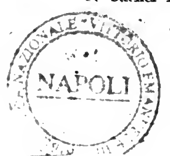
DU LIVRE SEPTIEME.

NUMA rapporte à Rome le corps de Tatius. Désespoir de Tatia. Numa veut accomplir le serment qu'il a fait à son roi. Romulus le lui défend. Hersilie vient trouver Numa : ses larmes, ses menaces, ne l'ébranlent point. Funérailles du bon roi. Mort de Tatia. Révolte des Sabins. Précaution barbare de Romulus. Numa se dévoue pour son peuple. Il est banni de Rome. Il rencontre Léo.



F. M. Queverdo Del. Dambrun Sculp.

Ce bucher sera notre autel.



NUMA POMPILIUS.

LIVRE SEPTIEME.

La nuit avoit déja répandu ses voiles sombres, lorsque Numa reprit ses sens. L'aspect du cadavre sanglant de Tatius le glace d'une nouvelle horreur, et lui rappelle le serment qu'il a fait. Sans se repentir, sans se plaindre, il ne songe qu'à ce qu'il doit au bon roi. Craignant que son corps ne soit enlevé s'il l'abandonne un seul instant, il le charge sur ses épaules, et regagne la ville à pas lents. Arrivé aux premieres gardes, il appelle des soldats sabins, leur remet son fardeau, leur ordonne de le porter avec respect jusqu'au palais de Tatia; et, d'un pas rapide, il les précede, pour préparer cette malheureuse princesse à l'affreuse nouvelle qu'elle doit apprendre.

Hélas! la tendre Tatia, inquiete de l'absence de son pere, sembloit prévoir son malheur. Seule, à la lueur d'une lampe, filant un vêtement de pourpre pour le plus chéri des rois, cent fois elle interrompoit son ouvrage, pour compter, en soupirant, les heures écoulées depuis qu'elle n'avoit vu Tatius. Mille funestes présages venoient l'effrayer; une terreur secrete glaçoit son ame; sa main laissoit échapper ses fuseaux; ses yeux tristes et mornes s'attachoient à la terre.

Tout-à-coup Numa paroît devant elle. La douleur peinte sur son front, ses pleurs, ses vêtements souillés de sang, tout redouble l'effroi de Tatia. Elle se leve tremblante; elle n'ose l'interroger. Fille de Tatius, lui dit le héros d'une voix entrecoupée, c'est aujourd'hui que vous avez besoin de cette force d'ame, de cette patience

inaltérable dont votre cœur a pris l'habitude. Je viens le frapper du plus rude coup : mais songez que, pour soutenir les maux de cette triste vie, les immortels nous ont donné la vertu et l'amitié.

Comme il achevoit ces paroles, les Sabins arrivent, portant le corps de leur roi. Tatia jette un cri, se précipite sur son pere, et tombe privée de tout sentiment. On s'empresse; on la rappelle à la vie. Elle ouvre des yeux égarés; elle les porte sur Tatius, regarde ses larges blessures, et ne répand pas une larme : sa langue, attachée à son palais, ne prononce pas une plainte ; un poids terrible oppresse sa poitrine : fixe, immobile, elle ne peut ni pleurer ni respirer.

Numa, effrayé de cette douleur muette, fait éloigner le corps de Tatius. Alors Tatia jette des cris perçants, et verse un torrent de larmes:

c'étoit l'espoir de Numa. Sûr que ces larmes la soulagent, il laisse la princesse entre les mains de ses femmes, et va donner des ordres pour que le corps du roi, après avoir été lavé dans des liqueurs parfumées, soit déposé sur un lit de pourpre : il place lui-même des gardes autour du palais de Tatia. Après s'être acquitté de ces tristes devoirs, il se dispose au plus pénible de tous, à celui d'aller annoncer à Romulus qu'il ne peut plus être son gendre.

O combien de sentiments l'agitent, tandis qu'il marche vers le palais du roi! Il va perdre pour jamais celle qu'il adore, celle que personne ne peut lui ravir que lui-même; il va renoncer volontairement à elle, le lui dire, passer à ses yeux pour un perfide, supporter toute la douleur du sacrifice et toute la honte de paroître inconstant. Cette idée affreuse fait

chanceler sa vertu : mais sa vertu reprend l'empire. L'ombre de Tullus, l'ombre de Tatius, marchent à ses côtés : elles le soutiennent, elles lui crient que ce sacrifice si douloureux est nécessaire; qu'il ne trouveroit que l'opprobre dans une alliance avec le meurtrier de son roi, avec l'ennemi de sa famille, dans un hymen fondé sur un parjure, et commencé sous de si affreux auspices.

Enfin il pénetre dans le palais de Romulus : il trouve ce monarque à table, environné de ses courtisans. Les noirs soucis étoient sur son front; l'inquiétude, le chagrin étoient peints sur son visage : juste et premiere punition du crime. Romulus étoit déja instruit de l'assassinat de Tatius ; il craignoit d'être soupçonné. Tourmenté par cette crainte bien plus que par le remords, il gardoit un sombre silence que ses courtisans imitoient.

Hersilie, debout près du roi, cherchoit à dissiper son chagrin par les accords de sa lyre, et chantoit la victoire du pere des dieux sur les Titans.

Numa se présente devant Romulus, et ne peut s'empêcher de frémir : l'aspect de l'assassin de Tatius lui cause une horreur dont il n'est pas maître. Cependant il fait un effort, baisse les yeux, comme s'il eût été le coupable; et, se souvenant du respect dont les crimes mêmes des rois ne peuvent affranchir un sujet, il adresse ces mots au monarque :

Romulus, des scélérats ont fait périr ton collegue. Mes yeux ont vu Tatius tomber sous quatre assassins. J'ai immolé deux de ces barbares; mais les autres m'ont échappé, et resteront peut-être impunis, jusqu'à ce que les dieux en prennent vengeance. Tu connois les liens du sang qui

m'attachoient au roi des Sabins; tu ne connois peut-être pas assez le tendre respect que j'avois pour ses vertus. Ces deux sentiments m'imposent des devoirs grands et pénibles : j'espere les remplir tous. Roi de Rome, j'adore Hersilie, la vie ne m'est rien sans elle: mais j'ai promis, j'ai juré à Tatius expirant, de devenir l'époux de sa fille ; j'accomplirai mon serment. Je viens te rendre ta parole, je viens renoncer au seul bien qui m'est cher, et te demander ton consentement pour que je sois à jamais malheureux.

Ainsi parle Numa; et ses yeux restent attachés à la terre. Romulus, étonné, demeure un moment sans répondre; Hersilie, interdite, laisse échapper sa lyre de ses mains; les courtisans, immobiles, attendent, pour se réjouir ou s'affliger, que Romulus ait manifesté ses sentiments.

Enfin le terrible roi se leve, en jettant sur Numa un regard plein de fureur : Jeune homme, lui dit-il, j'étois instruit de la mort de mon collegue; mes ordres sont déja donnés pour arrêter et punir les coupables. Quel que fût ton amour pour Tatius, tu peux t'en rapporter à un roi du soin de venger l'assassinat d'un roi. Mais si je sais punir le crime, je ne sais pas moins réprimer les ambitieux. Numa, je te défends d'épouser la fille du roi des Sabins; ses droits au trône de son pere pourroient m'être un jour redoutables : je lui destine un autre époux que toi. Quant à l'affront de refuser ma fille, il pourroit offenser tout autre que le fils de Mars; mais je veux bien considérer ton âge, l'immense distance qui nous sépare, et me souvenir sur-tout que tu fus utile à mon armée.

Après avoir prononcé ces mots

avec un accent qu'il s'efforçoit de rendre tranquille, Romulus sort sans attendre la réponse de Numa. Ce malheureux amant veut parler à Hersilie; mais la fiere amazone le regarde d'un œil dédaigneux, passe auprès de lui sans répondre, et va rejoindre son pere, suivie de tous les guerriers.

Cette fierté, ce mépris d'Hersilie, percerent le cœur de Numa, mais lui rendirent plus facile un sacrifice si douloureux. Indigné contre Romulus, en courroux contre sa fille, résolu d'exposer ses jours pour rester fidele à son roi, Numa, plus ferme et plus tranquille, retourne précipitamment au palais de Tatia.

Fille du meilleur des monarques, lui dit-il en l'abordant, pardonnez si, au milieu de votre deuil et de vos larmes, je viens vous parler d'hyménée. Votre pere, en expirant, vous a confiée à ma foi. Sa grande ame a été

consolée par le serment que je lui ai fait de devenir votre époux; et Romulus me le défend! Romulus n'en a pas le droit. Nés Sabins, vous et moi, nous dépendions du roi des Sabins : lui obéir pendant sa vie étoit notre premier devoir; lui obéir après sa mort est un devoir bien plus sacré. Je ne veux point vous cacher que j'adorois Hersilie : mais, depuis la mort de Tatius, l'exil, le supplice, avec vous, me paroissent préférables au trône avec la fille de son assassin. Si ce sentiment vous suffit, préparez-vous à braver avec moi les menaces de Romulus; préparez-vous à voir la flamme du bûcher de votre pere nous servir de flambeau d'hymen.

Il dit · Tatia l'écoute avec une tendre admiration. Tatia, qui depuis si long-temps nourrissoit pour le héros une passion secrete et malheureuse, lui répond, en rougissant,

qu'il est le maître de son sort. Numa lui engage sa foi; et devenu plus sûr de lui par les menaces de Romulus que par tous les efforts qu'il avoit faits sur lui-même, il ne s'occupe plus que des funérailles du bon roi.

L'aurore se montre à peine, que Numa se dispose à partir avec un corps de Sabins pour aller couper sur les hautes montagnes les arbres qui serviront au bûcher : sa douleur est soulagée par ces soins pieux qu'il ne confie à personne. Mais, au moment de son départ, Hersilie se présente à lui, Hersilie lui demande un entretien secret.

Ce n'est plus cette fiere amazone dont les regards tranquillement dédaigneux confondoient le téméraire qui osoit fixer sa beauté ; ce n'est plus cette héroïne de qui le bras invincible a fait mordre la poussiere à tant d'ennemis : c'est une amante au

désespoir, dont les joues sont sillonnées par les larmes qu'elle a répandues, dont les yeux, fatigués de pleurer, brillent encore à travers le nuage qui les couvre; ses cheveux, ses vêtements, sont en désordre, et l'empreinte de douleur qui a terni ses attraits leur donne cependant encore une grace plus touchante.

Numa, dit-elle au héros, tu vois où me réduit l'amour: Hersilie vient te chercher dans ton palais; Hersilie suppliante vient peut-être essuyer un refus. Ah! si tu connois ma fierté, tu dois juger combien tu m'es cher, tu dois apprendre... Mais tu ne le sais que trop, ingrat: je veux m'épargner l'humiliation de te le dire peut-être en vain; je veux, sans m'occuper de moi-même, ne te parler que de toi seul.

Je te connois, Numa; je suis sûre que la défense de mon pere te fera

presser ton hymen avec la fille de Tatius : mais tu ne connois pas mon pere, si tu penses qu'il te le pardonne. Sois certain qu'à l'instant même où tu oseras braver ses ordres, ta tête tombera sous la hache des licteurs. Cette crainte ne t'arrêtera pas sans doute : mais tu ne périras pas seul ; le sang de Tatia doit couler avec le tien. Et crois-tu que ce Tatius, dont la mémoire t'est si chere, ne te demanderoit pas à genoux de sauver les jours de sa fille? Lorsqu'il te fit promettre de devenir son époux, il crut lui donner un protecteur, il crut l'arracher à tous les périls : mais si cet hyménée est pour Tatia un arrêt de mort, si ta fidélité cause sa perte, tu manques le premier aux intentions de son pere, tu commets un crime envers Tatius même.

Je ne te parle pas de moi ; de moi, ingrat, qui croyois être ai-

mée; de moi, pour qui tu prodiguas ton sang. Hélas! moins heureuse, je n'ai rien fait pour Numa; mais il a tant de droits à ma reconnoissance, que je regarde ses propres bienfaits comme des gages éternels qui doivent l'attacher à moi. Oui, Numa, c'est pour Hersilie que tu devins un héros; c'est à elle que tu donnas ce bouclier céleste qui l'a rendue invincible; c'est elle dont tu sauvas les jours, en te jettant au-devant du trait de Léo; je te dois ma gloire, je te dois la vie: et tu voudrois m'abandonner, après m'avoir imposé le devoir, l'obligation de t'adorer! Pourquoi donc sauvois-tu mes jours? pourquoi devenois-tu pour moi seule le plus grand, le plus aimable des héros? Réponds-moi: dis; t'ai-je déplu? as-tu quelque reproche à me faire? ne t'ai-je pas marqué assez d'amour? Ah! pardonne à la fille de Romulus, à celle

qui n'avoit jamais baissé les yeux vers les rois qui l'ont adorée; pardonne-lui d'avoir voulu cacher les premiers feux dont elle ait brûlé. Va, j'en ai souffert plus que toi; la violence que je faisois à mon cœur me punissoit assez de mon orgueil. Cet orgueil, tu vois ce qu'il est devenu : regarde-moi, je suis à tes pieds, je pleure à tes genoux. Numa, baisse les yeux, reconnois Hersilie; et ose te plaindre de sa fierté.

Numa, respirant à peine, craignoit de regarder Hersilie : il ne se sentoit que trop affoibli par le seul son de sa voix. Numa voyoit à ses pieds celle qu'il aimoit plus que sa vie; il l'entendoit lui répéter qu'elle n'adoroit que lui seul. Pendant qu'elle parloit, les résolutions du héros s'évanouissoient peu à peu, comme les neiges qui couvrent une montagne se fondent et disparoissent

à mesure que le soleil en éclaire le sommet. Numa, le sage Numa, commençoit à goûter les raisons d'Hersilie; son cœur, brûlant d'amour, attendri, pénétré des dernieres paroles de la princesse, alloit peut-être céder, quand le vieux Métius, le général des Sabins, vient interrompre ce dangereux entretien.

Fils de Pompilius, dit-il d'une voix triste et sévere, nos Sabins en deuil vous demandent: ce peuple, qui a perdu son pere, veut voir l'héritier de ses vertus. Venez, prince, venez soulager leur juste douleur, en leur promettant de les aimer comme Tatius les aimoit, en leur jurant de soutenir et de défendre la digne fille du meilleur des rois.

Aussitôt on entend aux portes du palais les cris, les gémissements, de tout le peuple. A travers les accents de douleur, le nom de Numa se dis-

tingue : Qu'il vienne ce vertueux Numa! s'écrioient-ils; qu'il paroisse, notre héros, notre ami, le seul qui reste de nos princes, l'unique espoir d'un peuple désolé! Venez, Numa, venez nous instruire des dernieres volontés de notre bon roi : vous nous verrez mourir pour les suivre.

Ces paroles, ces cris, la présence de Métius fondant en larmes, le sang de Tatius dont la tunique de Numa est encore teinte, et qui semble demander vengeance, tout rend à lui-même le héros, au moment où le héros alloit s'oublier. Hersilie! s'écrie-t-il, Hersilie! je vous adore : vous m'êtes cent fois plus chere que la vie; mais mon devoir m'est plus cher que vous. Les dieux qui ont les yeux sur moi, ce peuple à qui je dois l'exemple, mon cœur que je ne puis tromper, tout m'impose la loi terrible d'accomplir le serment que j'ai fait. J'en

ai pris à témoin les mânes de ma mere ; quelque douloureux qu'il soit, le sacrifice se consommera. Je sens que j'en mourrai ; mais...

Non, barbare ! non, tu n'en mourras pas, interrompit Hersilie avec l'accent de la fureur : je détournerai sur une autre la colere de mon pere ; je lui marquerai la victime qu'il doit frapper : toi, tu vivras ; tu vivras pour souffrir une plus longue punition de ton crime, pour me donner le temps et les moyens d'assouvir ma juste vengeance. Perfide, tu n'oses rompre un serment que t'arracha Tatius ! Comptes-tu pour rien ceux que tu m'as faits ? Te les avois-je demandés, ingrat, qui, sous l'apparence de la vertu, caches l'ambitieux projet de te faire roi des Sabins, et d'arracher un trône à mon pere ? Tremble du sort qui te menace ; tremble des maux que tu te prépares. Ne te flatte pas de

leur échapper : le seul nom de Romulus t'environnera par-tout d'ennemis. Errant, persécuté, banni, tu traîneras ton infortune et ta fausse vertu chez tous les peuples de l'Italie, qui te rejetteront de leur sein. En proie aux remords dévorants, pour avoir causé la mort de ton épouse, pour avoir abandonné ton amante, tu pleureras à tous les instants le crime de ton inconstance. Tu regretteras Hersilie, tu tendras vers elle des mains suppliantes : Hersilie n'en sera que plus animée à te persécuter. Tant qu'il me restera un souffle de vie, je te poursuivrai, la flamme à la main ; et si ton abandon me donne la mort, mon ombre ira se joindre aux cruelles furies, pour ajouter à l'horreur de ton supplice.

En disant ces mots, elle quitte Numa, qui, honteux de ses emportements, n'ose lever les yeux sur Mé-

tius, et va consoler les Sabins. Mais cependant, alarmé des menaces d'Hersilie, et craignant encore un crime de la part de Romulus, il ordonne au vieux général de veiller avec des gardes sur le palais de Tatia. Bientôt il part, suivi d'un corps de troupes, pour aller dépouiller les montagnes de leurs pins consacrés à Cybele, des frênes, qui, façonnés en javelots, s'abreuvent du sang des mortels, et des peupliers élevés, et des méleses odoriférants. Tout retentit des coups redoublés de la hache. Les tristes cyprès roulent dans les vallées; les aunes chéris de Neptune, les hêtres aimés des bergers, descendent avec fracas. On les dépouille de leurs verds branchages; leurs troncs noueux sont roulés vers les bords du Tibre, où déja, non loin de la ville, s'éleve le bûcher qui doit réduire en cendres le corps de Tatius.

Le lendemain on voit arriver ce corps revêtu de la pourpre royale, et porté par les principaux des Sabins. Mille jeunes guerriers le précèdent. Ils s'avancent les armes renversées, la tête basse, marchant d'un pas lent au son lugubre d'une trompette aiguë. L'inconsolable Tatia, enveloppée de voiles funebres, couronnée de cyprès, jette sur le cercueil des fleurs trempées de ses larmes. Numa, vêtu de deuil comme elle, soutient ses pas chancelants, la console en pleurant lui-même, et veille sur son désespoir. Tout le peuple sabin, qui se presse autour d'eux, fait retentir la campagne de cris et de lamentations.

Métius sur-tout, le vieux Métius, depuis soixante ans l'ami, le compagnon de son roi, Métius se frappe la poitrine, arrache ses cheveux blancs, en se laissant tomber sur la terre : O mon maître, s'écrie-t-il, ô le meil-

leur des monarques, la cruelle parque ne m'a donc épargné que pour te voir descendre au tombeau, pour perdre à la fois mon ami, mon pere, mon roi! O Tatius, Tatius, toi que j'ai vu dans ma jeunesse affronter tant de fois la mort; toi que j'ai vu, entouré d'ennemis, trouver toujours la gloire, et jamais le trépas; c'est au milieu de ton peuple, c'est au milieu de tes enfants, que des parricides t'ont frappé! Ce cœur, sans cesse ouvert aux malheureux, a été percé par des ingrats: et les dieux ne t'ont pas secouru! les dieux ont laissé périr celui qui étoit sur la terre l'image de leur bienfaisance! O Tatius, Tatius, je suis encore le moins à plaindre de tous ceux qui te pleurent ici; j'ai l'espoir de te survivre le moins long-temps.

Tels étoient les regrets de Métius: tout le peuple, qui s'arrêtoit pour les

entendre, lui répondoit par des sanglots et par de longs gémissements.

Enfin on dépose le corps sur le bûcher; on immole les victimes. Numa répand sur la terre deux vases remplis de vin, deux de lait, deux de sang: libations agréables aux mânes. Ensuite il appelle à grands cris l'ame de Tatius; et, détournant son visage, il baisse les flambeaux, pour mettre le feu au bûcher. La flamme pétille aussitôt, en s'élevant à travers les méleses. Le peuple redouble ses cris, les soldats élevent leurs boucliers: mais Numa commande le silence; et regardant avec un respect religieux le visage pâle de Tatius qui n'étoit pas encore atteint par les flammes:

O le plus juste des rois, s'écrie-t-il, je t'ai promis à ton dernier moment de devenir l'époux de ta fille; je t'ai juré de vivre pour l'aimer, pour la défendre: je viens accomplir mon

serment. Ce bûcher sera notre autel : c'est sur cet autel sacré, en présence de tes mânes, devant ce peuple qui te pleure, à la lueur de ces torches funéraires, sous les yeux des divinités redoutables au parjure, que j'engage ma foi à Tatia. Oui, Sabins, que les dieux vengeurs, que vous-mêmes, que tous les amis de Tatius me punissent, si, pendant tout le cours de ma vie, je ne suis pas occupé de rendre heureuse la digne épouse que Tatius m'a donnée ! Puisse retomber sur ma tête le sang du meilleur des rois, si je ne cherche pas à m'acquitter envers son auguste fille de tout ce que je dois à son pere !

En prononçant ces mots, il joint sa main à celle de Tatia, et veut les étendre toutes deux vers le bûcher. Mais Tatia ne peut se soutenir, elle chancele, ses membres se roidissent ; une sueur froide découle de son front ;

sa langue épaissie ne peut prononcer une seule parole; ses levres devenues violettes éprouvent d'affreuses convulsions : Tatia tombe sur la poussiere, se débat, se roule en faisant de vains efforts ; et, malgré les secours de Numa et des Sabins, elle expire en poussant des cris affreux.

Tout le peuple est ému de ce spectacle. Les marques du poison sont certaines : déja le bruit s'en répand, déja l'on entend un murmure confus, semblable au vent des tempêtes lorsqu'il commence d'agiter la mer. Les soldats, les citoyens, se regardent ; l'indignation est sur leurs visages ; la colere enflamme leurs cœurs : les noms de Romulus et d'Hersilie sont prononcés avec imprécation. Bientôt un cri général se fait entendre ; tous les Sabins se pressent autour de Numa : Vengez-nous ! s'écrient-ils ; vengez Tatius et sa fille !

ils sont morts des coups de Romulus : conduisez-nous contre ce roi barbare; la nature, la religion, vous l'ordonnent. Marchons tout à-l'heure vers Rome, détruisons cette ville impie, toujours si funeste aux Sabins.

Numa, le vertueux Numa, entouré, pressé par ce peuple au désespoir, excité par le spectacle de la mort affreuse de Tatia, emporté par cette juste horreur que donne le crime à une ame pure, Numa oublie que c'est aux dieux seuls à punir les rois; et, dans un premier transport dont il n'est pas maître, il marche vers Rome à la tête des Sabins furieux.

Mais le prudent Romulus avoit prévu cet orage. Instruit que, malgré sa défense, Numa rempliroit ses serments; excité par la cruelle Hersilie; voulant venger à la fois sa fille et son autorité méprisées, le roi de Rome avoit fait mêler un poison trop sûr

dans le peu de nourriture qu'avoit pris la fille de Tatius. Ainsi les crimes naissent des crimes; ainsi toujours un premier forfait conduit à un forfait plus grand.

Romulus, qui craignoit une sédition, ne voulut pas se trouver aux funérailles, pour mettre Rome en sûreté. Déja les portes sont fermées, les murs bordés de soldats. Le barbare Romulus imagine un rempart plus sûr encore pour arrêter les révoltés: il fait saisir dans leurs maisons les femmes, les enfants, les vieillards sabins, qui n'ont pu suivre le corps de leur roi; il les place sur les murailles, et couvre de leurs corps ses soldats.

Les Sabins arrivent, guidés par la fureur, criant vengeance, brandissant leurs javelots. Mais ils s'arrêtent, saisis d'effroi, en reconnoissant ces vieillards, ces meres, ces enfants, qu'il faut percer de leurs traits avant d'at-

teindre aux soldats du roi de Rome. Un silence profond succede tout-à-coup à leurs cris ; ils se regardent, ils demeurent immobiles, la bouche ouverte, le bras tendu : les armes tombent de leurs mains.

Ce seul moment rend à lui-même le sage Numa. Il voit l'étendue des maux que son entreprise va causer, il frémit du danger où il a laissé courir ce bon peuple ; et se précipitant dans tous les rangs : Amis, s'écrie-t-il, plus de vengeance ; elle coûteroit trop cher à vos cœurs. Sauvez vos peres et vos enfants; ce devoir est plus sacré que celui de venger vos rois. Quoi! vous deviendriez parricides, par amour pour Tatius? Quoi! ces vieillards, ces tendres meres, seroient les victimes que vous lui enverriez dans les enfers? Ah! vous qui l'avez connu, jugez si son ombre en seroit consolée. Sabins, Sabins, par-tout ail-

leurs la gloire seroit de vaincre, ici elle est d'être vaincus. Métius, prends un rameau d'olivier, et va trouver le roi de Rome: dis-lui que tu viens lui répondre de la soumission des Sabins; dis-lui qu'ils sont prêts à livrer des ôtages, à le reconnoître pour seul souverain, pourvu qu'il jure de leur pardonner. S'il exigeoit une victime, elle est prête: ce sera moi. Seul, je me charge du crime de tous; seul, je m'excepte de l'amnistie. Va, cours, ne perds pas un moment, signe la paix; promets ma tête s'il le faut: il est doux de périr pour le salut de son peuple.

Ainsi parle Numa. Métius veut lui répondre: mais le héros refuse de l'entendre; il le pousse vers les murs de Rome. Métius marche, se fait ouvrir les portes. Bientôt il revient annoncer la paix et le pardon, pourvu que Numa sorte à l'instant même des états de Romulus.

A cette parole, les Sabins, jettant des cris, veulent reprendre les armes. Mais Numa les appaise, les conjure, leur ordonne de se soumettre, leur représente les maux affreux dont lui seul seroit la cause : il les menace de s'immoler à leurs yeux s'ils n'acceptent pas cette paix; et s'éloignant aussitôt avec Métius qu'il embrasse : Mon digne ami, lui dit-il, seche tes pleurs : cet exil qui sauve ma nation est nécessaire à mon repos. Aurois-je pu revoir Romulus? aurois-je pu soutenir la présence de cette cruelle Hersilie, dont la fureur est sans doute complice du dernier crime dont nous frémissons? Ah! Métius, mon cœur est guéri d'une fatale passion qui empoisonnoit ma vie : mais combien de temps ma blessure doit-elle saigner encore! Ami, le plus grand des mal heurs, le plus sensible des maux, c'est d'être forcé de rougir du senti-

ment qui nous fut le plus cher. Pardonne-moi les pleurs que je répands; ce sont les derniers que je donne à l'amour, tous les autres seront au repentir. Je te charge, mon cher Métius, de recueillir les cendres de notre roi et de sa malheureuse fille: elles doivent reposer ensemble sur la tombe de ma mere, à côté de celles de Tullus. Promets-moi de les porter toi-même, et de ne confier à personne ce soin que Numa t'envie. Adieu, mon respectable ami : que les immortels prolongent ta vieillesse ! Songe que tu restes seul à nos Sabins : leur bon roi n'est plus, Tatia vient d'expirer, Numa va vivre loin d'eux ; Métius doit les consoler de leurs pertes. Je te les recommande, mon respectable ami ; j'espere te remercier un jour du bien que tu leur auras fait.

Il dit. C'est vainement que Métius

veut suivre ses pas et s'attacher à sa fortune. Songe à ce peuple, lui dit le héros, à ce peuple que toujours l'on oublie. En disant ces paroles, il s'éloigne d'un pas rapide, et prend le chemin du pays des Marses.

C'étoit ce même chemin où, peu de mois auparavant, avoit passé le brillant Numa, revêtu d'armes éclatantes, à la tête des Sabins, ivre d'amour, brûlant d'être un héros, et ne doutant pas que la gloire ne le conduisît au bonheur. Il avoit trouvé cette gloire; il repasse dans les mêmes lieux, sans suite, banni, accablé de douleur, fuyant le roi qu'il a servi, rougissant de celle qu'il a tant aimée, et forcé d'aller demander un asyle au peuple qu'il a vaincu.

Il marche, il sort bientôt des états de Romulus; et il lui semble qu'il est soulagé d'un poids terrible. Arrivé aux environs de Vitellie, il entre dans

un vallon où couloit un ruisseau limpide, bordé de saules et de peupliers : Numa suit le cours du ruisseau; bientôt, au pied d'une colline, il découvre une grotte profonde.

Attiré par le bruit de la source qui formoit le tranquille ruisseau, Numa pénetre dans la grotte. Quelle est sa surprise d'y trouver un jeune guerrier couvert d'une peau de lion, endormi sur sa massue! Numa l'envisage, et le reconnoît : c'est le brave Léo, c'est celui qu'il alloit chercher au pays des Marses, celui dont il a éprouvé le courage, dont il doit éprouver l'amitié.

Léo, réveillé, regarde Numa, et se précipite dans son sein. Les deux héros se serrent avec tendresse : O mon ami! se disent-ils ensemble, j'allois te chercher. Tu venois à Rome? interrompt Numa. Oui, lui répond Léo avec l'air de la franchise et de la

joie : je suis banni, je n'ai plus d'asyle, j'allois en demander un à mon vainqueur.

Ah ! ne parlons plus de vaincre ! s'écrie Numa, parlons d'aimer. La fortune semble vouloir resserrer les nœuds de notre amitié, en nous faisant subir les mêmes épreuves. Je suis banni comme toi ; j'allois aussi te demander un asyle. Tu te souviens de ce que j'ai fait pour le barbare Romulus ; moi seul, je l'ai sauvé lui et son armée : pour prix de mes services, il a fait assassiner mon parent et mon roi ; la fille de Tatius a été empoisonnée ; et, si j'osois paroître dans Rome, il faudroit l'inonder de sang, ou présenter ma tête aux licteurs. Ami, voilà la justice des rois, voilà comment ils savent payer les services.

Numa, lui répond Léo, j'ai servi des républicains ; tu m'as vu faire la guerre pour eux ; peut-être n'as-tu pas

oublié l'incendie du camp des Romains et la prise de la ville d'Auxence : les Marses ne se sont souvenus que de la journée des monts trébaniens. Quand la paix a été signée, et l'armée de retour dans nos foyers, le fier sénat, qui m'avoit donné le commandement, m'a fait comparoître pour rendre compte de ma conduite. Ils ont déposé le vieux Sophanor avec ignominie; ils m'ont chassé de leur pays pour m'être laissé tromper par les manœuvres de Romulus, pour avoir engagé l'armée dans le piege que tu m'avois tendu. Ami, telle est la justice des républiques; ou plutôt telle est la justice des hommes : ils sont tous des ingrats; tous sont indignes d'être aimés. Mais il n'en faut pas moins les servir, pour plaire aux dieux et pour satisfaire son propre cœur.

Nous avons rempli cette tâche,

lui dit Numa; nous avons versé notre sang pour la patrie. Elle nous rejette : elle nous rend le droit de vivre pour nous. Viens, Léo, viens avec moi dans un désert de l'Apennin ; nous le défricherons de nos mains, nous cultiverons la terre, bien plus reconnoissante que les hommes; nous vivrons loin d'eux; et l'amitié nous donnera les seuls plaisirs dignes d'une grande ame.

Un feu divin brilloit dans ses yeux en prononçant ces paroles. Léo se jette à son cou en versant des pleurs de joie : Oui, lui dit-il, je te suivrai; je ne te quitterai plus; je te voue mon cœur et ma vie. L'amour a trop longtemps rempli mes jours d'amertume; il est temps de vivre pour l'amitié.

O ciel! s'écrie Numa, tu parles de l'amour! en connois-tu donc les tourments? n'est-il aucun mortel dont ce dieu terrible n'ait troublé les jours?

Écoute le récit des maux qu'il m'a causés, et daigne me confier à ton tour les malheurs d'un ami sans lequel je sens bien que je ne pourrai plus vivre.

Le brave Léo prête alors une oreille attentive; et Numa lui raconte son histoire depuis sa naissance jusqu'à ce jour.

Ce récit, auquel président la candeur, la modestie, charme le sensible Léo, et l'attache encore davantage au digne ami que son cœur a choisi. Il pleure la mort de Tullus, celle du bon roi des Sabins; et, détestant le féroce Romulus, il félicite Numa d'avoir pu surmonter sa passion pour la coupable Hersilie.

Ami, lui dit-il, le sacrifice a été douloureux; il a fallu choisir entre l'amour et la vertu : tu as préféré la vertu; te voilà banni de Rome, errant, fugitif, sans asyle, traînant en-

core le trait qui a déchiré ton cœur. Mais j'ose le demander à toi-même : si, oubliant ton serment, si, foulant aux pieds la cendre de Tatius, tu étois devenu l'époux d'Hersilie, penses-tu que tu aurois joui du bonheur? non; le remords habiteroit ton ame; et le gendre de Romulus, l'héritier de sa puissance, le possesseur d'une maîtresse adorée, seroit plus à plaindre, plus tourmenté, que Numa vertueux et banni. Numa, Numa, je l'ai éprouvé moi-même; car le ciel, qui nous créa tous deux pour nous aimer, semble avoir mis entre nos malheurs le rapport qui est entre nos ames: j'ai tout sacrifié pour mon devoir. J'ai perdu de grands biens sans doute; mais tous ces biens réunis ne valent pas la paix, la tranquillité, que je porte sans cesse avec moi. Mon cœur est pur, comme cette source d'eau vive; voilà le premier moyen

d'être heureux : le second, c'est d'avoir un ami ; de ce jour je l'ai trouvé. Écoute le récit de mes aventures : puissent-elles t'inspirer le tendre intérêt que j'ai ressenti en t'écoutant !

A ces mots, Numa embrasse de nouveau son ami ; et le héros marse commence ainsi son histoire.

FIN DU LIVRE SEPTIEME

SOMMAIRE

DU LIVRE HUITIEME.

Léo raconte à Numa l'histoire de ses premieres années ; sa tendresse pour sa mere Myrtale ; ses amours avec Camille ; le sacrifice qu'il fit de sa passion ; et ce que lui apprit Myrtale, au lit de la mort. Numa veut suivre Léo dans son ancienne cabane. Ils s'égarent dans les Apennins. Numa rencontre un vieillard et sa fille. Il les voit adorer le feu.



Liv. VIII

F. M. Queverdo Inv. Del. 1785 Dambrun Sculp.

Je suis né au païs des Marses.

LIVRE HUITIEME.

Je suis né au pays des Marses, dans les montagnes de l'Apennin. Ma mere, pauvre et infirme, n'avoit pour tout bien qu'un troupeau, une chaumiere et un jardin. Elle s'appelloit Myrtale; elle avoit perdu son époux peu de mois après ma naissance, elle m'aimoit, comme une mere seule sait aimer.

Dès mes plus tendres années, couvert d'une peau de loup que Myrtale avoit ajustée à ma taille, armé d'un petit javelot que je savois déja lancer, j'allois garder le troupeau de ma mere, toujours suivi de deux chiens terribles, prêts à défendre les brebis et le berger. Je ne craignois point les bêtes farouches; je desirois au contraire d'exercer contre elles mon jeune courage. Je gravissois les rochers

les plus escarpés, je traversois à la nage les torrents les plus rapides, pour aller surprendre de jeunes chamois, pour aller enlever au haut d'un pin de tendres ramiers dans leur nid. C'étoit pour ma mere : cette idée me rendoit tout facile ; et quand je pensois que cette nourriture délicate pourroit prolonger ses jours, ou raffermir sa santé, j'étois plus heureux d'avoir conquis des pigeons, qu'un roi ne l'est d'avoir gagné des provinces.

Le soir, je ramenois les brebis à notre chaumiere ; le cœur palpitant de joie, je montrois de loin les colombes ou le faon que je portois en triomphe. Ma mere me faisoit de tendres reproches, me menaçoit, en m'embrassant, de ne plus me laisser sortir, refusoit quelquefois mes dons, ou ne les acceptoit qu'après m'avoir fait promettre cent fois de ne plus exposer ma vie.

Mon cher enfant, me disoit-elle, que ne puis-je te suivre dans la montagne! je ne craindrois pas un péril que je partagerois avec toi. Mais, foible, languissante, enchaînée par la douleur dans cette cabane, que je trouve si grande aussitôt que tu n'y es plus, mon cœur et ma pensée volent après toi. Juge de mes terreurs: tantôt, je te vois suspendu à la cime aiguë d'un pin; et l'arbre entier me semble trop foible pour pouvoir te soutenir: tantôt, je te vois franchir un torrent; ton pied retombe sur une pierre polie, tu tends les bras, et l'onde écumante t'engloutit. O mon cher fils, contente-toi de garder notre troupeau; le lait de nos brebis, les légumes de notre jardin, suffisent pour notre nourriture. Ne prive pas les biches et les tourterelles de leurs enfants chéris, de peur que les sangliers et les ours ne me privent à mon tour de

mon fils. Ah! promets-moi du moins de ne jamais entrer dans les cavernes où ces bêtes cruelles cachent leurs petits. Jure-le moi, mon cher Léo; si ce n'est pour toi, que ce soit pour ta mere. Songe que je ne vis que par mon fils; songe que, le jour où tu passeras d'une heure l'instant de ton retour accoutumé, tu trouveras ta mere expirante d'inquiétude et de douleur.

C'étoit ainsi que me parloit Myrtale. Je la rassurois en la caressant, je lui promettois d'éviter les dangers qu'elle redoutoit: alors elle me pressoit contre son cœur, me demandoit le récit de tout ce que j'avois fait dans ma journée, me racontoit à son tour, en apprêtant notre repas, des histoires de sa jeunesse. La soirée étoit bientôt écoulée dans cette douce conversation. Ma tendre mere, avant de se livrer au sommeil, me préparoit ma provision du lendemain, me répétoit

de nouveau d'être prudent, m'embrassoit mille fois, et caressoit mes deux chiens fideles, comme pour leur recommander de veiller sur son fils, et de le défendre.

La vie agreste que je menois développa bientôt mes forces. A l'âge où l'on est encore enfant, j'étois déja grand et robuste. A quinze ans, je ne craignois plus ni les ours ni les sangliers; mon javelot s'étoit teint de leur sang, et je l'avois caché à Myrtale. Mes chiens, qui avoient défendu mon enfance, étoient devenus vieux et sans force, je les défendois à mon tour. Tranquille, heureux en gardant mon troupeau, je jouois de la flûte, ou je poursuivois les hôtes des bois. Je ne desirois rien, je n'aimois rien que ma mere. Mon seul chagrin étoit de voir les années affoiblir chaque jour davantage sa santé frêle et chancelante.

Un jour que j'étois assis sur le sommet d'un rocher, d'où s'élançoit une cascade qui tomboit à cent pieds sous moi avec un bruit épouvantable, j'apperçois tout-à-coup un cerf blessé d'une fleche, qui fuit en perdant son sang, et vient se jetter dans le torrent formé par la cascade bruyante. Bientôt paroît une jeune amazone, couverte d'une peau de lion, le carquois sur l'épaule, l'arc à la main, pressant les flancs d'un léger coursier qui vole après le cerf blessé. Diane seule est aussi belle. De longs cheveux noirs flottoient sur ses épaules : le courage et l'ardeur brilloient dans ses yeux ; et la douceur de ses traits n'en étoit pas altérée. Tandis que, saisi d'admiration, je la regarde en respirant à peine, je vois son fougueux coursier se précipiter dans le torrent, dont la rapidité l'emporte. Vainement elle s'efforce de le ramener à l'autre bord,

les flots écumants s'y opposent. Bientôt son coursier s'échappe sous elle, et roule avec le torrent; elle-même est emportée, et disparoît à mes yeux.

J'étois déja au milieu des ondes. Je nage long-temps sans trouver celle que je voulois sauver; enfin ma main saisit ses longs cheveux, je la ramene au rivage, privée de tout sentiment. Désespérant de lui voir reprendre ses sens, je la porte à notre chaumiere, où les soins de ma mere lui font enfin ouvrir les yeux. Hélas! ces yeux si beaux, si doux, allumerent dans mon sein un feu qui ne devoit plus s'éteindre. J'osai contempler cette beauté céleste que sa pâleur rendoit encore plus touchante, et je ressentis une agitation, un trouble, qui m'étoient inconnus. Malgré ce trouble, je ne pouvois me rassasier de la regarder, je ne pouvois m'éloigner d'auprès d'elle; et lorsque, retrouvant la parole,

sa bouche me remercia, je rougis, je balbutiai : elle me demanda mon nom, ma mere fut obligée de répondre.

Cependant la belle amazone, après quelques heures de repos, se dispose à quitter notre chaumiere, sans nous dire qui elle étoit. Elle offrit de l'or à ma mere : cette offre nous affligea. Elle s'en apperçut : aussitôt, reprenant son or, elle détache une chaîne précieuse qu'elle portoit à son cou, et la passe au cou de Myrtale. Ensuite, me regardant avec une tendre reconnoissance, elle se dépouille de la peau de lion qu'elle portoit sur sa robe de pourpre, et me la présente, en disant : Le grand Alcide l'a portée : il en fit don à mon aïeul, en reconnoissance de l'hospitalité qu'Alcide en avoit reçue. J'en fais le même usage qu'Hercule ; je la donne au sauveur de mes jours : si j'en crois

mon pressentiment, cette peau terrible qui couvrit le fils de Jupiter ne passe pas en des mains indignes.

Après ces paroles, elle embrasse ma mere, me jette un coup-d'œil doux et timide, me défend de suivre ses pas, et s'éloigne précipitamment.

Ma mere et moi nous nous regardions. L'état où nous l'avions vue pouvoit seul nous faire penser que cette inconnue n'étoit pas une divinité. Immobile d'admiration et de surprise, je considérois cette peau de lion, encore trempée de l'eau du torrent : l'idée qu'un demi-dieu s'en étoit servi la rendoit moins précieuse à mes yeux, que de l'avoir vue sur les épaules de l'amazone. Ses traits, ses gestes, tous ses mouvements, étoient gravés dans mon esprit ; ses paroles retentissoient à mon oreille : pour la premiere fois de ma vie, dis-

trait et rêveur en écoutant ma mere, je lui cachai le sentiment qui remplissoit déja mon cœur.

Le lendemain, au point du jour, j'étois avec mon troupeau sur le rocher de la cascade : j'avois revêtu la superbe peau de lion; dès qu'elle avoit touché mon cœur, j'avois senti couler dans moi-même une force nouvelle, un courage indomtable, et sur-tout un feu dévorant. Son ardeur sembla s'augmenter, dès que je fus dans le même lieu où j'avois vu la belle amazone. Je descends au bord du torrent; je cherche l'endroit où je l'avois sauvée; je me plais à m'asseoir sur le même gazon où je l'avois posée évanouie. Je soupire, je m'agite, je regarde autour de moi; et ces montagnes, cette cascade, ce beau spectacle qui me ravissoit autrefois, n'arrêtent seulement pas mes yeux. Je trouve ces rochers déserts, cette

solitude me paroît horrible ; mon troupeau ne m'intéresse plus , ma flûte me devient importune, j'oublie mon javelot : cependant je ne puis quitter ces lieux devenus chers à ma tristesse.

De retour chez ma mere, je n'éprouve plus cette douce paix que je trouvois toujours près d'elle. Les heures que je passe dans sa chaumiere me paroissent longues ; je réponds à peine à ses questions ; je prends mille détours pour la faire parler de l'inconnue ; je n'ose en parler moi-même : cette chaîne que Myrtale porte à son cou attire sans cesse mes regards ; j'embrasse plus souvent ma mere , pour pouvoir baiser cette chaîne.

Déja trois jours s'étoient écoulés : chaque matin, au lever de l'aurore, je revenois à la cascade ; là j'attendois le coucher du soleil, les yeux

fixés vers l'endroit de la montagne par où l'amazone avoit paru la premiere fois. Enfin, le quatrieme jour, je la revois. Elle étoit armée de même; elle montoit un coursier à la tresse dorée: la rougeur couvrit son front en m'appercevant sur le rocher.

Je suis bientôt auprès d'elle. Elle s'élance de son coursier, l'attache à un arbre, s'assied sur un roc; et m'invitant à m'asseoir: Brave berger, me dit-elle, j'étois presque certaine de vous trouver ici; c'est pour vous que j'y viens. Vous avez sauvé mes jours; je veux rendre les vôtres heureux: tel est le motif qui m'amene. Parlez-moi donc avec franchise: Que vous faut-il pour jouir du bonheur? que manque-t-il à votre mere? Songez que ma reconnoissance est extrême, et que mon pouvoir égale presque ma reconnoissance.

Je lui répondis, en baissant les yeux. O vous que je ne sais comment nommer, vous qui m'inspirez ce respect que je n'ai senti que pour les dieux, vous avez daigné vous souvenir d'un berger! vous avez daigné revenir le voir! Ah! cette bonté est plus grande que le service que je vous ai rendu; dès ce moment, c'est moi qui vous dois de la reconnoissance. Vous me demandez ce qui me manque pour être heureux: avant de vous avoir vue, il ne me manquoit rien. Nous sommes riches, ma mere et moi: nous avons une chaumiere qui nous garantit des injures de l'air, un jardin qui nous nourrit, un troupeau qui nous habille: encore vais-je souvent dans les villages voisins vendre le superflu de notre laine; et je rapporte à ma mere des pieces d'argent, bien inutiles pour nous, mais que nous donnons avec joie aux vieillards pauvres

qui, de temps en temps, viennent nous demander l'hospitalité. Vous n'avez donc qu'un seul moyen de rendre mes jours plus heureux : c'est celui que vous prenez aujourd'hui; car voici le plus beau jour de ma vie.

L'amazone sourioit en m'écoutant. Eh bien! me répondit-elle, puisque ma présence seule vous manque, je viendrai vous voir quelquefois; la reconnoissance m'y oblige. Mais je ne vous dirai pas qui je suis : contentez-vous de savoir que je m'appelle Camille; et, quel que soit le mystere de ma naissance, croyez qu'il est doux pour Camille de devoir la vie à Léo.

Après avoir dit ces derniers mots avec une voix attendrie, elle se leve, détache son coursier, s'élance sur son dos, me regarde, et disparoît.

Je demeurai ivre de joie. L'intérêt touchant qu'elle m'avoit marqué, le

coup-d'œil qu'elle avoit jetté sur moi à son départ, sa promesse de revenir, tout transportoit et enflammoit mon cœur. Je répétois le nom de Camille; je me préparois à l'apprendre à tous les échos des montagnes; je voulois le graver sur l'écorce de tous les arbres. Camille seule remplissoit mon ame, je ne voyois plus que Camille dans toute la nature.

Dès ce moment, plus de tristesse, plus d'ennui: ces déserts me parurent des lieux enchantés; ces arbres, ces rochers, cette cascade, tout prit de nouveaux charmes à mes yeux, tout s'embellit de mon amour. Il me sembloit que la nature avoit rassemblé toutes ses beautés dans cette solitude charmante: je craignois qu'elle ne me fût disputée; j'aurois voulu pouvoir la fermer à tous les humains. Ma chaumiere me sembla plus riante; je rejoignis ma mere avec plus de

plaisir que je n'en avois jamais senti; nos embrassements furent plus doux, notre entretien plus aimable et plus tendre.

Camille tint parole ; elle revint deux jours après. Oh! combien furent rapides les instants qu'elle me donna! Cent fois l'aveu de mon amour fut prêt à m'échapper, toujours il expira sur mes levres. Quand je regardois Camille, j'étois sur le point de parler; dès que Camille me regardoit, le respect enchaînoit ma langue.

Bientôt Camille vint tous les jours à la cascade. Sans lui avoir dit que je l'aimois, sans avoir entendu de sa bouche l'aveu que j'étois aimé d'elle, nos entretiens étoient ceux de deux amants. Toujours, avant de nous quitter, nous convenions de l'instant de nous revoir, et chacun de nous arrivoit avant cet instant. Avec quelle

joie nous nous retrouvions! avec quel plaisir nous nous rendions compte de tout ce que nous avions pensé! Camille ne me parloit que de moi; je ne lui parlois que de Camille. Ces douces conversations étoient toujours les mêmes, et nous sembloient toujours différentes.

Camille n'avoit qu'un secret pour Léo; c'étoit celui de sa naissance. Que t'importe mon rang, disoit-elle, pourvu que tu connoisses bien mon cœur? pourvu que ce tendre cœur n'ait pas un sentiment qui ne soit pour toi?

L'aimable Camille s'occupoit encore de polir, de cultiver mon esprit. Elle étoit instruite, elle m'instruisoit : elle me racontoit le regne de Janus, l'expédition des Argonautes, les sieges de Thebes et de Troie; elle m'apprenoit des vers d'Hésiode et d'Homere. Je retenois si bien ses le-

çons! Tout ce qui sortoit de sa bouche venoit se graver dans mon ame; je ne pouvois plus oublier ce que Camille avoit dit une fois. Quel charme j'éprouvois en l'écoutant! combien je me sentois enflammer au récit des exploits d'Achille! et quand Homere peignoit Vénus, je trouvois Camille plus belle.

Ainsi s'écouloit ma vie. Tous les jours étoient à l'amour, tous les soirs à la tendresse filiale; car ma passion pour Camille, loin d'affoiblir mes sentiments pour Myrtale, sembloit en redoubler la force. Mon cœur ne se partageoit point entre ma mere et mon amante, chacune d'elles l'avoit tout entier; et c'est sans doute un bienfait des immortels, que l'amour le plus violent, quand il est vertueux, donne encore plus d'activité à toutes les vertus de notre ame.

Ma félicité ne dura pas long-temps.

Un jour se passa tout entier sans que Camille parût. Le lendemain, demi-mort d'inquiétude, j'attendois en gémissant, qu'elle se montrât à mes yeux. Elle vint, mais la pâleur couvroit son front: Mon ami, dit-elle en m'abordant, notre bonheur est fini: nous allons payer par nos larmes les trop courts instants qu'il a duré. Jusqu'à présent je t'ai caché qui je suis: je craignois qu'en apprenant mon rang tu ne fusses effrayé de m'aimer; et je trouvois doux d'être aimée sans que tu connusses ma naissance. Il est temps de t'en instruire: j'ai le malheur d'être fille d'un roi.

A cette parole, une sueur froide découla de tout mon corps, mes genoux tremblants fléchirent, ma langue glacée ne put prononcer un seul mot. Camille me prit par la main, me fit asseoir auprès d'elle; et, après avoir tenté de dissiper l'effroi subit que j'a-

vois ressenti, elle continua dans ces termes :

Mon pere est le roi des Vestins. Le trajet est court d'ici à Cingilie sa capitale ; l'amour de la chasse me sert de prétexte pour te voir tous les jours. J'espérois jouir long-temps de ce bonheur : mais je suis l'unique enfant de mon pere ; son royaume doit être ma dot, et tous les princes de l'Italie ont déja demandé ma main. Deux rois, sur-tout, nous menacent de la guerre, si je ne fais pas bientôt un choix. L'un est le roi des Maruces ; ses états touchent aux miens, son peuple fut toujours l'ennemi du nôtre. Mon hymen avec son fils, éteignant à jamais ces guerres, formeroit un état puissant. La politique, la raison, l'humanité, parlent en faveur du prince des Maruces, qui, absent depuis sa tendre enfance, parcourt les isles de la Grece, sans autre suite qu'un sage gou-

verneur, pour s'instruire et se former dans le grand art de régner. Il est en chemin pour rejoindre son pere.

Son rival le plus redoutable est Télémante, roi des Salentins. Sa puissance, ses richesses, la noblesse de sa race (il descend de Télémaque et d'Antiope), tout lui donne l'avantage sur le prince des Maruces. Mais nous craignons peu les Salentins, séparés de nous par tant de peuples; et les ambassadeurs de Télémante l'emporteront difficilement sur le roi des Maruces, qui est venu lui-même à la cour de mon pere me demander pour son fils.

Des deux côtés le malheur est égal pour moi, puisqu'il faudra renoncer à une liberté que je voulois conserver pour pouvoir t'aimer toujours. Mais tu sais mieux qu'un autre, Léo, ce qu'un enfant doit à son pere : le mien est vieux, hors d'état de se défendre;

il me presse de faire un choix ; il me conjure par ses cheveux blancs de ne pas lui attirer une guerre qui doit causer son malheur et celui de tout son peuple. Que dois-je faire? Je te demande conseil.

Camille, lui répondis-je (car votre rang et votre naissance ne peuvent m'inspirer plus de respect que le nom seul de Camille), un cœur qui sait aimer doit tout immoler à l'amour; mais un cœur vertueux doit immoler l'amour à son devoir. Mon courage me dit bien que je défendrois vos états, qu'armé de cette massue, couvert de la peau du lion de Némée, je repousserois de vos murs les Maruces, les Salentins, et tous les peuples de l'Italie. Mais quand je serois le plus grand des héros, quand mes exploits égaleroient ceux d'Alcide, pourrois-je prétendre à devenir votre époux? Non, jamais je ne puis vous possé-

der! m'écriai-je en fondant en larmes : vous êtes la fille des rois, je ne suis qu'un malheureux pasteur. Insensé que je fus!.... O Camille! Camille! combien je vais payer mon erreur!

Suis-je moins à plaindre que toi? interrompit Camille; penses-tu que mon triste cœur ne souffre pas autant que le tien? Mais j'ai encore un rayon d'espoir; je connois le roi des Maruces, ce sont mes états et non Camille qu'il desire pour son fils. Je vais tout lui déclarer : je jurerai dans ses mains de lui abandonner mon royaume après la mort de mon pere, s'il veut ne pas presser mon choix, s'il veut nous défendre contre Télémante. L'espoir de régner sur deux peuples flattera son cœur ambitieux, et je m'estimerai trop heureuse d'acheter par une couronne le droit si doux d'aimer Léo.

En vain je m'opposai à cette réso

lution : Camille me quitta, décidée à tout hasarder. J'attendis, dans une douloureuse impatience, le retour de ma chere Camille.

Elle revint après trois jours ; la joie brilloit sur son visage, le doux sourire étoit sur sa bouche. Nous serons heureux ! s'écria-t-elle, nous serons heureux ! J'ai tout dit au roi des Maruces : je n'ai pas craint de lui déclarer que mon cœur étoit à toi. Il a été sensible à ma confiance ; l'offre de ma couronne l'a décidé à nous servir. Écoute ce que ce monarque propose. Son fils, qui revenoit des isles de la Grece, seul avec un gouverneur, est mort dans la Crete : comme il voyageoit inconnu, tout le monde ignore sa mort. Le gouverneur de ce jeune prince, après en avoir fait instruire en secret le malheureux pere, n'a pas osé reparoître devant lui ; il s'est arrêté dans la Dalmatie. Le roi des Ma-

ruces pleure son fils ; mais il regrette encore un hymen qui assuroit le repos de son peuple, et qui doubloit ses états. Sa douleur seroit soulagée si son ambition étoit satisfaite ; mais pour ne pas voir passer ma couronne sur la tête de Télémante, il ne lui reste qu'un seul moyen. Son fils étoit inconnu dans sa cour, il l'a quittée dès l'enfance ; son fils est cru vivant, et attendu tous les jours : le roi des Maruces t'adopte à sa place.

Qu'il parte, m'a-t-il dit, qu'il aille dans la Dalmatie joindre le gouverneur de mon fils, lui porter mon anneau royal et des tablettes sur lesquelles je tracerai mes ordres. Qu'il revienne ensuite avec lui ; je le recevrai comme mon véritable fils : mes peuples trompés le reconnoîtront ; vous le choisirez pour époux ; vous serez heureuse ; et la paix de deux nations, votre bonheur, mon repos, se-

ront le prix d'un mensonge excusable, puisque, sans nuire à personne, il doit causer tant de bien.

Voilà l'heureuse nouvelle que je t'apporte. Nous serons unis, Léo; tu régneras sur deux royaumes; nous ne nous quitterons plus; la fortune et l'amour se réuniront pour embellir nos jours. Quoi! tu n'es pas transporté de joie! tu ne tombes pas à genoux pour remercier les dieux! Avec quelle froideur, avec quelle tristesse, tu reçois l'assurance de notre bonheur! Quel chagrin peut encore troubler ta vie?.... A quoi penses-tu?

A ma mere, lui répondis-je. Il faut vous perdre, ou faire mourir de douleur celle qui me donna le jour. J'en appelle à vous-même, à vous que j'ai vue prête à immoler notre amour au repos de votre pere. Dois-je abandonner Myrtale? dois-je la priver du seul appui qui lui reste? Nous la comble-

rons de bien, interrompit Camille. Mais vous lui ôterez son fils! m'écriai-je; mais vous forcerez ce fils à la renoncer pour sa mere! Cette seule idée me fait horreur. Non, Camille, il n'est point de royaume, il n'est point de bien au monde qui vaille ce sentiment, premier bienfait de la nature, premier plaisir qu'éprouvent nos cœurs. Je ne puis consentir à le bannir du mien, à feindre même qu'il en soit banni.

Mais ce ne seroit pas le seul crime que je commettrois en prenant le nom du prince des Maruces. Quoi! les peuples m'obéiroient par une fraude! je serois roi par un mensonge! Ah! si les rois légitimes ont de si grands devoirs à remplir, s'ils sont responsables envers la divinité de tout le bien qu'ils n'ont pas fait, de tout le mal qu'ils ont laissé faire, combien seroit plus effrayant le compte que j'aurois

à rendre, moi, parvenu au trône sans y être appellé par les dieux! moi, pour ainsi dire, voleur de mon rang, et pour qui chaque hommage du dernier de mes sujets seroit un reproche de mon mensonge!

Non, Camille, non: vous êtes le premier des biens; le ciel et mon cœur me sont témoins que je donnerois ma vie entiere pour vivre un seul jour votre époux. Mais ce bonheur si grand, ce bonheur dont la seule idée enivre ma raison, n'en seroit plus un pour moi, si ma conscience n'étoit pas tranquille. Heureusement pour la vertu, on ne peut goûter aucun plaisir sans la paix qu'elle seule donne. Assis sur le trône avec vous, j'y serois malheureux par mes remords; j'aime mieux l'être par la fortune. Abandonnez-moi dans ce désert: il est plein de vous, j'y pourrai vivre. Ici, je vous pleurerai toujours: mais je ne pleu-

rerai que vous ; ma vertu me sera restée. Adieu, Camille : retournez dans le palais de votre pere ; oubliez un infortuné ; et que le plaisir qu'éprouve une grande ame à remplir son devoir vous rende moins sensible à la pitié qu'un malheureux vous inspire.

En disant ces paroles, je baissois les yeux, et je m'efforçois de cacher mes pleurs. Camille m'écoutoit attentivement, me regardoit avec des yeux fixes, et fut long-temps sans me répondre. Enfin saisissant ma main, qu'elle pressoit avec force : Je t'adore, me dit-elle, et ta vertu met le comble à l'amour extrême, à l'amour éternel que tu m'as inspiré. Mais je t'approuve, Léo ; et dès ce moment je renonce à toi. Oui, j'y renonce, en te répétant, en te jurant, que j'emporterai dans le tombeau le sentiment qui nous unit ; que ton image vivra dans mon cœur, tant que ce triste

cœur palpitera : et si je succombe à ma douleur, comme je l'espere, comme je le demande aux dieux, je t'adresserai mon dernier soupir.

En disant ces mots, elle me quitte, s'élance sur son coursier, prononce adieu d'une voix étouffée, le répete trois fois en me tendant les bras, se met en marche, et se retourne pour regarder encore, avec des yeux noyés de pleurs, ce rocher, cette cascade, cette place où nous nous étions si souvent assis ; elle semble aussi leur dire adieu. Enfin, me jettant encore un dernier coup-d'œil de tendresse et de douleur, elle disparoît.... Ami, depuis ce jour fatal, je n'ai jamais revu Camille.

Léo s'arrête en cet endroit : deux ruisseaux de larmes coulent de ses yeux ; un poids terrible l'oppresse. Numa le serre contre son sein : les deux héros restent embrassés sans pro-

noncer une parole. Enfin Léo fait un effort, dévore ses soupirs, étouffe ses sanglots, et continue son récit.

Je voulus cacher à ma mere le sacrifice que je lui avois fait : il n'auroit pu augmenter sa tendresse, il auroit augmenté ses peines. J'employai tous mes efforts pour lui déguiser ma douleur. Je passois les jours à pleurer sur ce même rocher, dans ces mêmes lieux où j'avois vu Camille. Dès que je regagnois la chaumiere, je m'efforçois de prendre un air serein, je composois mon visage ; et quand je ne pouvois dérober ma tristesse aux yeux clair-voyants d'une mere, j'inventois un motif qui n'affligeât pas trop Myrtale, j'imaginois un chagrin dont elle pût me consoler.

Ainsi se passerent deux mois, sans recevoir de nouvelles de Camille, sans que mes maux fussent moins douloureux que le premier jour. Hélas ! j'eus

bientôt d'autres peines: ma mere tomba malade. J'essayai pour la guérir tous les simples de nos montagnes: mais son heure étoit arrivée. Elle se sentit près de sa fin; et m'appellant d'une voix foible, elle me dit ces paroles, qu'il me semble encore entendre: Je t'ai trompé, Léo; je ne suis point ta mere. Je te demande, au lit de la mort, de me pardonner un mensonge qui fit la douceur de ma vie. Contrainte de quitter ma cabane pour fuir les cruels Péligniens qui nous faisoient alors la guerre, j'arrivai sur les bords du fleuve Aternus, dans le village d'Avia que ces barbares venoient de brûler: au milieu des affreux débris de l'incendie et du carnage, parmi des monceaux de corps morts, je t'apperçus dans ton berceau, pâle, couvert de sang, percé d'un poignard qui étoit resté dans ton sein. Ta beau-

té m'intéressa ; je mis ma main sur ton cœur, je sentis qu'il battoit encore. Je t'emportai dans ton berceau ; je te guéris de ta blessure ; je pris soin de tes foibles jours : tu m'appellas ta mere ; et je n'eus jamais la force de renoncer à ce doux nom. Il m'abandonnera, me disois-je, s'il apprend qu'il n'est pas mon fils : j'ignore quels sont ses parents, ils ne pourroient l'aimer davantage ; laissons durer une erreur qui, sans le rendre malheureux, me fait seule supporter la vie. Voilà quel fut mon motif. Pardonne-moi ma foiblesse : tu m'aimois si bien, mon cher fils, que tu me rendois toi-même impossible un aveu qui m'auroit coûté ta tendresse.

A ces mots, je la serrai dans mes bras, je la baignai de mes larmes. Mon cher enfant, m'a dit-elle, il faut nous quitter : seche tes pleurs ; ils rendent

cette séparation plus cruelle. Songe, pour te consoler, que toi seul m'as rendue heureuse; songe que c'est par toi seul que mes jours se sont prolongés. Hélas! que ne puis-je être sûre que les tiens couleront paisibles! Tant que j'ai vécu, j'ai tremblé que ta véritable mere ne vînt m'enlever mon fils: à présent que je vais mourir, je voudrois pouvoir te la rendre. Prends cette pierre précieuse, sur laquelle est gravé un nom en caracteres qui me sont inconnus. Cette pierre étoit à ton cou, le jour où je sauvai ta vie. Je te l'ai cachée jusqu'à ce moment: puisse-t-elle te faire reconnoître l'heureuse mere qui te porta dans son sein! Ah! si tu la revois jamais, dis-lui combien j'ai envié son bonheur; dis-lui que ma tendresse m'en rendoit peut-être digne; et pardonnez-moi tous deux de t'avoir appellé mon fils. A-

dieu, mon fils, mon cher fils; permets-le moi encore ce doux nom. Approche-toi, viens : que ta main ferme mes yeux, et qu'avant d'expirer je t'entende encore une fois m'appeller ta mere.

O ma mere! m'écriai-je, ma tendre mere! je suis toujours votre fils, je le serai toute ma vie : c'est en vain... Elle n'étoit déja plus ; déja l'impitoyable mort s'étoit emparée de sa proie.

Je ne te peindrai point ma douleur: nos cœurs se ressemblent, Numa, et tu n'as pas oublié ce que tu souffris à la mort de Tullus. Mes mains dresserent un simple bûcher, où le corps de Myrtale fut réduit en cendres. Je recueillis ces cendres dans une urne que je creusai moi-même; je l'enterrai dans un tombeau de gazon que j'élevai non loin de ma ca

bane; et j'écrivis sur une pierre dont je couvris le tombeau : ICI REPOSE MYRTALE. PASSANT, SI TU AIMAS TA MERE, PENSE A ELLE, ET PLEURE ICI. Ensuite fermant ma chaumiere, que je laissai sous la garde des nymphes, et abandonnant mon troupeau, je sortis de ces montagnes, et je portai mes pas, malgré moi, vers la capitale des Vestins.

Arrivé dans Cingilie, j'appris que la belle Camille, après avoir résisté long-temps à son pere, s'étoit enfin déterminée à prendre pour époux le roi de Salente, et qu'elle s'étoit embarquée avec les ambassadeurs de ce prince. Frappé de cette nouvelle, comme si je n'avois pas dû m'y attendre, je regagne précipitamment l'Apennin. Errant çà et là sans tenir de route fixe, j'arrive à l'armée des Marses à l'instant où l'on alloit élire

un général. La vue de cette armée m'inspira l'amour de la gloire; je résolus de périr ou de devenir un héros. Je me présentai pour disputer le commandement : un hasard heureux me le donna. Tu sais comment j'ai fait la guerre, et tu vois quel en est le prix.

Léo finit là son récit. Pendant le temps qu'il avoit parlé, Numa étoit resté immobile, les yeux attachés sur lui. Tous les sentiments que le héros marse exprimoit passoient dans l'ame du héros sabin : lorsque Léo peignoit ses premieres années et les détails de sa tendresse pour sa mere, un doux sourire embellissoit le visage de Numa; lorsque Léo parloit de Camille et de son amour, Numa sentoit couler ses larmes.

Cependant le soleil alloit se cacher dans le sein de Thétis; les deux amis

résolurent de passer la nuit dans cette grotte. Ils allerent cueillir quelques fruits dans le vallon, et revinrent attendre le sommeil. Notre voyage est fini, disoit Numa, puisque nous nous sommes trouvés. Demain nous déciderons de quel côté nous tournerons nos pas. J'avois quelque desir de voyager dans la Grece, pour m'instruire des mœurs des différents peuples, et devenir par cette étude plus sage et plus vertueux.

Ami, lui répondoit Léo, si les hommes aimoient la vertu, sans doute on gagneroit à les connoître, et je te dirois: Parcourons le monde; nous serons meilleurs à notre retour. Mais que verrons-nous dans la Grece? que trouverons-nous par-tout ailleurs? des royaumes composés d'esclaves, et gouvernés par des tyrans; des républiques qui se déchirent, et dont les

citoyens, pour prouver qu'ils sont libres, s'égorgent mutuellement; quelques grands hommes, persécutés, chassés, bannis, et regrettant moins la patrie, que les honneurs qu'ils aimoient plus qu'elle; des philosophes qui se disent sages, et qui troublent sans cesse leur vie par de vains arguments dont eux-mêmes ne sont pas sûrs; par-tout enfin les peuples opprimés, les vertus négligées, et l'ambition ou la vanité régnant en despotes sur les hommes que l'on admire le plus. Numa, qu'aurons-nous gagné dans nos voyages? Nous en reviendrons peut-être avec des vices de plus. Va, le créateur de l'univers n'a pas voulu que, pour devenir sage, l'homme eût besoin de parcourir le monde, et de consumer la plus belle moitié de sa vie en s'efforçant d'acquérir des vertus pour une vieillesse

incertaine. Il a donné à chacun de nous, en naissant, un livre et un juge : notre conscience. Vivons en paix avec elle, nous savons tout.

Eh bien! lui dit Numa, ne quittons point l'Italie, retournons dans tes montagnes, allons habiter ta chaumiere, allons retrouver ton troupeau. Je labourerai tes déserts, je garderai tes brebis, je pleurerai avec toi sur le tombeau de Myrtale, je te parlerai tous les jours de Camille à cette cascade que je connois déja ; et si la tendresse maternelle t'a fait passer d'heureux jours dans cet asyle, la consolante amitié peut y adoucir tes chagrins.

Il dit. Léo l'embrasse : tous deux se mettent en marche. Ils traversent le pays des Eques dans toute sa longueur ; ils passent le rapide Tolonius, s'engagent dans les forêts des

Albences, et gagnent enfin l'Apennin.

Les deux héros, qui ne vivoient que de leur chasse, s'égarerent en poursuivant les hôtes des forêts. Ils franchirent les rochers les plus escarpés, s'enfoncerent dans les lieux les plus sauvages, et découvrirent enfin un vallon riant, environné de monts inaccessibles, d'où découloient plusieurs sources qui alloient arroser le vallon. Des tilleuls, des aunes, des hêtres, nés sur le bord de ces ruisseaux, étoient mêlés avec des oliviers, des ormes couronnés de pampres, et d'autres arbres chargés de fruits. Un épais gazon parsemé de mille fleurs formoit par-tout un tapis émaillé. Tout respiroit la paix, l'abondance : l'air étoit pur, les ruisseaux limpides ; l'on n'entendoit d'autre bruit que le murmure des

ondes et le chant de mille oiseaux, qui, voltigeant dans les feuillages, sembloient célébrer à l'envi le bonheur dont ils jouissoient.

Les deux amis, charmés à cette vue, se hâtent de descendre dans le vallon. Ils marchent, ils admirent, ils jouissent du plaisir le plus pur que les dieux nous aient accordé, du spectacle de la belle nature : ils suivent le cours du principal ruisseau sans rencontrer de trace d'homme. Ils arrivent à un endroit où le ruisseau se divise en deux. Après s'être promis de se rejoindre dans ce même lieu, ils se séparent pour suivre chacun une des branches du ruisseau.

Léo marcha long-temps ; mais il ne trouva que des arbres, des fleurs et des fruits.

Numa, plus heureux, apperçut un troupeau qui paissoit sans chiens

et sans berger, auprès d'un petit bois de lauriers. Il pénetre à pas lents dans ce bois, regarde, examine, et découvre, sous un berceau de jasmin sauvage, une jeune fille vêtue de blanc, assise sur un banc de gazon. Elle sembloit profondément occupée d'un livre qu'elle tenoit sur ses genoux. Ses cheveux blonds, qui retomboient sur son front et sur ses épaules, étoient soulevés doucement par le zéphyr, et laissoient voir son visage : jamais il n'en fut de plus beau. Mais cette beauté que la nature lui avoit donnée empruntoit son principal éclat de la candeur, de la franchise, qui se peignoient dans ses traits. Ce visage doux et serein sembloit respirer le calme du bonheur, la paix de la vertu ; il avoit quelque chose de céleste qui éloignoit toute idée de volupté, et remplissoit l'ame d'un sentiment plus

pur, plus délicieux: il n'inspiroit point de desirs; il faisoit naître un saint respect, un penchant plus tendre, plus vif que le desir même.

Numa la voit, et s'arrête. Il n'est point surpris, il n'est point troublé; son cœur ne palpite pas avec plus de vîtesse: il éprouve un plaisir doux qui n'égare pas sa raison: l'idée de l'amour est loin de sa pensée. Il ne prend point cette bergere pour une déesse; ses sens calmes et ravis ne lui exagerent rien: en ne voyant que la vérité, il voit dans cette inconnue la plus belle des mortelles, et sans doute la plus vertueuse.

Il pénetre doucement à travers les arbustes: il s'approche d'elle, et veut regarder le livre qu'elle tenoit dans ses mains; mais les caracteres lui en sont inconnus. Numa se retire avec précaution. Toujours caché derriere

les feuillages, il voit s'avancer un vieillard vénérable, appuyé sur un bâton noueux : des cheveux blancs couvroient son front, sa longue barbe descendoit sur sa poitrine, son visage sillonné de rides conservoit un air de grandeur que les chagrins et la vieillesse n'avoient pas encore effacé. Ma fille, dit-il à la bergere, voilà le coucher du soleil, allons remplir les préceptes de notre divine loi. A ces mots, la bergere se leve, et fait voir à Numa sa taille majestueuse. Ses yeux bleus regardent son pere; elle lui tend la main en souriant : le vieillard, appuyé sur son bras, retourne à pas lents vers une cabane bâtie dans l'intérieur du bois.

Numa, qui n'ose les suivre, examine tous leurs mouvements. Il les voit laver leurs mains dans une source d'eau pure, ensuite ils entrent dans

la cabane, et le vieillard en sort bien tôt avec un autre habit que celui qu'il portoit. Sa longue robe a fait place à une courte tunique; une ceinture de plusieurs cordons est passée autour de ses reins; son visage est à demi voilé. Il tient un vase d'airain dans lequel brûle un feu ardent; il le pose avec respect sur une pierre polie. Sa fille le suit, portant des parfums, des racines, et un léger faisceau de branches seches. Tous deux, à genoux, jettent ces offrandes dans le feu, l'attisent avec des instruments d'or, et prononcent une priere dans une langue inconnue.

Bientôt le vieillard se releve; il emporte le vase avec le même respect. La jeune bergere va rassembler le troupeau dispersé dans la prairie, l'enferme dans un parc formé par des claies, et retourne auprès de son pe-

re, tandis que Numa, plein de surprise et de joie, se presse de rejoindre Léo.

FIN DU LIVRE HUITIEME.

SOMMAIRE

DU LIVRE NEUVIEME.

Numa et Léo sont reçus chez le vieillard. Ils admirent sa fille Anaïs, et quittent à regret cette cabane. Léo revoit son ancienne chaumiere. Il retrouve Camille. Transports de ces deux amants. Camille raconte ses aventures. Elle devient l'épouse de Léo. Ils partent avec Numa pour retourner chez le vieillard. Numa sauve Anaïs et son pere des mains des brigands. Il est blessé. Histoire de Zoroastre. Léo reconnoît son pere.



F. M. Queverdo Del Dambrun Sculp

Il entend des cris, il vole .



LIVRE NEUVIEME.

Numa retrouve bientôt son ami, et lui raconte ce qu'il a vu. Il guide ses pas vers la cabane : ils arrivent, frappent à la porte. La jeune bergere vient ouvrir, et les regarde avec inquiétude. Rassurez-vous, lui dit Léo, nous sommes des hommes de paix : daignez nous donner l'hospitalité ; demain, au lever de l'aurore, nous reprendrons notre route, après avoir remercié les dieux de votre bienfait.

A ces mots, la jeune fille marche devant eux pour les annoncer à son pere. Il étoit au fond de la cabane, assis sur un lit de natte, tenant dans ses mains la quenouille et les fuseaux que sa fille venoit de quitter. Quelques sieges grossiers, une table mal assurée, des vases de bois pendus par leur anse à côté d'une lyre d'ébene,

telles étoient toutes les richesses de cette humble demeure.

A peine le vieillard apperçoit les voyageurs, qu'il se leve, vient au-devant d'eux, et les invite à se reposer. Anaïs, dit-il à sa fille, fais tiédir de l'eau, prépare pour nos hôtes ce que nous avons de meilleur. La modeste Anaïs lui obéit: elle ranime le feu du foyer, va chercher un vase d'airain, le remplit d'eau, et court au verger, tandis que la flamme environne le vase.

Anaïs reparoît bientôt, portant des raisins, des olives, d'autres fruits, un rayon de miel, et des fleurs: elle les entremêle sur la table avec les fruits, va chercher des tasses de hêtre, remplit un vase d'argille d'un vin qui n'est pas vieux; et versant l'eau tiede dans un grand bassin de bois, elle le présente à son pere. Le vieillard, malgré les refus, malgré les instances des

voyageurs, leur lave lui-même les pieds; ensuite il s'assied à table avec eux.

L'émotion que ressentoient les deux héros leur laissoit à peine la liberté de remercier le vieillard. Numa, toujours les yeux sur Anaïs, admiroit sa beauté, ses graces naïves, sa politesse douce et franche; mais il étoit sur-tout frappé de la piété filiale, de l'adorable candeur qui, sans chercher à paroître, paroissoit, malgré la bergere, jusques dans ses moindres actions. Oh! combien l'on est heureux d'être son frere! disoit en lui-même Numa. Son respect pour Anaïs ne lui permettoit pas d'autre vœu.

Léo étoit plus occupé du vieillard que de sa fille; il se sentoit entraîné vers lui par un charme secret dont il ne pouvoit se rendre compte: ces cheveux blancs, ce visage vénérable où

l'on voyoit à la fois l'empreinte du malheur et de la vertu, cette gravité noble qui n'avoit rien de sévere, tout inspiroit à Léo un sentiment de respect mêlé de tendresse. Le vieillard, de son côté, fixoit sur lui sa débile vue: il le considéroit avec attention, regardoit ensuite Anaïs, et sembloit comparer leurs traits. Au milieu de cet examen, il soupiroit; le fruit qu'il tenoit échappoit de sa main; ses yeux se remplissoient de larmes, et le tendre vieillard se hâtoit de les essuyer pour regarder encore le héros marse.

Anaïs, qui n'étoit jamais un seul instant sans veiller sur son pere, s'apperçut de l'émotion qu'il éprouvoit: l'attribuant à de tristes souvenirs, elle prend sa lyre pour le distraire. Ses mains délicates l'ont bientôt mise d'accord; sa voix douce et touchante se fait entendre: Numa, Léo, le vieillard lui-même, écoutent dans le ravissement.

La belle Anaïs chante le monde créé par la parole d'Oromaze ; le soleil allumé par son souffle pour féconder la terre, faire naître les moissons, les arbres, les plantes, tous les végétaux salutaires ; l'homme créé pur, immortel, déchu de cet heureux état, et corrompu par Arimane, auteur de tout le mal qui est dans l'univers ; cet ennemi du genre humain, aussi ancien qu'Oromaze, empoisonnant les sources du bonheur, mêlant des maux sans nombre à tous les bien faits de l'Être suprême, et répandant sur la terre les vices avec les douleurs ; enfin le législateur envoyé par le ciel même pour combattre et vaincre Arimane, pour soutenir l'homme abattu, pour le ramener au vrai culte, et faire revivre dans son ame le germe de la vertu que les crimes avoient étouffé.

En cet endroit, le vieillard jette

un coup-d'œil sur Anaïs : Anaïs ne prononce pas le nom du législateur.

Numa et Léo se regardent, admirent les merveilles qu'ils ont entendues, reconnoissent quelques dogmes communs avec leur religion. Mais leur ame est sur-tout émue de la touchante simplicité, de la sublime morale qu'Anaïs a su mêler à son récit : sa voix tendre, son recueillement, son air de respect, en ont encore doublé le charme. Numa se croit transporté dans le palais des dieux mêmes; il lui semble entendre Minerve annoncer des mysteres nouveaux.

Cependant les deux voyageurs vont se livrer au sommeil; et, le lendemain, dès l'aurore, ils se disposent à partir. Un intérêt, une amitié secrete, leur font regretter cette cabane; ils voudroient y passer leurs jours : Anaïs et son pere le voudroient aussi. Anaïs va dépouiller le verger pour

donner des fruits à Numa: le vieillard oblige Léo d'emporter du vin dans une outre. Tous deux instruisent les voyageurs des sentiers les plus faciles; ils leur recommandent sur-tout de revenir dans ce vallon. Numa et Léo s'y engagent; enfin ils se mettent en marche, le cœur oppressé de soupirs.

Les deux héros, sans se parler, retournent souvent la tête vers la cabane qu'ils regrettent. Chacun d'eux, en silence, rappelle à sa mémoire tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a entendu. Cette religion inconnue dont Anaïs a chanté quelques mysteres, cette priere devant le feu dans un langage sacré, tout confond leurs idées, tout dérange leurs conjectures. Léo s'étonne de l'intérêt secret qu'il éprouve pour un inconnu qui semble n'être pas né dans l'Italie; Numa ressent pour Anaïs une amitié plus tendre que l'amour même

Enfin Numa rompt le silence, et propose à son ami de retourner sur leurs pas, pour se fixer auprès d'Anaïs. Léo le desire autant que lui; mais Léo veut revoir son ancienne chaumiere, et pleurer encore une fois sur le tombeau de Myrtale. Numa respecte ce desir. L'émotion qu'ils éprouvent tous deux leur rappelle des souvenirs tristes : Léo parle de Camille; Numa compare Hersilie avec la modeste Anaïs. Une tendre mélancolie s'empare d'eux; ils pleurent ensemble, et se consolent mutuellement. O charme de l'amitié, qui mêle de la douceur aux chagrins qu'on se communique, et qui des peines mêmes sait faire naître un plaisir!

Enfin, après trois jours de marche, Léo découvre sa cabane. A cette vue, il s'arrête; ses forces l'abandonnent. Bientôt, soutenu par Numa, il s'avance; et chaque arbre, chaque

place, chaque objet qu'il reconnoît, lui rappelle un doux souvenir. Là, il jouoit avec Myrtale; là, il écoutoit ses leçons; c'est ici qu'il planta des fleurs pour venir les lui offrir: tout lui retrace une époque de tendresse ou de bonheur. Ses yeux mouillés ne peuvent se lasser de revoir ce qu'ils ont vu tant de fois. L'air qu'il respire l'oppresse, le sentiment qu'il éprouve l'accable, son cœur est serré, et cependant sa tristesse a pour lui un charme secret.

Dès qu'il est auprès de la porte, il tombe à genoux, embrasse la terre; ensuite élevant ses mains, il adresse ces paroles aux divinités champêtres: Je vous salue, nymphes, naïades, qui protégeâtes mon enfance, et que je revois avec tant de joie; je vous salue. Daignez vous contenter dans ce moment des vœux tendres que je vous adresse: bientôt vous aurez part aux

libations de lait que je ferai sur le tombeau de ma mere.

Après ces mots, il se releve, et entre dans sa cabane. Quelle est sa surprise, en la retrouvant telle qu'il l'a laissée! Tout est en ordre, tout est à sa place : Léo revoit ses anciens javelots, ses instruments de jardinage, et la premiere flûte sur laquelle il chanta Camille. Il la revoit, cette flûte, il la baise avec attendrissement. Mais il quitte tout pour courir à la tombe de Myrtale, et il la trouve parée de fleurs nouvelles; plusieurs autres qui sont flétries attestent qu'une main pieuse les renouvelle chaque jour. Léo se met à genoux, il arrose de ses larmes le gazon verd et touffu qui a crû sur ce tombeau; il bénit la main inconnue qui prend soin de le décorer. Numa garde le silence, prie auprès de son ami, et partage tous ses sentiments.

Bientôt Léo, lui tendant la main, prononce le nom de Camille, en l'entraînant vers ce rocher, vers cette cascade si chere à son souvenir. Il court, il arrive: le premier objet qu'il voit, c'est Camille sur le rocher.

A cette vue, Léo jette un cri, et se précipite vers Camille. Celle-ci tourne la tête: tous deux, avant de se joindre, ont perdu l'usage de leurs sens.

Numa les secourt, Numa les rend à la vie. A peine ont-ils ouvert les yeux, qu'ils se cherchent et se retrouvent. Est-ce bien vous, disoit Léo, vous que j'ai si long-temps pleurée? Dieux immortels, si c'est un songe, faites-moi mourir au réveil!

Camille, la tendre Camille le presse dans ses bras et le rassure: Oui, c'est moi; c'est ton amante fidele que rien ne peut plus t'arracher. Je suis avec toi pour toujours, avec le maî-

tre de mon cœur, avec celui qui m'a sauvé la vie, pour qui seul je l'ai conservée.

En disant ces mots, elle l'embrasse; elle lui répete, C'est moi; lui dit de ne pas pleurer, lui sourit avec tendresse, et en souriant elle pleure ellemême: son visage, inondé de larmes, peint cependant la joie et le bonheur; semblable à ces nuages d'or qui font tomber sur les fleurs une douce pluie, tandis que le soleil, foiblement éclipsé par eux, les perce de ses rayons, et brille encore à travers les perles liquides qu'ils répandent.

Après les premiers moments donnés à l'amour, à la joie, Léo conduit sa chere Camille au même endroit, à la même place où jadis ils se parloient de leurs amours. C'est ici, c'est ici, lui dit-il, que je veux entendre le récit de ce qui vous est arrivé. Parlez devant cet ami: il est instruit de

tous nos secrets, il lit dans mon cœur comme moi-même; et vous lui donnerez bientôt le vôtre, quand vous connoîtrez ses vertus.

Camille jette alors sur Numa un regard plein de douceur; elle s'assied entre les deux héros, et satisfait ainsi leur impatience:

Les dieux m'ont été favorables: ils m'ont préservée d'un hymen que je redoutois plus que la mort. J'avois pourtant obéi à mon pere; je l'avois sauvé d'une guerre qu'il n'auroit pu soutenir. Le roi des Maruces s'étoit retiré dans ses états; j'étois partie avec les ambassadeurs de Télémante sur un vaisseau salentin que m'avoit envoyé ce prince. Je ne te dirai point, mon cher Léo, quelles pensées m'occupoient: nos cœurs s'entendent trop bien pour avoir besoin de s'instruire de tout ce qu'ils ont souffert.

Nous voguions à pleines voiles vers

les rivages de Salente, quand, à la hauteur de Métine, des nuages épais rassemblés sur nos têtes nous dérobent le ciel et le jour. Tous les enfants d'Éole déchaînés soulevent les vagues écumantes ; une nuit affreuse couvre la mer; les éclairs sillonnent les nues ; la foudre, les vents, les flots, tout nous présente l'image d'une mort inévitable.

Je ne pensois qu'à toi, Léo ; je bénissois les immortels, je remercieis la tempête, je me félicitois d'échapper à Télémante ; et je n'attendois plus que l'instant de voir notre vaisseau s'entr'ouvrir. Il arriva cet instant : chefs, soldats, matelots, tous furent engloutis. Moi-même, je bus l'onde amere ; mais je ne perdis ni le courage ni les forces. Je revins sur les flots ; et saisissant un débris du navire, j'osai concevoir l'espérance de sauver mes jours pour toi. Attachée

à ce bois flottant, jouet des vents et des ondes, toujours au milieu des ténebres, toujours entre les bras de la mort, je me disois: Rien n'est à craindre; car je suis sûre de mourir, ou de vivre pour mon cher Léo.

L'amour sans doute veilloit sur moi. La mer se calma peu-à-peu; ses flots, en retombant les uns sur les autres, chassoient toujours vers le rivage le bois que je ne quittois point. Enfin je découvris la terre, j'abordai sans effort; et, tombant à genoux, je remerciai les dieux bien moins d'échapper au trépas, que d'échapper à Télémante. Je regardai autour de moi, je vis de hautes montagnes. Un laboureur m'apprit que j'étois dans l'Apulie, au pied du fameux mont Gargan. Ce laboureur me conduisit dans sa chaumiere: trois jours de repos me rendirent mes forces. Quelques pieces d'or que j'avois avec moi

me fournirent un arc, des fleches, et récompenserent le laboureur.

Seule, sans autre secours que mon arc, je résolus de gagner l'Apennin, de retrouver ta cabane. La route devoit être longue, les chemins m'étoient inconnus : mais tu étois le but de mon voyage, rien ne pouvoit m'effrayer. Je me mis en route, sans guide, sans compagnon, marchant la nuit pour arriver plus vîte, traversant les fleuves, gravissant les rochers, et ne craignant pas d'éveiller les bêtes farouches. Je cherchois au contraire les forêts les plus sombres, les déserts les plus sauvages, de peur d'être reconnue ou de rencontrer quelque Salentin échappé comme moi du naufrage.

Ma crainte n'étoit que trop fondée. Sur les frontieres des Samnites, dans le pays des Frentaniens, à l'aube du jour, comme j'allois sortir d'une

caverne où j'avois passé la nuit, j'entendis plusieurs voix d'hommes; je distinguai le nom de Camille. Un tremblement me saisit: cachée dans la caverne, je prête une oreille attentive; je reconnois bientôt plusieurs soldats de mon vaisseau, qui parloient entre eux de ma mort, et qui, se trouvant sans chef dans un pays éloigné du leur, méditoient des brigandages.

Je ne respirois pas en les écoutant, j'étois comme le faon timide qui, caché parmi des feuillages, voit passer auprès de lui une meute de chiens affamés. Je laissai partir ces soldats; et me jettant à genoux en sortant de la caverne: O Vénus! m'écriai-je, déesse des cœurs tendres, c'est toi qui me sauvas des flots: mais de quoi me sert ton bienfait, tant que je suis loin de celui que j'aime? O la plus belle des immortelles, souviens-toi des pleurs

que l'amour t'a fait verser : ton cœur doit être touché d'une douleur qu'il a ressentie. Guide mes pas vers mon amant, daigne m'éclairer sur le chemin que je dois suivre. Reine des dieux et des hommes, si tu exauces mes vœux, je te promets, oui, je te jure de t'élever un autel à la place même où je reverrai Léo, et le plus beau de ses beliers te sera offert en sacrifice.

Comme j'achevois ces mots, deux colombes traversant les airs viennent se poser devant moi. J'accepte cet heureux présage ; j'observe les oiseaux de Vénus, et je les suis avec confiance. Les deux colombes, sans se quitter, tantôt rasent la terre d'un vol rapide, tantôt s'arrêtent sur le gazon, en y cherchant leur nourriture : mais elles ne s'éloignent jamais assez pour que mon œil les perde un instant. Enfin, après neuf jours de

marche, je découvre de loin ta chaumiere ; je vois les colombes se poser sur le toit. Là elles semblent se plaindre, elles roucoulent tristement, et prenant aussitôt leur vol, elles disparoissent à mes yeux.

Juge, Léo, juge de ma joie : je rendois grace à Vénus, je rendois grace aux colombes, je remerciois tous les dieux. Hélas ! j'arrive à ta cabane, et mes yeux te cherchent, ma voix t'appelle en vain. Je parcours avec inquiétude les environs de ta chaumiere ; je ne vois par-tout que la solitude. Bientôt je découvre un tombeau, l'inscription m'apprend que Myrtale y repose. Ah ! mon ami, je fus près de succomber à ce dernier coup. C'en est fait ! m'écriai-je en fondant en larmes : il court sans doute sur mes pas ; il va me chercher dans Salente, où il apprendra mon naufrage : sa douleur lui coûtera la vie.

Je le croyois, je me le répétois tous les jours; et tous les jours je parcourois la montagne avec l'espoir de te retrouver. S'il vit encore, me disois-je, il reviendra, j'en suis sûre; il reviendra au tombeau de sa mere, au premier asyle de nos amours. Qu'il soit devenu roi, qu'il soit esclave, dès qu'il pourra être libre, c'est ici qu'il tournera ses pas. Je connois Léo, c'est aux lieux chers à sa piété que l'on doit sûrement l'attendre.

Dans cette espérance, je m'établis dans ta cabane, je rassemblai ton troupeau, je pris soin de tout ce qui t'avoit appartenu. Ces soins si doux charmoient mes ennuis: j'aimois tant à n'avoir de richesses que les tiennes! j'aimois tant à penser qu'à ton retour je te rendrois compte de ton bien! Tous les jours je menois tes brebis au pâturage, tous les jours je parois de fleurs le tombeau de ta mere; j'invo-

quois son ombre chérie, et lui demandois de te conduire vers moi. Mes vœux sont exaucés; je te revois, Léo, tout ce que j'ai souffert n'est rien.

Ainsi parle Camille: Léo la serre dans ses bras, tandis que le pieux Numa éleve un autel de gazon, et court choisir le belier que Camille avoit voué à Vénus. Il le porte sur l'autel: tous trois à genoux achevent le sacrifice. Ensuite ils retournent à la cabane, et, dès le lendemain de ce beau jour, les deux amants couronnés de fleurs vont au tombeau de Myrtale. Numa les guide: Numa, qui dès son enfance apprit les fonctions de sacrificateur, immole aux mânes deux brebis noires, et quatre agneaux à sa protectrice Cérès. Il l'invoque, il lui demande de bénir du haut du ciel l'hymen de Camille et de Léo: il joint leurs mains, il les unit au nom de Cérès et de Myrtale;

ensuite il consume en leur honneur les victimes entieres, et s'en retourne avec les deux époux en chantant l'hymne d'hyménée. O douce et simple cérémonie, si peu semblable aux bruyants et tristes mariages des princes! touchante union qui n'a de témoins que les dieux, de garant que la vertu, de pontife que l'amitié!

Le bonheur des deux époux rappelloit à Numa le beau vallon : il ne parloit que d'Anaïs ; il ne songeoit qu'à cette bergere, et se livroit sans inquiétude à un sentiment qu'il ne croyoit pas de l'amour. Ce qu'il sentoit pour Anaïs étoit si différent de ce qu'il avoit senti pour Hersilie, cette premiere passion l'avoit rendu si malheureux, que Numa, tremblant encore au seul nom de l'amour, affectoit d'appeller amitié le penchant irrésistible qui l'entraînoit vers Anaïs.

Après quelques jours donnés à l'ivresse des nouveaux époux, Numa propose le voyage du beau vallon. Léo sourit; Numa, qui rougissoit, se hâte de lui rappeller qu'il le promit lui-même au vieillard. Le héros marse y consent avec joie, Camille ne peut le quitter. Tous trois armés se mettent en marche, et charment par leur entretien l'ennui d'une pénible route.

L'impatient Numa précede toujours les époux : plus il approche, plus il se hâte; et dès qu'il apperçoit la cabane, il précipite ses pas.

Un dieu sans doute le conduisoit. A peine arrivé dans le vallon, il entend des cris, il vole; il apperçoit le vieillard entre les mains de plusieurs brigands qui le traînent sur la poussiere, et tiennent le fer levé sur lui. Plus loin, sa fille Anaïs, qu'on enleve malgré ses pleurs, se débat au

milieu d'une autre troupe. Que fera Numa? Anaïs et son pere sont dans un danger égal : qui sauvera-t-il le premier? à qui courra-t-il? Au plus foible. Il s'élance sur les scélérats qui pressent le plus le vieillard : il en immole trois, il attaque les autres, il les pousse avec fureur, il s'écrie pour attirer ceux qui ravissent Anaïs. Ces brigands viennent à ses cris, ils se réunissent tous contre Numa. C'est alors que Numa respire : le danger ne menace que lui seul, le danger n'a rien qui l'effraie. Anaïs est près de son pere, Numa les couvre tous deux de son corps; seul il fait tête à tous les brigands : leur sang ruissele sous ses coups; mais le sien rougit sa cuirasse. Cinq ennemis ont mordu la poussiere; mais ceux qui restent vont accabler le héros. Numa, le brave Numa, chancele; il est près de succomber, quand la massue de Léo

tombe, comme le tonnerre, au milieu de ces scélérats. Camille, qui les reconnoît pour les soldats salentins échappés de son naufrage, Camille perce de ses fleches tous ceux qu'elle peut atteindre. Le pere d'Anaïs lui-même s'est relevé, il a saisi l'épée d'un ennemi, et s'en sert pour défendre ses défenseurs. Bientôt tous les brigands sont immolés. Anaïs embrasse son pere; Numa et Léo sont baignés des larmes de la reconnoissance.

Numa est blessé. La fatigue d'un long combat, le sang qu'il a perdu, le passage subit de la crainte de perdre Anaïs au plaisir de l'avoir sauvée, tout a épuisé ce qui lui reste de forces. On l'emporte dans la cabane, on s'empresse autour de lui. Le vieillard et Léo visitent ses blessures, posent un premier appareil. La sensible Anaïs s'approche, serre doucement

la main de Numa : Vous avez sauvé mes jours, lui dit-elle, et vous avez sauvé mon pere avant moi : c'est vous devoir deux fois la vie. Ces paroles sont un baume divin pour le héros : il n'a pas la force d'y répondre; mais ses yeux satisfaits se tournent vers Anaïs, et lui expriment tendrement tout ce que sa langue ne peut dire.

Les blessures de Numa étoient profondes, sans être dangereuses ; il ne falloit que du temps pour les guérir. Anaïs et son pere, Camille et son époux, entouroient sans cesse son lit. La tendre amitié qui avoit déja commencé entre le vieillard et le héros marse prenoit tous les jours de nouvelles forces. Léo étoit impatient de connoître celui qui lui étoit déja si cher; Numa brûloit aussi d'apprendre l'histoire du pere d'Anaïs. Un jour qu'ils étoient tous rassemblés près du malade, les deux amis

joignirent leurs prieres pour obtenir ce récit: le vieillard, après avoir levé les yeux au ciel, le commença dans ces termes :

Je suis né dans la Bactriane; le sang qui coule dans mes veines est celui des anciens rois de la Perse; et mon nom, fameux en Asie, est peut-être venu jusqu'à vous: je m'appelle Zoroastre.

A ce grand nom, Numa, Léo, Camille, se regardent avec surprise, et reportent sur le vieillard des yeux remplis de vénération. La tendre Anaïs, qui lit dans leurs ames le respect qu'ils ont pour son pere, leur en témoigne sa reconnoissance par un sourire plein de douceur.

Zoroastre continue : Mon pere, détrôné par le roi d'Assyrie, erra suppliant dans toutes les cours de l'Asie, et ne me laissa pour héritage que l'instruction du malheur, et ses droits

au trône de Perse. Je voulus tenter de les faire valoir : je rassemblai quelques troupes, je revins dans le royaume qu'avoient possédé mes aïeux. Je trouvai la Perse heureuse sous l'empire du sage Phul, roi de Ninive : ce grand homme régnoit par la justice. Je sentis que mes sujets ne pouvoient gagner à changer de maître. Dès ce moment, je renonçai à mes projets ; je regardai comme un crime de troubler la félicité de tout un peuple pour de vains droits qui n'intéressoient que moi seul, et je ne pus consentir à faire égorger des milliers d'hommes pour succéder à un monarque que je ne pouvois surpasser en vertus. Je congédiai mes troupes ; je cachai ma naissance avec soin ; je réprimai les mouvements d'orgueil dont l'ame la plus pure n'est pas exempte ; et, me vouant tout entier

à l'étude de la nature, j'aimai mieux devenir un sage qu'un roi.

Je parcourus toute l'Asie : je cherchai chez les Brames, chez les Chinois, chez les philosophes du Gange, cette sagesse dont j'étois amoureux : par-tout je trouvai la superstition plus chere à l'homme que la vérité. La vérité, dont tout le charme est d'être simple, n'éblouit pas comme l'erreur : je désespérai de la rencontrer sur la terre, je desirai de mourir.

Le grand Oromaze, du haut de son trône, baissa ses yeux jusques sur moi : il fit descendre dans mon sein un pur rayon de sa lumiere. Je méditai pendant vingt ans dans un désert, et ma raison me prouva qu'il ne pouvoit y avoir qu'un seul Dieu, que ce Dieu m'avoit donné une ame, qui survivroit sûrement à mon corps pour être punie ou récompensée.

Mon cœur me dit que Dieu étoit bon; que le mal que je voyois sur la terre ne pouvoit être son ouvrage, qu'il avoit été produit par un être malfaisant, ennemi de Dieu et des hommes. Je détestai cet être. J'adorai mon créateur; je l'adorai dans le plus beau de ses ouvrages, dans le soleil, brillant emblême de son pouvoir, de son éclat, sur-tout de sa bienfaisance. Je vis que ce soleil faisoit naître les moissons pour le Scythe, pour le Perse, pour le Syrien, pour tous les peuples de la terre, divisés entre eux sur la maniere d'adorer Dieu : je conclus que ce Dieu, souverainement indulgent, aime tous les hommes, supporte ceux qui le calomnient, pardonne à la foiblesse, et punit la persécution.

Certain de ces vérités éternelles, je pensai qu'elles étoient un bien trop

grand pour en jouir seul. Je me crus obligé de les répandre : je sortis de mon désert, je dis aux peuples : Aimez Dieu, et aimez-vous. Adorez le créateur dans le soleil, flambeau du monde, et dans le feu, ame de tout. Soyez purs dans vos pensées, dans vos paroles, dans vos actions. Faites du bien à tous les hommes, de quelque religion qu'ils soient; vivez et mourez fideles à vos rois; payez les impôts sans murmure ; cultivez la terre, car labourer, c'est servir Dieu, et quand vous êtes dans le doute si une action est bonne ou mauvaise, sachez vous en abstenir.

Voilà quelle étoit ma doctrine : je la répandis de l'Euphrate à l'Indus. Les peuples m'écoutoient, et croyoient ; mes disciples augmentoient chaque jour. Si j'avois voulu les armer, j'aurois pu soumettre l'A-

sie : mais l'amour de l'humanité l'emportoit dans mon cœur sur l'amour de ma loi; j'aurois refusé l'espoir de voir régner cette loi, s'il eût fallu répandre du sang. Je dispersois moi-même mes disciples, je les forçois de me quitter; je leur disois : Aimez la paix , restez dans vos familles : le Dieu que j'annonce vous défend de vous exposer pour moi.

Parmi ces disciples étoit une jeune fille qui, malgré les plus vives instances, ne voulut jamais s'éloigner de moi. Elle s'appelloit Oxane : je sens mes pleurs couler en prononçant ce nom chéri. Oxane aimoit Zoroastre, encore plus que le prophete. Oxane me suivoit par-tout : si je parlois, elle écoutoit dans le ravissement, son ame étoit dans ses yeux, son visage peignoit le bonheur : si je me taisois, ou que le moindre

nuage parût obscurcir mon front, Oxane étoit plus triste que moi; elle n'osoit m'interroger, mais ses regards tendres et douloureux m'avertissoient de sa peine. Je la conjurois tous les jours de ne pas suivre mes pas. O mon pere, me répondoit-elle, je voudrois mourir pour ta loi, laisse-mo vivre pour Zoroastre. Plus je te vois, plus je t'entends; plus je sens que j'aime ton Dieu. Je crains que tu ne sois persécuté, cette idée m'attache à ta fortune. Non, Oxane ne te quittera point que tu n'aies trouvé l'épouse qu'Oromaze t'a destinée. Je veux voir, je veux servir l'heureuse femme qui doit acquitter par sa tendresse, par ses soins, par le bonheur dont elle te fera jouir, les bienfaits que te doit la terre.

Tant d'amour, tant de constance, fit naître dans mon ame un sentiment

que j'avois cru devoir ignorer: je devins l'époux d'Oxane. Oromaze, du haut de son trône, bénit nos tendres liens : Oromaze, en me donnant une femme vertueuse et tendre, me récompensa de tout ce que j'avois fait pour lui.

O jours de ma félicité, vous n'avez pas duré long-temps! Oxane et moi, nous vivions dans la Perse; mes disciples, qui avoient pris le nom de mages, dispersés dans leurs asyles, adoroient le feu, cultivoient la terre, et pratiquoient la vertu.

Le roi de Ninive Phul, tolérant, comme tous les grands rois, fermoit les yeux sur un culte qui ne portoit ses sujets ni à la révolte ni à la corruption. Mais le sage Phul, parvenu à une extrême vieillesse, paya le tribut à la nature, et laissa le trône à Sardanapale son fils.

Ce malheureux prince, roi de trop bonne heure, entouré, perverti par ses flatteurs, leur abandonna les rênes de l'empire, oublia les leçons de son pere, son peuple, ses devoirs, pour se plonger dans la plus affreuse débauche. Les vices qui infectoient son palais allerent infecter Ninive, et de là tout l'empire. Au bout de deux ans de regne, la capitale, les provinces, tout étoit également corrompu. Le roi, jouet de ses ministres, esclave de ses eunuques, tyran de son peuple, le roi ne se souvenoit plus qu'il étoit roi que pour signer des édits cruels, pour commander des exactions, pour payer avec le plus pur sang de ses sujets ses plaisirs infâmes ou ses vils flatteurs.

Tout se vendoit à Ninive : honneurs, charges, justice, tout étoit au plus offrant. Des courtisanes gou-

vernoient l'empire, ordonnoient en riant la ruine d'une province, faisoient gloire de dévorer dans un repas la substance de cent familles. Des satrapes bas et cruels, ennemis de l'état et du peuple, pleins de mépris pour leur maître comme pour eux-mêmes, trafiquoient publiquement de leur crédit, vendoient, sans rougir, le patrimoine de l'orphelin, la liberté de l'innocent. Les guerriers tiroient vanité de leur amour pour la mollesse; les magistrats ne rougissoient plus de leurs injustices : dans tous les ordres de citoyens, la rapine seule donnoit quelque gloire; et le peuple, épuisé d'impôts, victime des grands, des ministres, des juges, des esclaves mêmes du roi, le peuple, opprimé, foulé aux pieds, tendoit au ciel des mains suppliantes.

La foiblesse et la cruauté se réu-

nissent presque toujours. Sardanapale, du sein de ses horribles voluptés, ordonna une persécution contre les mages. Il venoit de faire une guerre honteuse; croyant ses dieux irrités, il jugea qu'il étoit plus facile de venger leur cause par des meurtres, que de les appaiser par des vertus. Il commanda d'exterminer jusqu'au dernier de mes disciples, promit dix talents d'or à celui qui me livreroit vivant, et me condamna d'avance à des tourments inconnus jusqu'alors.

Aussitôt le fer et le feu désolent les habitations des mages; leurs maisons sont la proie des flammes; leur sang inonde leurs asyles. Les barbares soldats de Sardanapale, qui avoient si lâchement combattu ses ennemis, se montrent remplis de zele pour persécuter leurs concitoyens. Le glaive

à la main, ils poursuivent le peu de mages qui échappent; ils égorgent tous ceux qu'ils atteignent, massacrent la mere et la fille après les avoir outragées, et croient toutes les horreurs permises, parcequ'ils les commettent au nom de leurs dieux.

Je fuyois avec mon épouse. Cent fois je fus sur le point d'aller me présenter au tyran, pour faire cesser la persécution ; mais le cruel Sardanapale avoit condamné tous les mages, mon trépas n'eût sauvé personne : d'ailleurs Oxane portoit dans son sein un gage de notre chaste amour; le nom de pere me faisoit aimer la vie. Consolé par mon épouse, soutenu par son courage, errants de désert en désert, sans amis, sans secours, manquant souvent de nourriture, nous parcourûmes la Perse, la Sogdiane, la Bactriane, toujours

au moment de tomber dans les mains de nos persécuteurs, toujours rejettés ou trahis par ceux à qui nous demandions asyle. Mais au milieu de nos périls, malgré les maux qui nous accabloient, l'idée de souffrir pour la vérité adoucissoit toutes nos peines. A chaque douleur nouvelle, nous voyions une récompense future; l'espérance nous donnoit des forces, et l'amour, des consolations.

Nous pénétrâmes enfin dans les déserts de l'Arabie; nous entrâmes dans une caverne profonde au milieu de laquelle étoit un tombeau. La pierre en étoit renversée; l'intérieur du cercueil étoit vuide. Une lame d'or frappa mes yeux: je la saisis. A la foible lueur qui pénétroit dans la caverne, je lus sur cette lame ces paroles, écrites en caracteres sacrés: Zoroastre, dépose ici le livre

de la sainte loi, le zend-avesta, que tu écrivis sous l'inspiration d'Oromaze. Le jour n'est pas arrivé, où ce livre, émané de Dieu, doit être connu des mortels : ta religion sera longtemps encore l'objet de la haine des peuples. Mais un second législateur, qui portera le même nom que toi, doit naître dans la plénitude des temps : il sera conduit à cette caverne, il trouvera ton livre sacré; et le montrant à l'Asie, il le placera sur le trône, où il sera la regle des nations. Pour toi, tes travaux sont finis : prends ton chemin vers la Phénicie; affronte la mer orageuse, va chercher dans l'occident une tranquille patrie, où ton nom plus inconnu ne t'entoure pas de persécuteurs. Ainsi le veut Oromaze : obéis, et ne murmure pas.

Je lus deux fois ces paroles, je ne

doutai point qu'un ange ne les eût tracées. Je remis avec respect la lame d'or dans le cercueil; j'y déposai le livre sacré qui renfermoit la divine loi; je recouvris le tombeau avec la pierre renversée, et prosterné contre la terre, je m'humiliai devant Oromaze.

Après avoir adoré son nom, je sortis de la caverne; je dirigeai mes pas vers l'opulente Tyr. Là, suivi de ma chere Oxane, je montai sur un vaisseau pour aller chercher un asyle chez les peuples hospitaliers de la Grece ou de l'Ibérie. Notre navire, poussé par les vents dans la mer adriatique, vint échouer sur les côtes des Frentaniens. Oromaze, que j'invoquois, sauva mon épouse : je la portai dans mes bras jusqu'à un village des Marses, où l'on me donna l'hospitalité. Hélas! ma chere Oxa

ne, foible, languissante, accablée par les fatigues de la mer, fut bientot surprise des douleurs de l'enfantement; elle me rendit pere d'un fils et d'une fille à la fois. Nous résolûmes de nous établir chez les Marses; quelques pierres précieuses, seuls restes de mon ancienne fortune, me rendirent possesseur d'une chaumiere.

Nous allions être heureux, nous allions jouir du repos, en adorant notre Dieu, en élevant nos enfants, quand les cruels Péligniens, qui faisoient alors la guerre au peuple marse, surprennent notre village, le réduisent en cendres, et pénetrent dans la cabane où je dormois auprès d'Oxane, entre mes deux enfants. Les barbares! je les ai vus massacrer ma femme et mon fils: mes pleurs, mes cris, mes efforts, ne purent les dé-

fendre. Je ne sauvai que ma fille, je la couvris de mon corps; je reçus toutes les blessures que ces tigres lui destinoient : fuyant avec elle à travers l'incendie et les morts, marquant mon chemin de mon sang, j'arrivai dans ce vallon, où mes mains ont bâti cette cabane, où j'élevai mon Anaïs, ma chere Anaïs, unique et derniere consolation de quatre-vingts ans de malheurs. La voilà celle pour qui seule je tiens à la vie, celle dont les traits, dont les vertus, me rappellent tous les jours Oxane.

En disant ces paroles, le vieillard se jette dans le sein d'Anaïs.

Mais Léo, Léo qui ne respiroit pas depuis la fin du récit de Zoroastre, Léo saisit sa main qu'il presse dans la sienne; il le regarde avec des yeux animés et remplis de larmes : Ah! par pitié, lui dit-il, dans quel

lieu, dans quel village, avez-vous perdu votre fils? Dans Avia, répond le vieillard, sur les bords du fleuve Aternus. Et cet enfant, continue Léo, ce fils que vous pleurez, ne portoit-il pas à son cou une émeraude gravée? Oui, reprend le vieillard surpris: sa mere l'en avoit paré; le nom d'Oromaze en caracteres persans étoit écrit...

Embrassez votre fils! s'écrie Léo tombant dans ses bras; je le suis, j'ai ce bonheur. Voici l'émeraude gravée : on m'a trouvé mourant dans Avia; j'ai dans mon sein la marque du poignard dont les Péligniens me frapperent. Dès le premier jour où je vous ai vu, j'ai senti mon cœur tressaillir : un transport, un sentiment involontaires, m'ont averti que je vous devois la vie.

Il dit: le vieillard ne peut répon-

dre. Il reconnoît la pierre gravée; il y lit le nom de son Dieu : il presse Léo contre son cœur, il l'accable de ses baisers, et son ame épuisée par sa joie est prête à l'abandonner.

FIN DU LIVRE NEUVIEME.

SOMMAIRE

DU LIVRE DIXIEME.

Troubles à Rome. Bonheur dont jouit Numa. Léo demande pour son ami la main d'Anaïs à son pere. Refus de Zoroastre. Discours de Numa. Il obtient Anaïs. Il est prêt à l'épouser. Arrivée des ambassadeurs romains. Ils lui racontent les malheurs de Rome, la peste qui l'a désolée, la fin de Romulus, et l'élection de Numa. Numa refuse la couronne. Discours d'Anaïs pour la lui faire accepter. Numa est inflexible.



Liv X.

F. M. Queverdo Del. Dambrun Sculp.

Nous vous ſaluons, roi de Rome.

LIVRE DIXIEME.

Cependant à Rome tout étoit dans la consternation et dans le trouble. Les Sabins, au désespoir d'avoir perdu Tatius, d'avoir vu exiler Numa, n'obéissoient qu'avec horreur à l'assassin de leur roi. La mort affreuse de Tatia, qu'ils attribuoient à Hersilie, avoit rendu cette princesse l'objet de leur exécration. Plus divisés que jamais avec les Romains, se défiant les uns des autres, ne se cachant pas la haine qu'ils se portoient, à chaque instant ils étoient prêts à s'égorger. Le soupçon, l'inimitié, régnoient dans toutes les familles; et sans le prudent Métius, la guerre civile eût embrasé Rome.

Romulus, en proie à cette fureur sombre qui, dans les grands criminels, tient la place du remords, Ro-

mulus, pour contenir son peuple, l'accabloit de nouveaux impôts, faisoit couler le sang des nobles, et ne régnoit que par la terreur.

Hersilie, trop digne fille de son pere, Hersilie ne se nourrissoit plus que des poisons de la jalousie et de la rage. Ne doutant pas qu'une rivale ne possédât le cœur de Numa, elle envoyoit chaque jour des émissaires secrets chez tous les peuples de l'Italie pour découvrir cette rivale, pour s'informer de son amant, pour menacer des armes de son pere les rois qui leur donneroient asyle, et pour acheter leur tête de ceux qui voudroient la livrer.

Pendant ce temps, le tranquille Numa, caché dans le fond des Apennins, entouré de fideles amis, pleu roit de joie à la reconnoissance de Zoroastre et de Léo : il partageoit leurs transports ; il voyoit l'heureux Zo-

roastre presser son fils dans ses bras. Ce tendre vieillard ne pouvoit se rassasier de voir, d'entendre, d'embrasser Léo. O mon cher fils, lui disoit-il, tu m'es donc rendu! c'est toi que je revois! Ah! je ne me trompois pas: le premier jour où tu vins dans ma cabane, mon cœur s'élança vers toi par un attrait irrésistible; ce cœur te reconnut d'abord. Que j'aime à te contempler! que tu es beau! que tu es grand! Viens donc me serrer contre ton sein; viens donc m'appeller ton pere: tu me dois toutes les caresses que tu m'aurois faites depuis ton enfance.

Léo répondoit par ses pleurs; Camille écoutoit en silence. Léo la prend par la main, et la présente à Zoroastre: Mon pere, lui dit-il, voici mon amie, voici la souveraine de mon ame. Nous avons été long-temps séparés; nous sommes enfin devenus époux.

Mais, quelque violent que soit notre amour, si nous avions pu prévoir que je reverrois mon pere, ah! soyez sûr que nous aurions attendu ce moment pour que votre main nous unît. Daignez nous pardonner notre bonheur, et l'augmenter en le confirmant.

Il dit : Camille tombe à genoux; son cœur palpite, ses yeux sont baissés, sa tête est penchée sur son sein, la rougeur couvre son front; à peine ose-t-elle jetter un regard timide sur Zoroastre. Elle attend avec inquiétude qu'il l'appelle sa fille. Elle n'a jamais autant desiré de paroître belle, même aux yeux de son cher Léo; et son silence semble dire au vieillard : Mes traits sont peu de chose, mais mon cœur est digne de vous.

Ma fille, lui dit alors Zoroastre en la relevant aussitôt, ma félicité surpasse mes peines : je n'avois perdu qu'un enfant, cet heureux jour m'en fait trouver deux.

En prononçant ces paroles, il embrasse la belle Camille. Cette tendre scene se termine par le récit des aventures de Léo; le vif intérêt qu'il inspire à Zoroastre et à sa fille ajoute encore au sentiment que la nature a mis dans leurs cœurs.

Numa partage la joie commune. Depuis qu'Anaïs est sœur de Léo, Anaïs lui semble plus belle : chaque jour il lui découvre de nouvelles vertus, sans cesse il parle d'elle à son ami; ce nom d'ami, qui lui étoit si cher, ne lui semble plus assez doux.

Bientôt Numa convalescent va respirer l'air du matin, et choisit toujours les lieux où Anaïs conduit son troupeau ; il devient berger pour être avec elle. Tandis que Camille et son époux vont à la chasse pour Zoroastre, Numa raconte à leur sœur l'histoire de sa vie. Il écoute avec délices les réflexions, les conseils d'Anaïs;

il s'étonne de trouver tant de raison, tant de sagesse dans un âge si tendre; et chaque jour il acquiert près d'elle plus de prudence ou plus de vertu. Quelquefois, assemblant des roseaux qu'il joint avec de la cire, il en tire des sons mélodieux, il accompagne avec ce chalumeau la voix touchante de la bergere; plus souvent il répete les chansons, les hymnes, qu'elle lui apprend. Il ne songe point à l'amour; il éprouve un sentiment plus délicieux, plus tranquille. Dès que l'aurore paroît, Numa va joindre Anaïs. Sa vue ne lui cause point de transports; mais il a besoin de sa vue: sa présence ne le trouble point, mais il n'est heureux que par elle. Loin d'Anaïs, il n'a plus d'idée; loin d'Anaïs, il n'existe pas. Ainsi la tendre Clytie tombe languissante et fanée en l'absence du dieu de la lumiere; mais dès qu'Apollon reparoît, Clytie re-

leve sa tête, la fixe vers l'astre du jour, le suit dans sa course en tournant sur sa tige, et ne cesse de le regarder que lorsqu'il se replonge dans le sein de Thétis.

La modeste Anaïs, qui ne trouve ni dans son cœur ni dans celui de Numa rien qui puisse l'alarmer, se livre au sentiment qui l'entraîne. Elle chérit son libérateur, celui qui sauva les jours de son pere: la reconnoissance lui en fait un devoir, les vertus de Numa en font un plaisir. Anaïs aime à converser avec l'éleve de Tullus des merveilles de la nature, du cours des astres, des peuples divers, des gouvernements, des religions, par-tout différentes, de la morale, par-tout la même. Chacun d'eux, attaché à ses dogmes, les explique ou les défend. Divisés sur le culte, ils se réunissent sur les devoirs: leurs ames sont d'accord, quand leur raison discute; et

Numa, qui ne peut se lasser d'admirer la profonde sagesse d'Anaïs, sent augmenter chaque jour le respect qu'il a pour elle.

Léo s'apperçut le premier de ce penchant mutuel : il souhaitoit ardemment de voir son ami devenir son frere. Aimes-tu ma sœur? lui dit-il un jour ; réponds - moi avec franchise. Numa rougit, et se troubla. Pourquoi rougir? lui dit Léo : les dieux nous ont donné l'amour pour nous consoler de nos peines, pour récompenser nos vertus. Si ton cœur est bien dégagé des indignes liens d'Hersilie, si tu chéris Anaïs autant que Léo te chérit, je l'obtiendrai pour toi de mon pere. Parle, dis - moi seulement, Je rendrai ta sœur heureuse; et je croirai cette parole comme l'oracle de nos dieux. Ami, lui répondit Numa, le nom d'Hersilie me fait encore trembler, celui d'Anaïs me rassure. Le

sentiment que ta sœur m'inspire ne ressemble en rien à celui qui me rendit si malheureux. Je vois Anaïs tous les jours, je ne la quitte pas un moment ; jamais je n'ai eu l'idée de lui parler d'amour et d'hymen. Mais je sens bien, ô mon ami, que si le bonheur peut habiter sur la terre, il est réservé à l'époux de ta sœur.

Il dit. Léo l'embrasse, le prend par la main, et le conduit vers Zoroastre. Il ne doutoit point de son aveu ; il lui demande Anaïs pour son ami, pour son libérateur, pour celui de tous les mortels qu'il aime, qu'il estime le plus.

Quelle est sa surprise, quel est son chagrin, quand Zoroastre, après l'avoir écouté d'un air sévere, lui répond ces tristes paroles :

Mon fils, j'aime Numa, je lui dois la vie ; je bénirois le jour où je pourrois m'acquitter avec lui : mais ma

fille est mage ; je suis le chef de sa religion, et la loi que j'ai annoncée nous interdit toute alliance avec les idolâtres. Tu sais que j'ai tout sacrifié pour cette loi sainte : honneurs, richesses, repos, tout lui fut immolé par moi. Voudrois-tu qu'à la fin de ma vie, au moment de recevoir la récompense de tant de maux, je la perdisse en désobéissant aux préceptes que j'enseignai moi-même?

Vous avez donc enseigné l'ingratitude? interrompit Léo d'une voix animée.

Non, mon fils, répondit Zoroastre ; mais j'ai prescrit la prudence. Je n'ai pas voulu qu'une mage risquât de renoncer à sa foi, en prenant un époux d'une autre secte : j'ai prévu l'empire de l'amour, le penchant naturel d'un cœur sensible à penser comme l'objet aimé. Ma fille chériroit Numa, ma fille prendroit sa croyance ;

elle quitteroit notre culte : j'en serois responsable au grand Oromaze. Il m'est assez douloureux que mon fils, le fils de Zoroastre, élevé loin de moi par des idolâtres, suive une autre religion que la mienne : je veux du moins conserver ma fille à ce dieu pour qui j'ai tant souffert ; je veux préserver Anaïs du péril de l'abandonner. Plus Numa est estimable, plus ce péril seroit grand. Ah ! ce ne sont ni les persécuteurs ni les bourreaux qui peuvent ébranler la foi : c'est l'exemple des vertus dans une secte différente.

D'ailleurs, ma religion est encore en horreur à toutes les nations du monde ; l'Italie entiere détesteroit Numa, si Numa devenoit l'époux d'une mage : ma fille en seroit peut-être moins aimée.... Pardonne, Numa, je t'offense, je t'afflige ; je te parois sans doute un fanatique et un in-

grat : mais je crois ma religion, j'aime ma fille, je ne puis l'exposer à devenir infidele, ou à t'apporter pour dot la haine de ta nation.

Zoroastre se tait. Léo demeure im mobile, les yeux attachés à la terre : il s'afflige de ne pouvoir opposer au vieillard des raisons plus puissantes que les siennes. Numa, qui l'avoit attentivement écouté, le regarde d'un air serein, et lui répond ces paroles :

Zoroastre, depuis que je suis né, les dieux que j'adore ont manifesté pour moi leur puissance : je les aime, je les crains ; je choisirois de mourir plutôt que de les abandonner. Mais malheur à moi si j'étois capable de haïr aucune des religions qui couvrent la terre ! les dieux les souffrent ; pourquoi serois-je moins indulgent que les dieux ? Périssent ces hommes de sang qui, à l'exemple de Sardanapale, poursuivent le fer à la main ceux qui ne

pensent pas comme eux, leur présentent la mort ou leur croyance, et multiplient les martyrs en multipliant les crimes, tandis qu'avec des bienfaits ils feroient peut-être des prosélytes ! Ce n'est point à nous, misérables humains, à venger la cause du ciel, à nous charger de ses intérêts. Les fourmis d'un champ ne s'égorgent point entre elles pour la gloire du maître du champ ; elles jouissent en paix des biens qu'elles lui doivent. Le premier attribut des dieux c'est la bonté : leurs vrais ennemis sont les persécuteurs, puisqu'ils leur arrachent leur plus doux plaisir, celui de pardonner à la foiblesse.

Telle est ma piété, Zoroastre; c'est à toi de juger si la foi de ta fille seroit en danger avec moi. Je respecterois ses dogmes, comme elle respecteroit les miens : elle adoreroit Oromaze, j'adorerois Jupiter. Mais Oromaze et

Jupiter nous commandent les mêmes choses : te chérir, honorer ta vieillesse, nous aimer, soulager les infortunés, voilà ce qu'ordonne ton dieu, voilà ce que prescrit le mien. Nos deux cœurs, en leur obéissant, s'uniroient encore davantage, et seroient mêlés l'un dans l'autre, comme deux ruisseaux également purs, dont les sources sont différentes, mais qui ont confondu leurs eaux.

Tu dis que mon hymen avec une mage m'attireroit la haine de ma nation ? Je n'ai plus de nation, je n'ai plus de patrie ; j'ai perdu Tullus et Tatius ; l'univers se borne pour moi à la cabane de Zoroastre : mon cœur me dit que je n'y serai point haï. O mon pere, ouvre-moi ton sein ; accepte-moi pour ton fils ; rends-moi en un seul moment tout ce que les dieux m'ont ôté en tant d'années ; donne-moi ton Anaïs : nous ne serons occu-

pés que de prolonger tes jours. Nous vivrons en paix dans ce vallon, où les enfants de ton fils et les miens formeront une colonie qui bénira d'âge en âge le nom chéri de Zoroastre. Tu vieilliras au milieu de cette génération naissante, tu seras l'objet de leur tendresse, la cause de leur bonheur. La fille que j'aurai s'appellera Oxane; ce nom si cher te rendra plus douces ses caresses. Peres, enfants, époux, épouses, nous ne vivrons que pour t'aimer; et, tous les matins, tes deux familles réunies viendront attendre ton réveil avec le même plaisir, avec le même respect, que tes disciples attendent le lever de l'astre du jour.

En parlant ainsi, Numa tombe à ses genoux. Zoroastre ému veut pourtant résister encore: mais Léo s'écrie: Il a sauvé vos jours! il a sauvé ceux d'Anaïs! Eh bien! répond le vieil-

lard, qu'Anaïs soit sa récompense, que Numa devienne mon fils.

A cette parole, Numa jette un cri, et s'élance au cou de Zoroastre : il ne peut contenir sa joie, ni exprimer sa reconnoissance. Il veut aussi embrasser Léo ; mais Léo a déja couru chercher sa sœur. Il reparoît avec elle. Voilà ton époux, lui dit Zoroastre, je te donne à ton libérateur. Dans huit jours vous serez unis : puisse le grand Oromaze ne punir que moi seul, s'il n'approuve pas vos nœuds! En disant ces mots, il serre contre son cœur la main d'Anaïs et celle de Numa.

Anaïs rougit en baissant les yeux : bientôt elle confirme par un doux sourire le don que son pere a fait de sa foi. Dès ce moment, l'heureux Numa, son digne ami, et la belle Camille, ne songent plus qu'aux préparatifs de cet hyménée.

Déja Camille et Léo ont été couper des bois dans la montagne, pour que Numa bâtisse lui-même la cabane qu'il doit habiter. Elle est auprès de celle du vieillard: Numa la tourne du côté de l'orient, pour que sa pieuse épouse puisse tous les jours à son réveil adresser ses vœux à l'astre du jour. Il la couvre de peaux de bêtes, qui, entrelacées avec des branchages, forment un rempart impénétrable contre le soleil, la pluie et le froid. Tout ce qu'il peut imaginer de commode et d'agréable est placé dans l'intérieur: Numa l'embellit avec cette adresse, avec ce goût que l'amour seul peut donner. Un jardin est contigu à la cabane; Numa le dispose de maniere que le berceau de jasmin sauvage sous lequel il vit Anaïs pour la premiere fois, soit au milieu de ce jardin. Il détourne un bras du ruisseau, qu'il fait serpenter parmi des

fleurs. Des arbres fruitiers, que la nature produit d'elle-même, rendent utile ce verger; et une haie vive le met à l'abri des chevreuils qui viendroient en brouter les jeunes plants.

Anaïs préside au travail; sa présence anime Numa. Il voudroit seul terminer l'ouvrage; mais Camille et Léo viennent l'aider malgré lui. Tous comptent avec impatience que les huit jours prescrits par Zoroastre doivent expirer le lendemain. Déja les travaux sont achevés, déja Camille a dépouillé les prés voisins de leurs fleurs; les couronnes sont tressées, la nouvelle cabane est parée de guirlandes; le soleil s'est caché dans l'onde, son retour doit éclairer le bonheur des deux amants; quand, vers le soir, à l'heure où, retirés dans la chaumiere de Zoroastre, ils vont tous se placer autour d'une table frugale,

on entend frapper à la porte. Un pressentiment secret fait frissonner le sensible Numa.

Léo surpris se leve le premier, prend sa massue, et court à la porte. Ce n'étoient point des ennemis; c'étoit un vieillard vénérable, accompagné de deux guerriers: ils demandoient l'hospitalité. Léo les accueille et les guide.

Mais à peine la lampe qui éclairoit la cabane a-t-elle frappé leur visage, que Numa jette un cri de surprise, et court embrasser ce vieillard : Est-ce donc vous, Métius, vous l'ami de Tatius et de mon pere! vous, le seul appui, la derniere espérance de nos Sabins!

Métius étonné reconnoît à son tour Numa ; il n'en peut croire sa débile vue : O mon maître, lui dit-il, ô mon ami, je vous trouve enfin,

vous que je cherche par toute l'Italie! Ah! souffrez qu'avant de vous rendre les hommages que je vous dois, mes bras tremblants vous serrent encore, et que mon cœur profite des derniers instants où il m'est permis de vous appeller mon ami. En disant ces mots, le fidele Métius embrasse mille fois Numa. Ensuite, se retournant vers les deux guerriers qui le suivent: Volésus et Proculus, leur dit-il, notre recherche est finie; nous avons trouvé notre roi. Alors les deux Romains, et Métius lui-même, fléchissant le genou devant Numa, lui disent avec respect: Nous vous saluons, roi de Rome.

Que dites-vous? interrompt Numa en s'efforçant de les relever: je ne suis point votre roi; je ne mérite, je ne desire point cet honneur. Vous l'êtes, reprend Métius, vous l'êtes

par le plus beau, par le plus légitime des droits : le peuple vous a élu d'une voix unanime. Les Romains et les Sabins, prêts à s'égorger pour donner un successeur à Romulus, n'ont trouvé que Numa qui convînt aux deux peuples : votre nom seul a calmé les haines, a rétabli la concorde. Vous êtes roi, Numa; votre peuple vous attend.

Numa, surpris et affligé, fait asseoir les ambassadeurs à la table de Zoroastre ; il demande à Métius de l'instruire de ces grands événements. Le vieux général le satisfait en ces termes :

Nos maux étoient à leur comble. Romulus, en horreur aux Sabins, haï même de son peuple, Romulus faisoit gémir Rome sous le poids d'un sceptre de fer. Ce n'étoit plus ce conquérant toujours suivi de la victoire,

et qui du moins n'immoloit que les ennemis de l'état ; c'étoit un tyran farouche, dont la politique barbare accabloit le peuple pour le contenir, et, sur le moindre prétexte, faisoit couler le sang des patriciens. Telles sont les suites d'un premier crime : aussitòt que l'ame en est souillée, toutes les vertus l'abandonnent, tous les vices viennent l'habiter.

Cependant les dieux irrités nous annoncerent leur justice par les plus terribles fléaux : la peste désola Rome. Jamais la contagion ne s'annonça par des symptomes plus effrayants : un feu dévorant brûle à la fois la poitrine et les entrailles; les yeux, enflammés et sanglants, roulent avec peine dans leurs orbites; la bouche ulcérée exhale un souffle empoisonné; la langue souillée, épaissie, s'attache au palais, arrête la respiration;

les nerfs se roidissent, les membres frissonnent; et le froid de la mort, qui se répand par degrés, ne peut éteindre l'ardeur brûlante dont les os mêmes sont consumés.

Bientôt les maisons ne peuvent suffire pour contenir les tristes victimes: les chemins, les places publiques, les temples des dieux, en sont remplis. On voit une foule de moribonds errer demi-nuds, fuyant leurs lits, fuyant leurs pénates, cherchant, demandant de l'eau. Ils vont se plonger dans le Tibre, dans les fontaines, dans la terre détrempée. Ils n'écoutent rien, ils boivent: sans étancher leur soif, ils expirent au milieu des ondes. Les doux liens de l'amitié, les sentiments de la nature, tout est en oubli, tout est méconnu: le fils, égaré par la douleur, refuse d'embrasser son pere; le frere évite le frere,

et craint la contagion du mal; la mere mourante, loin de son époux, en proie aux convulsions du trépas, les yeux tournés, les dents serrées, éloigne avec ses bras roidis le foible enfant qui lui tend les mains, qui pleure, et veut encore aller presser ses mamelles desséchées. La douleur, la douleur, est le seul sentiment qui domine. Par-tout on souffre, par-tout on meurt. L'enfance, l'âge mûr, la vieillesse, tout périt, tout tombe. La flamme des bûchers ne s'éteint point; on la renouvelle sans cesse. Quelque nombreux qu'ils soient, ils ne peuvent suffire : on va même jusqu'à se les disputer; et ceux qui les ont élevés sont obligés de livrer des combats, pour que leur parent y trouve une place.

Romulus, qui regrettoit ses soldats, indiqua, pour appaiser les dieux,

un sacrifice solemnel au marais de la Chevre. Tout son peuple, ou plutôt le foible reste de son peuple, s'y rendit. Les sacrificateurs, les prêtres, les citoyens, pâles, décharnés, s'avancent à pas lents vers l'autel. Le soldat, sans cuirasse, s'approche doucement, soutenu sur son javelot; il peut à peine lever la tête vers l'aigle de son bataillon. Les femmes, les vieillards, appuyés sur des bâtons, tiennent leurs enfants par la main; l'enfant tombe et entraîne avec lui son foible soutien. Jeunes, vieux, malades, convalescents, tous se traînent plutôt qu'ils ne marchent: aucun n'a la force d'élever la voix; et ce peuple romain si puissant, ce peuple, l'effroi de l'Italie, ressemble à une troupe de spectres qu'une magicienne de Thessalie a évoqués des enfers.

On fait les libations, on immole les victimes : le grand-prêtre consulte leurs entrailles, et frémit en les regardant. Il monte sur le trépied sacré : l'esprit divin le saisit ; une sainte fureur l'agite, ses yeux étincelent, sa bouche écume ; il tend les bras, il renverse sa tête, ses cheveux hérissés soulevent le laurier qui le couronne. Mais c'est en vain qu'il lutte contre un dieu : ce dieu le terrasse, le domte, le fait céder à son aiguillon. Le pontife haletant prononce alors ces paroles : Peuple, un crime épouvantable, qui est demeuré impuni, a fait descendre sur vos têtes la colere des immortels. Tant que ce forfait ne sera pas expié, tant que les coupables verront le jour, n'espérez pas que les dieux s'appaisent. La peste ravagera nos murs, tant que le sang de...

Il alloit poursuivre, Romulus lui jette un coup-d'œil terrible; et la frayeur éteint sa voix. Mais à l'instant même, le ciel s'obscurcit, le soleil perd sa lumiere, des ténebres épaisses couvrent la terre, mille tonnerres se font entendre; il semble que les éléments confondus se font la guerre, et que toute la nature se replonge dans le chaos.

Le peuple tremblant tombe à genoux, prie les dieux, et attend la mort. Mais au bout de quelques instants, les vents s'appaisent, la nuit se dissipe, le soleil brille sans nuage; on revoit l'azur des cieux; le calme revient dans les airs, bientôt il renaît dans les cœurs. Tous les Romains se regardent et se retrouvent; Romulus seul a disparu. Ses gardes, ses courtisans, le cherchent en vain. Les Céleres, seuls attachés à un maître qui

leur donnoit l'impunité, les Céleres menacent déja les patriciens, qu'ils accusent d'avoir immolé le roi. Le peuple se prépare à défendre les nobles, le sang est prêt à couler, quand Proculus que vous voyez, un des Romains les plus vénérables par son rang, par sa vieillesse, sur-tout par son austere vertu, Proculus s'avance; et, à l'aide d'un mensonge adroit, il calme tous les esprits : Romains, dit-il, cessez de chercher Romulus. J'ai vu, j'ai vu de mes yeux son pere Mars descendre sur la terre, et l'enlever dans son char sanglant. Proculus, m'a dit notre roi, ma gloire est à son comble, j'ai vaincu, j'ai triomphé. J'ai bâti une ville qui doit être la maîtresse du monde; tous mes devoirs sont remplis : le dieu des combats m'associe à ses honneurs immortels. Annonce-le aux Romains; dis-leur

que Mars et Romulus guideront toujours leurs armées, et qu'ils m'invoquent désormais sous le nom de Quirinus.

Ainsi parle Proculus; et le tumulte s'appaise. Les Céleres n'osent révoquer en doute un récit qui fait un dieu du roi qu'ils aimoient: le peuple, content d'avoir perdu son tyran, aime mieux le placer dans le ciel, que de rechercher et de punir ceux qui en ont délivré la terre.

Mais il falloit élire un successeur à Romulus. Hersilie prétendit vainement à la couronne. Les Sabins, irrités contre elle, déclarerent qu'ils alloient retourner à Cures, si la fille de Romulus montoit sur le trône: les Romains eux-mêmes regardoient comme une honte d'être gouvernés par une femme. Rejettée par les deux partis, Hersilie sortit de Rome, en

menaçant d'y ramener bientôt la guerre; et le peuple s'assembla de nouveau pour se choisir un souverain.

Ce malheureux peuple fut encore sur le point de s'égorger. Les Romains vouloient un Romain, les Sabins demandoient un Sabin. Après la mort de Tatius, disoient ces derniers, nous avons laissé régner tranquillement votre Romulus; il est temps qu'un de nos citoyens vous gouverne. Nous ne sommes pas des peuples vaincus: nous sommes vos amis, vos freres; mais jamais nous ne fûmes vos esclaves. Notre nation est au moins l'égale de la vôtre en noblesse, en courage, en vertu : nous rejettons d'avance tout ce qui peut porter la moindre atteinte aux droits de cette égalité.

Ainsi parloient les Sabins ; déja l'on couroit aux armes. Les dieux

m'inspirerent dans ce moment: Peuples, m'écriai-je, écoutez ma voix. Vous prétendez tous deux nommer votre monarque, et le choisir dans votre sein : que chacun de vous cede à l'autre la moitié des droits qu'il réclame; que celle des deux nations qui nommera le souverain soit obligée de le prendre chez le peuple qui ne l'aura pas nommé. Romains, choisissez votre maître, mais que ce maître soit Sabin; ou que les Sabins donnent la couronne, mais que ce soit à un Romain.

Mon avis est adopté. La paix renaît; on s'accorde; et les Romains sont chargés d'élire un monarque sabin. Tous, d'une voix unanime, choisissent le juste Numa.

A peine ce nom est prononcé, que les deux nations, oubliant leur haine, se félicitent mutuellement; tous

les citoyens s'embrassent; tous s'écrient en pleurant de joie : Il va donc renaître, le siecle d'or, le regne d'Astrée! Numa va nous commander.

L'encens fume sur les autels, le sang des victimes ruissele, tous les temples retentissent d'actions de graces ; on remercie les immortels de tous les biens dont on jouira. Les dieux les accordent d'avance : la peste cesse ; un vent salubre apporte la santé ; des rosées bienfaisantes viennent donner au laboureur l'espoir d'une double moisson : les dieux, les hommes, le ciel, la terre, tout semble se réjouir du regne de la vertu.

Sur-le-champ l'on vous députe des ambassadeurs : je demande à être du nombre. Nous volons à Cures, où nous espérions vous trouver; on n'a pu même nous y donner de vos nouvelles. Nous tournons nos pas vers le

pays des Marses, où j'avois pensé que vous conduiroit votre amitié pour Léo : notre course n'est pas plus heureuse. Enfin nous allions vous chercher dans les montagnes des Rhéates, lieux fameux par votre vaillance et par votre humanité, quand les immortels nous ont conduits ici. Venez, roi de Rome; deux nations vous attendent : vous êtes leur unique espoir, chaque moment de délai est un vol fait à notre amour et à la félicité publique.

Métius se tait : Numa le regarde avec un sourire doux et tranquille : Ami, lui répondit-il, le temps des erreurs est passé ; le temps où la vaine ambition, la fausse gloire, l'amour insensé, troubloient ma vie. Le trône auroit pu m'éblouir, lorsque, brûlant pour Hersilie, je courois, le fer à la main, la mériter dans

les combats; lorsque, aveuglé par ma passion, je m'efforçois d'acquérir l'affreuse science d'égorger les hommes, et que j'admirois Romulus en proportion du mal que je le voyois faire. Le voile est tombé, mes yeux sont ouverts; et, grace aux dieux qui ne m'ont point abandonné, à mes malheurs qui m'ont instruit, grace à la tendre amitié, au pur amour qui m'animent, mon esprit, mon cœur éclairés n'estiment plus que ce qui est estimable, n'aiment plus que ce qui est digne d'être aimé: la vertu et le repos.

Je remplirois mal le trône de Romulus: son peuple, fier et belliqueux, pouvoit à peine être contenu par un roi, fils des dieux, et grand capitaine. Je ne suis que le fils d'un homme, et je déteste les combats: je déteste cet art perfide de désunir ses voisins pour les vaincre, d'armer le foible

contre le fort pour les opprimer tous deux, de regarder comme à soi tout ce dont on peut s'emparer. Non, Métius, c'est un conquérant qu'il vous faut pour maître. Vainement je consacrerois ma vie à la félicité des Romains, ils mépriseroient un roi pacifique qui ne seroit occupé que des dieux, des loix et de l'agriculture.

Métius, mon parti est pris : je suis quitte envers ma patrie; j'ai versé mon sang pour elle; j'ai sauvé les Sabins par mon exil : ma tâche est remplie; je ne demande pour toute grace que la continuité de cet exil. Je ne veux plus rentrer dans Rome; je veux vivre dans ce vallon, cent fois plus beau que le capitole, entre mon pere, mon ami, ma sœur et ma digne épouse. Ici je serai plus heureux, je serai plus en sûreté, que Romulus au milieu des Céleres. J'habiterai cette cabane,

plus riante, plus commode que le palais de vos rois : j'y coulerai des jours purs et paisibles, en honorant les dieux, en faisant la félicité de mon pere, de mon épouse, en trouvant la mienne auprès d'eux ; et quand la mort viendra me frapper, je n'aurai pas à répondre devant la divinité du bonheur de plusieurs milliers d'hommes, qu'il est presque impossible à leur semblable de rendre heureux.

Tu en répondras, Numa, interrompit Anaïs d'une voix ferme ; tu en répondras, si ton amour pour moi, si ton goût pour la retraite, te font sacrifier deux peuples. Penses-tu donc que le ciel t'ait donné tant de vertus pour toi seul? penses-tu plaire à Dieu, en ne vivant que pour toi? L'Être suprême compte pour rien de vaines méditations ; il veut une vertu active. L'homme de bien lui rendra compte

de chaque jour passé sans faire du bien ; et le créateur du monde ne peut chérir que ceux qui travaillent au bonheur du monde.

Tu dis qu'un héros guerrier convient mieux aux Romains qu'un roi pacifique. Mais plus ce peuple est belliqueux, plus il a besoin d'un sage monarque qui modere, contienne sa fougue, et adoucisse par la justice cette humeur guerriere qui deviendroit férocité. Ce monarque ne peut être que toi, Numa : ton respect pour les dieux, ton amour pour la paix, t'imposent le devoir de gouverner le peuple à qui ces vertus sont le plus nécessaires.

Tu crois ne plus rien devoir à ta nation, parceque tu combattis pour elle ? Eh ! qu'as-tu fait de plus que le dernier de ses soldats ? J'en appelle à ton propre cœur : étoit-ce pour Ro-

me, ou pour Hersilie, que tu exposois tes jours? Quand tu aurois versé ton sang pour ton peuple, tant qu'il t'en reste une seule goutte, cette goutte lui appartient : on n'est jamais quitte envers la patrie; elle l'est toujours avec nous.

Je n'ai plus qu'un mot à te dire : Si le desir de mener une vie obscure auprès d'Anaïs, si ma religion injustement persécutée, sont la cause de ton refus, dès ce moment je renonce à toi. Je me reprocherois toute ma vie d'avoir été un obstacle à la félicité de deux peuples, de les avoir privés du plus beau présent que le ciel puisse faire à la terre, d'un bon roi. Cette idée empoisonneroit mes jours, et altéreroit peut-être l'amour tendre que tu m'as inspiré. Numa, c'est t'en dire assez : je connois mes devoirs et les tiens; si tu refuses d'être

utile aux hommes, c'est moi que j'en punirai.

Tel fut le discours d'Anaïs. Zoroastre et Léo se joignirent à elle : Camille seule resta du parti de Numa. Métius et les ambassadeurs romains se jetterent à ses genoux, en alléguant, en répétant tout ce qui pouvoit persuader son esprit ou émouvoir son cœur sensible : ce fut en vain.

Numa, semblable au rocher contre lequel viennent se briser les vagues, Numa demeure inébranlable. Il oppose avec douceur une volonté constante aux prieres, aux raisons ; et finissant par embrasser le vieux Métius : Mon pere, lui dit-il, si tu m'aimes, ne me parle plus d'un trône que je crains plus que le tombeau. Je veux mourir dans ce vallon, je veux vivre dans cette cabane. Je suis né libre, je jouirai du droit naturel qu'a

tout homme de choisir l'asyle où il peut couler le plus doucement ses jours. J'espere que ce n'est point offenser les immortels ; mais, si tel étoit mon malheur, je préférerois encore d'avoir à les fléchir, à les désarmer pendant le reste de ma vie, plutôt que de ceindre un diadême que je redoute et que je hais. D'après cet aveu, Métius, juge si tes instances sont vaines: elles m'affligent; épargne-les moi. Viens reposer dans ma cabane, non pas auprès de ton roi, mais auprès de ton ami; demain, au lever de l'aurore, tu retourneras dire aux Romains que, s'ils aiment encore Numa, ils le lui prouvent en lui laissant son heureuse obscurité.

En disant ces mots, il sort de la chaumiere de Zoroastre. Anaïs le rappelle en vain : pour la premiere fois, Numa ne répondit point à sa voix. Les

ambassadeurs désolés allerent passer la nuit dans sa nouvelle cabane; Camille, après avoir long-temps défendu contre Anaïs le parti que prenoit Numa, alla se livrer au sommeil, à côté de son cher Léo; Zoroastre et sa fille resterent ensemble, pour méditer l'exécution d'un projet important.

FIN DU LIVRE DIXIEME.

SOMMAIRE

DU LIVRE ONZIEME.

L'OMBRE de Tatius apparoît à Numa. Fuite d'Anaïs et de son pere. Désespoir de Numa. Il obéit aux dieux, et se décide à régner. Léo court à la recherche de sa sœur. Arrivée de Numa dans Rome. Transports de son peuple. Premieres actions de Numa. Il va au bois d'Égérie. Entretien avec cette nymphe sur le choix des ministres, sur la guerre, la politique, l'ordre social, les loix et la religion. Gouvernement de Numa.



Liv. XI

F.M. Queverdo Del. Dambrun Sculp

ô Nayade, pardonnés.



LIVRE ONZIEME.

Numa, retiré au fond de sa cabane, ne put y trouver le sommeil. Tout ce que lui avoit dit Anaïs revenoit dans sa pensée. Elle m'a menacé, disoit-il, de renoncer à moi, si j'oublie pour elle ce que je dois à ma nation, si je me refuse aux volontés des dieux. Quel affreux malheur de déplaire à la fois aux immortels et à ma chere Anaïs! Mais, si j'accepte la couronne, puis-je signaler les premiers jours de mon regne par mon hymen avec une mage? Mon projet seroit de régner par la religion; et je commencerois par placer sur mon trône l'ennemie de mon culte! Mon peuple ne l'y verroit qu'avec horreur: malgré les vertus d'Anaïs, la haine publique seroit son partage. Non, je ne puis l'y exposer; je ne puis sur-tout sacrifier

mon amour au vain espoir de bien gouverner Rome. Jusqu'à présent je n'ai vécu que pour m'immoler aux autres, il est temps de vivre pour moi.

Au milieu de ces réflexions, le chagrin d'affliger son peuple, la crainte d'irriter les dieux, venoient ébranler les résolutions de Numa. Agité par ces sentiments contraires, entraîné par son amour, ramené par sa piété, il demeure incertain de ce qu'il doit résoudre : semblable à l'arbre entamé par la hache, prêt à tomber au moindre effort, et dont la chûte menace également de tous les côtés.

L'Aurore, sur son char d'opale, ouvroit déja les portes du jour, lorsque Numa, fatigué, se laisse aller au sommeil. A peine se livre-t-il à ce doux consolateur, que l'ombre d'un vieillard couvert de lambeaux ensanglantés vient se présenter devant lui.

Numa, saisi de terreur, sentit ses cheveux se dresser; mais il reconnoît Tatius, et sa frayeur se dissipe. O mon pere! ô mon roi! lui dit-il, qui vous fait abandonner l'élysée? Pourquoi ce vêtement sanglant, qui ne rappelle que trop le crime de Romulus? Qu'ordonnez-vous? Parlez, ombre redoutable et chere ; Numa jure de vous obéir.

Marche donc vers Rome, lui dit l'ombre d'une voix sévere, les dieux t'ordonnent de régner : c'est pour t'annoncer leurs décrets que j'ai quitté ma sombre demeure. Je n'habite point encore les champs élysées : Minos, avant de me récompenser du peu de bien que j'ai fait, me punit du mal que j'ai laissé faire. Je dois rester dans le tartare jusqu'au moment où le peuple romain sera le plus heureux des peuples : Numa, sois mon libérateur.

En disant ces mots, l'ombre disparoît. Numa lui tend les bras pour la retenir ; mais il n'embrasse qu'un souffle léger qui se perd aussitôt dans la nuit.

Numa se réveille, couvert d'une sueur froide : il se jette à genoux, adore les immortels, fait des libations de vin sur un brasier. Dès que le soleil paroît, il court auprès d'Anaïs pour dissiper le trouble qui l'agite.

Mais c'est en vain qu'il cherche, qu'il appelle Anaïs : Anaïs ne répond point. Alarmé de ce silence, Numa pénetre dans l'asyle où repose Zoroastre; il trouve son lit désert. Une tablette seule est restée : Numa la saisit, et lit ces paroles :

ANAÏS A NUMA.

JE pars ; tu ne me verras plus. Tant que je serois près de toi, ou tu refuserois un trône que Dieu te donne pour le bonheur de deux peuples, et je ne puis accepter ce

sacrifice ; ou tu monterois sur ce trône en m'y faisant asseoir près de toi, et tu déplairois à ton peuple. Pour ton intérêt, pour ta gloire, il faut te fuir, Numa, te fuir aujourd'hui, le jour même... Mes larmes baignent ces tablettes. Adieu, Numa ; va régner : sois heureux, s'il t'est possible ; mais n'oublie point Anaïs. Songe que dans mon obscur asyle je serai sans cesse occupée de toi : j'entendrai, j'espere, bénir ton nom ; alors je m'applaudirai d'avoir acheté de mon infortune la gloire dont tu jouiras, le bonheur de ton peuple, et la certitude de vivre à jamais dans ton cœur.

Numa lut deux fois cette lettre sans pouvoir verser une larme : la surprise, la douleur, l'accablent. Il ne pleure point, il ne se plaint pas ; il considere les tablettes d'un œil sec et égaré. Ainsi l'oiseau qui, revenant porter à ses petits leur pâture, trouve son nid enlevé, demeure immobile sur la branche, laisse tomber la nourriture de son bec, et regarde fixe-

ment la place où étoient ses enfants chéris.

Enfin deux ruisseaux de pleurs viennent soulager Numa; les sanglots sortent en foule de son sein. Anaïs! Anaïs! s'écrie-t-il d'une voix lamentable, Anaïs! vous m'avez quitté! Pensez-vous que j'y pourrai survivre? pensez-vous que je ne courrai pas toute la terre pour retrouver mon Anaïs? Quoi! vous m'avez abandonné le jour même de notre hyménée! vous avez passé devant cette cabane ornée pour vous recevoir, et vos pas ne se sont point arrêtés! et vous avez pu...! Le désespoir s'empare de moi... Oui, je renonce à la sagesse, à la gloire, à la vertu, à tout ce qui n'a pu fixer Anaïs. Je vais détester la vie, puisque je ne vis plus pour elle; je ne vais plus être qu'un insensé, puisqu'Anaïs emporte ma raison.

En disant ces mots, il tombe, il se

roule sur la poussiere. Ses cris attirent Camille et Léo : hélas! ils ignoroient tous deux le départ de Zoroastre et de sa fille. Elle est partie! leur crie Numa aussitôt qu'il les apperçoit ; elle est partie! nous ne la verrons plus! Camille veut l'interroger; Numa répete : Elle est partie! Léo regarde les tablettes, et voit écrits sur l'autre côté de tendres adieux que lui faisoit Zoroastre : Tu n'aurois pu te décider, lui disoit-il, entre ton pere et ton ami ; ma tendresse a voulu t'éviter ce douloureux combat. J'ai dû te quitter, mon cher fils ; mais jamais je n'en aurois eu la force, si je n'étois pas sûr de te rejoindre bientôt.

Numa, qui entend ces derniers mots, s'élance sur les tablettes ; il lit, il relit ces paroles : elles calment son désespoir. Léo pleure avec lui, Camille les console ; et le vieux Métius, qui arrive dans ce moment, serre

contre son sein les deux héros, en leur offrant de tout abandonner pour aller à la recherche de Zoroastre.

Numa veut partir à l'instant même. Il ne pense plus à l'empire, il n'est occupé que de rejoindre Anaïs avant qu'elle ait pu s'éloigner. Mais à peine il se met en marche, que la foudre gronde sur sa tête, vient éclater à ses pieds; et une voix forte comme le tonnerre, sortant d'un nuage enflammé, fait entendre ces paroles: Numa, songe à Tatius.

Numa s'arrête épouvanté; il rougit d'avoir voulu sacrifier son devoir à son amour: il tombe à genoux, reste long-temps prosterné sur la terre, demande pardon aux mânes de Tatius; et se relevant avec l'air plus tranquille: Je suis votre roi, dit-il aux ambassadeurs, conduisez-moi vers mon peuple.

A cette parole, Métius et ses deux

compagnons n'osent faire éclater leur joie; ils voient trop combien il en coûte à Numa pour immoler un sentiment qui lui est plus cher que la vie : ils se félicitent en silence, et se disposent à guider vers Rome celui qu'on y attend comme un dieu sauveur.

Léo, en approuvant son ami, regrette de ne pas le suivre; il veut courir sur les traces de son pere; il veut aller chercher Anaïs : Camille se dispose à l'accompagner. Léo embrasse mille fois Numa, lui promet, lui jure, de le rejoindre quand il aura donné trois mois à la recherche de Zoroastre. Numa, qui dans le même jour perd sa maîtresse et se sépare de son ami, prend tristement le chemin de Rome, pour aller occuper un trône qui ne le consolera pas.

Il marche, conduit par les ambassadeurs. Il franchit l'Apennin, trouve

un char qui l'attendoit sur la frontière, traverse rapidement le territoire de Rome, et en découvre les superbes remparts : ils étoient garnis des deux peuples, qui venoient attendre tous les jours l'arrivée de leur roi.

A peine apperçoit-on le char, que mille cris s'élancent jusqu'aux cieux: Le voilà! le voilà! notre héros, notre pere, le favori des dieux, le sauveur des Romains! Femmes, enfants, vieillards, soldats, tous se précipitent aux portes, tous remplissent la campagne, et courent au-devant de Numa. L'un porte dans ses mains des fleurs, l'autre des branches d'olivier: ils les lui présentent de loin; ils les jettent sur son passage; ils se pressent autour de son char, ils en arrêtent la marche. Romains, Sabins, témoignent la même joie : leur impatience est égale; les deux nations ont un même cœur.

Numa descend de son char; et c'est alors que toutes les bouches le bénissent, que ses mains, que ses habits sont couverts de mille baisers : Ah! ne nous quittez plus, disoient-ils, restez toujours parmi nous; les dieux nous donnent un pere, qu'il soit sans cesse avec ses enfants! Numa pleure et leur tend les bras: il est trop ému pour répondre ; mais son silence, son air, ses larmes, promettent à son peuple tout ce qu'il demande. Numa s'avance lentement, toujours retardé par des transports, par des acclamations nouvelles : ainsi le meilleur des rois, environné, pressé par ses sujets, confondu au milieu d'eux, entre dans sa capitale, et paroît mille fois plus grand qu'un vainqueur entouré d'esclaves, monté sur un char de triomphe.

Arrivé sur la place publique, il est revêtu des ornements royaux. On le

conduit, on le porte au capitole, où il veut remercier les dieux : l'encens fume, le sang des victimes ruissele, leurs entrailles consultées n'annoncent que d'heureux augures.

Numa pose son sceptre et sa couronne sur l'autel de Jupiter : Fils de Saturne, s'écrie-t-il, si dans cette foule de Romains qui t'offrent avec moi leurs vœux il en est un seul qui soit plus enflammé que moi du desir de rendre heureux ce peuple, fais-le moi connoître ; je lui remets ce diadême. Mais si tu veux que j'en sois possesseur, ô Jupiter, souviens-toi de ma priere : Que le premier jour où je violerai la justice, où je n'écouterai pas le pauvre, où je foulerai aux pieds le malheureux, ta foudre me précipite de ce trône où je vais monter ! Je ne l'accepte qu'à cette condition. Pere des dieux et des hommes, cette grace me sera plus chere qu'une victoire sur mes ennemis.

Il dit : les acclamations redoublent ; le sacrifice s'acheve au milieu des transports d'alégresse. Numa sort du temple, et douze vautours volant à sa droite l'accompagnent jusqu'à son palais.

Le nouveau roi fait ouvrir le trésor de Romulus ; il en distribue la moitié au peuple, et réserve l'autre pour les habitants des campagnes. Il casse, il détruit à jamais le redoutable corps des Céleres : Je ne veux d'autres gardes, dit-il, que le respect et l'amour que me porteront mes sujets. Ma dignité m'assure l'un ; c'est à mes vertus à m'attirer l'autre. Les Céleres me sont inutiles ; qu'ils redeviennent citoyens. Deux d'entre eux ont assassiné Tatius ; c'est à vous, Sabins, que je les abandonne. Puisse ce sang coupable être le seul répandu sous mon regne par le glaive de ma justice ! puissent tous mes sujets ver-

tueux m'épargner la plus pénible de mes fonctions!

Après avoir ainsi rempli, dans les premiers instants de son regne, les deux plus grands devoirs des rois, celui de soulager le pauvre, celui de punir le coupable, il s'enferme dans son palais plusieurs jours de suite, pour se faire rendre un compte fidele de ses forces, de ses richesses, sur-tout des impôts qu'il peut supprimer: il médite pendant long-temps les changements qu'il croit nécessaires. Mais, avant de rien entreprendre, il veut aller dans le bois d'Égérie implorer les secours de Minerve, et pleurer sa chere Anaïs, sans témoin et en liberté.

Il sort de Rome, laisse sa suite, pénetre seul dans le bois sacré. Bientôt il arrive au berceau de verdure sous lequel il vit, pour la premiere fois, la fille de Romulus endormie.

A peine a-t-il reconnu la place où étoit l'amazone, qu'un tremblement le saisit, son cœur palpite avec violence, il sent ses forces défaillir. Il se hâte de fuir ce lieu, qu'il ne peut fuir sans soupirer encore : tant il est vrai qu'un premier amour laisse des traces ineffaçables !

A peine s'est-il éloigné du berceau, qu'il s'assied auprès d'un arbre, pour se remettre de son émotion. Là, recueilli en lui-même, se livrant à cette douce mélancolie qui fait pleurer sans faire souffrir, il se rappelle ses premieres années : souvenir quelquefois douloureux, mais toujours cher à un cœur sensible. Numa repasse dans sa mémoire son premier voyage à Rome ; le songe qu'il eut à la fontaine de Pan ; cette nymphe Égérie qu'il ne pouvoit voir, et qui lui enseignoit la sagesse ; sa passion pour Hersilie, premiere cause de ses chagrins ; son amour pour

Anaïs dont le nom seul le rassure, pour Anaïs qu'il a perdue, mais dont l'image le suit par-tout, défend son cœur contre les dangers qui pourroient le menacer encore, et laisse au fond de son âme un souvenir doux, mêlé d'espérance, qui, le consolant de ses peines, l'encourage à la vertu.

Numa, plus tranquille, se leve : il veut reprendre le chemin qui conduit au temple de Minerve ; mais il s'égare, s'enfonce dans le plus épais du bois, et arrive bientôt à une source d'eau vive qui sortoit d'un petit tertre ombragé par de hauts peupliers. Jamais troupeau ni berger n'avoit troublé l'onde claire de cette fontaine écartée; jamais nul oiseau, en se désaltérant, nulle branche même tombée, n'en avoit ridé la surface. Les arbres qui l'environnoient, serrés les uns contre les autres, formoient à l'entour du tertre un bocage impéné-

trable; mille arbrisseaux, mille rosiers sauvages, nés sur le bord de la source, remplissoient les intervalles des troncs d'arbres. Ce lieu silencieux et tranquille sembloit consacré au mystere. Tel étoit sans doute l'endroit de la forêt de Gargaphie où le téméraire Actéon surprit la fille de Latone; ou tel étoit plus sûrement l'asyle où Phœbé descendoit du ciel pour prodiguer ses charmes à l'aimable Endymion.

Numa remarque cette retraite, il se propose d'y venir souvent. Parvenu près de la source, il se baisse pour puiser de l'eau dans sa main. Mais au moment où il la porte à sa bouche, une voix lui crie d'un ton sévere : Qui t'a permis, audacieux mortel, de puiser de l'eau dans cette fontaine? Numa interdit laisse tomber cette eau, et répond d'un accent timide : O naïade, pardonnez à mon ignorance; je

ne savois pas que cette source vous fût consacrée, j'aurois dû le deviner à la beauté de son onde.

Tu peux t'y désaltérer, répliqua la voix devenue plus douce: Numa, je t'ai toujours chéri, et je t'attends ici depuis long-temps. Souviens-toi de la nymphe Égérie, dont Cérès t'a promis les conseils: c'est ici son asyle sacré. Tu m'entendras, Numa, mais tu ne me verras point. Tu ne franchiras jamais l'enceinte de cet épais bocage; telle est la volonté de Cérès. Viens à cette fontaine toutes les fois que tu auras besoin de converser avec moi; viens me communiquer tes loix avant de les établir; viens m'expliquer tes projets, tes craintes, tes espérances. Je te donnerai mes avis, sans te prescrire de les suivre: contente de conseiller, je n'ordonnerai jamais. Tu me consulteras comme déesse: je te parlerai comme amie.

Adieu, Numa, je t'attends dans trois jours.

La voix se tait; Numa immobile écoute long-temps encore. Pénétré de reconnoissance et de joie, il tombe à genoux, adore Cérès, remercie cent fois Égérie, lui adresse les vœux les plus tendres, ose l'interroger encore: mais la voix ne répond plus. C'est en vain que Numa prête une oreille attentive, il n'entend dans ce bocage que le bruit doux et léger que font les feuilles agitées par le zéphyr. Il regarde, observe autour de lui, il ne voit que des arbres touffus. Trop religieux pour concevoir seulement le desir de pénétrer dans l'enceinte sacrée, il s'éloigne à regret de la fontaine. Certain d'être aidé par les dieux dans le gouvernement de son empire, il retourne à Rome plein d'espérance.

Dès ce moment, il rassemble les

points principaux de législation qu'il veut soumettre à la nymphe : ce travail long et pénible le distrait des maux que lui cause l'amour. Numa se flatte quelquefois que le retour d'Anaïs sera peut-être la récompense que les dieux accorderont à ses travaux : cette idée lui rend plus cher encore le bonheur de ses sujets.

Mais les trois jours marqués par la nymphe sont expirés ; Numa se rend à la fontaine. Il invoque Égérie. La voix se fait entendre : Es-tu content de toi, Numa? as-tu déja fait des heureux? Hélas! répond le monarque, il semble facile d'en faire : dès qu'on est sur le trône, le mal seul devient aisé. J'ai trouvé le compte qu'on m'a rendu de l'administration de mon empire, différent de ce que j'ai vu moi-même. Quand j'ai parlé de corriger les abus, on m'a dit qu'ils étoient nécessaires ; on m'a fait craindre des

maux plus grands : ceux qui pourroient m'aider à faire le bien sont intéressés à ce que le mal subsiste. La vérité fuit devant moi ; je suis entouré de trompeurs : la juste défiance qu'ils m'ont inspirée, en me forçant de tout faire moi-même, va rendre longue et pénible l'exécution des meilleurs projets. Peut-être encore le fardeau sera trop pesant pour ma foiblesse ; et le seul avantage que j'aurai sur un mauvais roi sera de gémir le premier du mal que je ne pourrai empêcher.

O Numa ! lui répond la nymphe, que d'erreurs dans ce peu de paroles ! Je reconnois bien dans toi ces hommes passionnés, prêts à tout entreprendre pour obtenir ce qu'ils desirent, et découragés au premier obstacle. S'il étoit facile de bien régner, où seroit la gloire des grands rois ? Sans doute on voudra te tromper,

sans doute on t'environnera de pieges. La flatterie, la fausse gloire, la ruse, la volupté, habitent auprès du trône : cachées sous un masque trompeur, l'œil ouvert sur le cœur du roi, elles attendent, pour s'en emparer, le premier moment de foiblesse. L'intérêt les tient sans cesse éveillées : si le monarque sommeille un instant, il est vaincu. Mais ces ennemis dangereux ne sont presque plus redoutables aussitôt qu'ils sont reconnus; et ta premiere occupation, ton étude la plus importante, c'est d'apprendre à les reconnoître. Ceux qui t'obséderont de plus près, ceux qui trouveront tout facile, qui flatteront tes goûts, qui seront toujours de ton sentiment, voilà tes ennemis, Numa. Chasse-les, non de ta cour, elle deviendroit déserte, mais de ton cœur, de tes conseils : méprise-les, et ne crains pas de le leur témoigner ; tu

effraieras peut-être la génération toujours renaissante de ceux qui voudroient leur ressembler.

Mais garde-toi de répandre ce mépris sur tous les hommes : cette défiance, cette mauvaise opinion de l'humanité entiere, seroit aussi injuste que fatale ; elle produiroit l'indifférence sur le choix de ceux qu'on éleve : de là naissent tous les maux. Quoique roi, tu n'es qu'un homme: l'amour des vertus qui t'anime peut animer d'autres êtres semblables à toi. Estime donc les hommes, estime même quelques courtisans : il en est qui aiment la vertu, qui chérissent l'état et leur maître. Ceux-là ne le disent jamais ; mais le peuple le dit pour eux : ils ne briguent point les places ; mais la nation les leur donne. Ne crains pas d'être de l'avis de ton peuple; ne rougis pas d'aller chercher ceux qui ne se présentent pas. Ta

majesté n'en sera point dégradée; tu les éleves sans t'abaisser; et, par une seule parole, par une marque d'amitié qui ne coûte rien à un cœur sensible, tu doubles leurs talents, tu doubles leurs vertus, sur-tout l'amour qu'ils ont pour toi. Ah! qu'il est beau de voir un monarque oublier l'orgueil de son rang avec ceux qui en soutiennent l'éclat! Qu'il soit terrible pour les méchants, sévere pour les flatteurs; mais que les bons soient ses amis, et que son affabilité semble dire: Je traite comme mes égaux tous ceux dont le cœur ressemble à mon cœur.

Mon plus doux plaisir, lui répondit Numa, sera d'honorer de tels hommes; mon premier soin doit être de les trouver. Mais, aidé même par eux, puis-je de long-temps faire le bien? Mon peuple est accoutumé à chercher sa subsistance dans le bri-

gandage de la guerre : il est malheureux de son oisiveté; elle le rend inquiet, turbulent et féroce. Ce peuple est composé de deux nations, souvent opposées, que je ne puis réunir qu'en leur donnant de sages loix. Ce grand ouvrage demande de longues méditations : la paix, le repos, me sont nécessaires; et de toutes parts je suis menacé. La fiere Hersilie souleve contre moi l'Italie entiere; au premier moment elle viendra m'assiéger dans mes murs. Les peuples vaincus parlent de secouer le joug. La population est presque détruite; mes sujets, accablés d'impôts sous Romulus, ne peuvent plus les payer. La guerre achevera ma perte; et pour éviter cette guerre, pour désunir mes ennemis, il faut un art qui m'est étranger. Cet art, qu'on appelle politique, est au-dessus de mon esprit, répugne même à mon cœur. Que

dois-je faire? Comment remédier aux maux présents, en empêchant les maux à venir?

Numa, lui répondit Égérie, une vérité constante, certaine, que les rois sur-tout ne doivent jamais perdre de vue, c'est que la vertu, le courage et l'esprit, surmontent tous les obstacles. Tu possedes ces trois qualités, il ne faut que les mettre en usage. Songeons au plus pressant danger.

Avant tout, tu as besoin de la paix; prépare-toi donc à la guerre: c'est un précepte aussi ancien que le monde. Romulus a dû te laisser une bonne armée, des capitaines vaillants et expérimentés: marque-leur de l'estime, des égards; honore comme le premier de tous les états celui de défenseur de la patrie. Moins on aime la guerre, Numa, plus il faut chérir les soldats. Affecte de t'appeller leur compagnon; prodigue-leur les titres,

les distinctions, jamais l'argent : les honneurs les rendront plus braves, les richesses les énerveroient. Souviens-toi de cette armée de Campaniens que Léo détruisit si facilement; le luxe seul l'avoit perdue. Pour le bannir de tes troupes, commence par le bannir de ta cour : l'exemple du maître fait tout. C'est en agissant qu'on enseigne : sois simple dans tes habits, sois frugal dans tes repas; témoigne publiquement du mépris pour la mollesse, tu verras tous les jeunes Romains affecter les vertus de leur roi.

Mais ces vertus ne suffiroient pas sans une exacte discipline. Quelque noble que soit le centurion, qu'il obéisse à son tribun, comme le dernier des soldats; et que le tribun à son tour ne soit pas moins soumis à son général. Apprends sur-tout à tes légions que tout homme qui porte

une épée doit du respect à celui qui n'en a point; qu'il faut que le même guerrier soit un lion pour l'ennemi, un agneau pour le citoyen; que ce citoyen et lui sont deux freres, dont l'un veille à la garde de la maison paternelle, tandis que l'autre vaque aux soins de la famille, et prépare sa nourriture avec celle de son défenseur.

Telle doit être ton armée: alors si tu la confies à un général habile, si tes remparts sont en bon état, tes arsenaux bien fournis, tu obtiendras facilement la paix; tu la conserveras, sans avoir besoin d'employer la politique, qui n'est jamais que la ressource du foible, ou le prétexte du méchant. Il est toujours incertain d'abuser les hommes par des paroles; il est toujours sûr de leur en imposer par des actions. Qu'un roi soit juste, loyal, incapable d'attaquer, toujours

prêt à se défendre; il ne craindra point les embûches de ses voisins les plus perfides. La franchise déconcerte la ruse : c'est le combat du serpent et de l'aigle; le vil reptile a beau se replier, l'oiseau de Jupiter fond sur lui du haut de la nue, le perce de son bec terrible, et, sans être fier de sa victoire, il remonte auprès du maître des dieux.

Sois donc toujours juste envers tes voisins, toujours en état de repousser leurs injustices : loin de troubler ton repos, ils brigueront ton alliance; Rome sera respectée; et tu pourras alors profiter des loisirs d'une paix glorieuse, pour donner des loix à ton peuple.

Avant de les établir, tu te feras à toi-même un tableau de l'ordre social, tu le présenteras à tes sujets : dès ce moment les meilleures loix s'offriront à ton esprit, et seront adoptées

par ton peuple avec la même facilité.

Tu te souviendras que les hommes se sont rassemblés librement en société, pour se procurer les secours nécessaires à leur sécurité, aux besoins et aux consolations de la vie. Du développement de cette vérité, tu verras naître tous les principes de législation.

Une subsistance facile et assurée doit être le premier effet de tes loix : c'est à l'agriculture à la donner. Tu regarderas donc la classe des agriculteurs comme la plus utile ; tu l'honoreras : tu assureras leurs propriétés, tu encourageras leurs mariages, tu rendras à l'art qui nourrit les hommes la dignité qu'il doit avoir.

L'agriculture ne peut fleurir sans les autres arts ; elle les fait naître, et les récompense. Tu les protégeras, tu les appelleras dans ton empire ; et tu verras que ces arts faciliteront les

travaux champêtres, en occupant, en nourrissant un grand nombre de citoyens.

Lorsque les champs et les côteaux auront donné ce qu'ils peuvent produire, il se trouvera des cultivateurs riches d'un superflu de productions qui manqueront à une autre terre. De là naîtra le commerce, que tu favoriseras, que tu laisseras toujours libre : mais tu n'oublieras jamais que le commerce, qui fait fleurir les arts, ne peut augmenter qu'en proportion des progrès de l'agriculture.

Quand tu auras établi ces trois bases fondamentales de la prospérité des états, l'agriculture, les arts et le commerce, tu t'occuperas des autres loix, auxquelles seront également soumis tous les ordres des citoyens. Elles seront en petit nombre, pour que chacun de tes sujets puisse les étudier : elles seront fondées sur l'a-

mour de l'humanité, qui est la premiere, la plus sacrée de toutes les loix, la seule que la nature ait rédigée.

Guidé par cette regle sûre, tu mettras le foible à l'abri des violences de l'homme puissant; tu lui donneras des soutiens pendant sa vie, des vengeurs après sa mort. Tu régleras les droits des époux ; tu leur commanderas l'union, la fidélité, la douceur, et tu permettras le divorce. Tu donneras aux peres sur leurs enfants la puissance la plus absolue : ne crains pas qu'ils en abusent ; il n'est que trop de fils ingrats, il est bien peu de mauvais peres. Tu accorderas aux patriciens le droit si doux de protéger, de défendre, d'enrichir les plébéiens. Tu punira le mensonge et l'ingratitude ; tu effraieras tous les vices. Enfin tu assureras à tout citoyen l'honneur et le repos ; à tout riche, son

bien ; aux pauvres, des ressources, à l'orphelin, des défenseurs.

O nymphe, interrompit Numa, vous ne me parlez point de la religion : je lui dois mes premiers hommages. Cérès a daigné protéger mon enfance, Cérès me promit les leçons d'Égérie, jugez si je puis l'honorer assez. D'ailleurs, c'est avec la religion que je polirai mon peuple, que j'adoucirai ses mœurs sauvages. La piété attendrit l'ame ; et pour apprendre aux hommes à s'aimer, il faut d'abord leur faire aimer les dieux. Je veux consacrer de nouveaux pontifes ; je veux donner aux sacrifices l'appareil le plus imposant ; j'instituerai des fêtes dont la pompe auguste attirera les hommes à la religion, les unira davantage entre eux, et rendra freres dans les temples ceux qui ne sont ailleurs que concitoyens.

J'ai encore un projet, ô nymphe,

que je tremble de vous avouer; mais puisque vous lisez dans mon ame, vous pardonnerez sans doute au motif si pur qui m'anime, au sentiment douloureux et tendre qui m'inspire ce dessein.

Égérie, je suis pénétré d'un saint respect pour les dieux; j'aimerois mieux mourir, que d'abandonner leur culte, que de les offenser un seul instant. Mais il existe un être, le plus parfait, le plus aimable, le plus vertueux qui soit sur la terre, et il n'adore pas mes dieux. Cet être que j'ai perdu, que je pleure sans cesse, loin de qui je ne puis goûter ni repos ni bonheur, cet être s'appelle Anaïs. Anaïs, nom chéri qui me fait verser, en le prononçant, des larmes d'attendrissement et de douleur, Anaïs est de la religion des mages; elle adore un seul dieu, elle honore son emblême dans le soleil et dans le feu. Le soleil et le feu sont

deux de nos divinités ; Apollon et Vulcain ont droit à mon hommage : j'éleverai un temple à chacun d'eux. Je veux plus, c'est un tribut de respect et d'amour qu'il me sera bien doux de rendre à mon Anaïs ; je veux instituer quatre prêtresses, dont l'unique emploi sera d'entretenir le feu sacré sur un autel consacré à Vesta. Ce feu, toujours renaissant, ce feu pur et immortel, sera, pour mon peuple, l'emblême de la nature ; pour moi, l'emblême de mon amour. Les quatre vestales seront vierges : il faudra qu'elles prouvent, pour être admises, que leur vie est pure et intacte, comme l'étoit celle d'Anaïs. A l'exemple d'Anaïs, elles rendront un culte à ce feu dont elles seront les gardiennes : et en mémoire de cette Anaïs, qu'elles représenteront à mes yeux, je porterai au plus haut degré la vénération, le respect, que l'on

aura pour elles : je les ferai jouir des honneurs de la royauté. J'espere, ô nymphe, que vous me permettrez de rendre ce tendre hommage à celle que j'adore, à celle à qui je dois le peu de vertus que je possede, à celle que je ne verrai peut-être plus, mais dont le souvenir si cher ne mourra jamais dans mon cœur.

La nymphe fut quelque temps à répondre : ce silence inquiétoit Numa. Il fut bientôt hors de peine. Roi de Rome, lui dit la voix, j'estime ta constance ; j'espere qu'elle sera récompensée. Je ne m'oppose point à ce que tu honores Anaïs ; mais je crains que tu n'en fasses trop pour elle, et que tu n'attaches trop d'importance aux cérémonies de la religion. Tu fus élevé dans un temple, Numa ; prends garde de régner en prêtre. Autant la piété éleve l'homme qui sait lui donner de justes bornes ;

autant elle rend petit celui qui la pousse trop loin. Les cœurs tendres y sont sujets ; et les malheurs de l'amour rendent ce danger plus grand. Ta raison doit l'éviter : elle doit te dire qu'un roi religieux peut être un grand homme, mais qu'un roi superstitieux ne l'est jamais.

Je suis loin de te prêcher l'ingratitude et l'oubli des dieux. Honore-les, Numa, tu le dois : mais honore-les en servant les hommes. Laisse à la piété mal éclairée les puériles pratiques qu'elle seule a inventées ; observe de ta religion les grands préceptes qu'elle enseigne.

C'est à Cérès sur-tout que tu veux marquer ta reconnoissance ? Va parcourir les campagnes, vêtu comme un laboureur ; mêle-toi parmi ceux qui te croiront leur frere ; parle-leur des loix de Numa ; informe-toi des abus, des suites funestes qu'elles peu-

vent avoir; critique-les pour y encourager les autres, et retiens mieux le peu de mal qu'on en pourra dire, que les nombreux éloges qu'on en fera.

Visite la chaumiere du pauvre; juge par tes yeux de ses besoins; caresse l'enfant demi-nud qui pleure auprès de sa mere malade; console son pere affligé: fais-leur espérer des secours du ciel ou du roi; et, de retour dans ton palais, envoie-leur du pain, des habits, du blé pour ensemencer leur terre.

Voilà le moyen d'honorer Cérès; voilà ce qui la flattera plus que le sang de mille génisses. Ta piété sera bientôt récompensée: les moissons couvriront la terre; les villages seront repeuplés; l'abondance régnera dans les campagnes; les troupeaux nombreux et mugissants rempliront les vertes prairies; la plaine retentira de

chants de joie; et les bergers, les laboureurs, riches, tranquilles, heureux par tes soins, ne se livreront jamais au sommeil sans avoir prié les dieux de conserver leur bon roi.

Ainsi parle la nymphe. Numa transporté s'écrie : O ma divinité tutélaire! ô vous à qui je devrai mon bonheur et le bonheur de tout mon peuple! par quelle fatalité, par quel arrêt cruel, votre présence m'est-elle interdite? Vous qui me comblez de bienfaits, vous qui m'honorez d'un intérêt si tendre, me priverez-vous toujours du plaisir si doux de contempler ma bienfaitrice? vous couvrirez-vous sans cesse à mes yeux de ce voile impénétrable?

Numa, répond aussitôt la voix, ne cherche pas à lever ce voile; tu me perdrois sans retour. Mais suis mes conseils; mets tout en usage pour assurer la félicité de ton peuple;

et je te promets, oui, je te jure par le souverain des cieux, que le jour où tu seras le plus grand des rois, tu connoîtras, tu verras Égérie.

Après avoir dit ces mots, la voix ne répond plus aux questions, aux actions de graces de Numa.

Le roi de Rome, impatient de profiter des leçons de la nymphe, retourne les méditer dans son palais, et, dès le lendemain, il s'occupe de se former un conseil.

Il le compose des patriciens les plus éclairés, les plus vertueux; il y joint un nombre égal de plébéiens : et quand l'ordre de la noblesse lui témoigne sa surprise de se voir ainsi mêlé avec le peuple : Sénateurs, leur répond Numa, ce mélange ne vous est pas importun dans les batailles, il m'est utile dans mon conseil Ici je compte m'occuper bien plus du peuple que des nobles : j'ai donc besoin

que les principaux du peuple puissent y défendre ses droits. J'ai besoin que ces sages conseillers, qui n'auront pas vécu à ma cour, me parlent avec la franchise, avec la rudesse même dont un sénateur courtisan n'a pas l'usage; je veux, si mon orgueil ou mes flatteurs me trompent sur le bonheur de mes sujets, que ces plébéiens me disent: Roi de Rome, ne les crois pas, nous connoissons des malheureux.

Aidé par ce conseil que préside le vieux Métius, Numa prend d'abord des mesures pour éteindre cette haine des Romains et des Sabins, capable seule de détruire le bonheur public. Pour fondre ensemble les deux nations, il divise par tribus tous les habitants de Rome. Dès ce moment, chacune de ces classes, également composée de Romains et de Sabins, quitte l'esprit de parti pour ne con

noître que l'amour de la patrie. Le sage Numa, qui oppose ainsi l'intérêt commun à l'orgueil national, voit bientôt les factions s'éteindre, et les deux peuples n'en faire qu'un seul.

Alors il éleve un temple à la Concorde, un autre à la Bonne-foi, à la Clémence, à la Justice : il fait honorer le dieu Terme, comme le symbole des propriétés : il dresse un autel à la Bienveillance universelle, cette premiere des vertus, cette source de toutes les autres.

Dévoré de l'amour de son peuple, toujours levé dès l'aurore, pour découvrir la source d'un mal, ou méditer un établissement utile, il travailloit seul jusqu'à l'heure de son conseil. Là il soumettoit aux lumieres de ses amis les vues que son esprit et sur-tout son cœur lui avoient fournies : il les discutoit en simple sénateur. Mais quand sa conviction inti-

me n'étoit pas ébranlée par les raisons d'un avis contraire, il les décidoit en monarque.

Sans se piquer de possèder le talent d'administrateur, il avoit une maxime qui rarement l'égaroit : c'étoit de se mettre à la place de tous ceux dont il s'occupoit. S'il faisoit une loi qui intéressât les laboureurs, il se supposoit laboureur : Que demanderois-je à mon roi? se disoit-il : d'assurer ma propriété, de protéger mon travail, de me défendre contre l'ennemi et contre le citoyen puissant. Pour jouir de ces avantages, il est juste que je donne une partie de la moisson que mes sueurs ont fait naître ; mais il faut qu'il m'en reste assez pour nourrir ma femme, mes enfants, et pour ensemencer de nouveau ma terre. Quand Numa s'étoit dit ces paroles, il commençoit son édit. Les laboureurs en étoient contents.

Si son conseil lui proposoit la guerre, il se faisoit rendre un compte exact des dépenses qu'elle coûteroit, des avantages qu'elle pourroit produire. Ensuite il calculoit tout ce qu'il pouvoit faire avec ce même argent; les canaux ouverts, les marais desséchés, les landes mises en culture : il comparoit ces biens certains avec celui d'une victoire toujours douteuse, et faisoit rougir par cette simple comparaison ceux qui avoient pu balancer. Numa, sans leur reprocher leur erreur, se contentoit d'ajouter : Je ne vous parle pas du sang humain ; il est d'un prix trop au-dessus de l'or.

Après avoir employé la plus grande partie du jour à régler ces grands objets, et à rendre la justice, le roi partageoit son frugal repas avec les plus sages, les plus anciens des sénateurs. Ensuite il alloit porter secrètement des

secours à quelque infortuné. Ces dons n'étoient jamais pris sur le trésor public; le généreux Numa en étoit avare, même pour soulager les malheureux : Ce sont mes plaisirs, disoit-il; l'état ne doit pas les payer. Mais il employoit aux bonnes actions l'argent destiné à l'entretien des gardes qu'il n'avoit point, aux dépenses de sa table qu'il avoit réglée, de ses habits qu'il ne renouvelloit pas souvent.

Ainsi les occupations de l'homme sensible le délassoient des fonctions de roi; et, tous les soirs, quitte envers son peuple, quitte envers lui-même, il alloit rendre compte à Égérie de tout ce qu'il avoit fait; il alloit chercher dans sa conversation des lumieres pour le lendemain.

FIN DU LIVRE ONZIEME.

SOMMAIRE

DU LIVRE DOUZIEME.

HERSILIE, accompagnée de plusieurs rois, vient assiéger Numa dans Rome. Arrivée de Camille et de Léo, qui amenent un prisonnier. Expédition nocturne de Léo. Les Marses viennent au secours des Romains. Les deux armées sont en présence. Discours de Numa. Il désarme ses ennemis. Mort d'Hersilie. Paix générale. Numa ferme le temple de Janus. Il retrouve Anais, et devient son époux.



Liv. XII

F. M. Queverdo Del. *Dambrun Sculp.*

pourquoi me faites vous la guerre?

LIVRE DOUZIEME.

TANT de soins, tant de peines pour rendre les Romains heureux, ne soulageoient guere les maux de leur roi : Numa, loin de ce qu'il aimoit, étoit le seul à plaindre dans ses états. Il avoit envoyé chez tous les peuples de l'Italie s'informer de Zoroastre et d'Anaïs; nulle part on n'en avoit appris de nouvelles : le brave Léo ne revenoit point; le temps s'écouloit. Le triste Numa, seul au milieu d'un peuple qui l'adoroit, pleuroit sa maîtresse, regrettoit son ami, et redoutoit Hersilie.

Cette fougueuse amazone ne tarda pas à manifester sa fureur. Tout-à-coup des tourbillons de poussiere s'élevent du côté du Latium. Ces nuages se dissipent, et l'on voit reluire des forêts de lances. Un bruit sourd,

mêlé de cris d'hommes, de hennissements de chevaux, de retentissement de boucliers, vient en croissant: semblable aux aquilons fougueux, quand, échappés de leurs antres profonds, précédés d'un long mugissement, suivis des tempêtes et du ravage, ils arrivent en déracinant les arbres et les rochers.

Bientôt du haut des murs de Rome se distinguent des milliers de combattants. Les premiers sont les Rutules, entièrement couverts de fer, armés de longues javelines dont les pointes acérées se réunissent au premier rang. Serrés les uns contre les autres, les boucliers pressent les boucliers, les casques touchent les casques; leurs aigrettes flottantes ressemblent aux épis d'un champ. Le fier Turnus est à leur tête. Turnus, le digne petit-fils du héros dont il porte le nom, se réjouit d'aller combattre les descen-

dants des Troyens. Épris des charmes d'Hersilie, il s'est engagé, par serment, à lui livrer Numa prisonnier.

Après eux viennent les Campaniens, foible troupe, mais nombreuse, guidée par le même roi que Léo prit dans Auxence. Les Volsques paroissent ensuite, sans autres armes que leurs arcs; ils sont commandés par le brave Arisbée; Arisbée, de qui les jeux sont d'attacher ensemble deux colombes, de les faire voler dans les airs, et de couper avec sa fleche, sans blesser les oiseaux, le cordon qui les retient.

Les Hirpins, armés de massues, couverts de peaux de bêtes, s'avancent, sans garder de rang. Jadis vaincus par Romulus, ils n'obtinrent de lui la paix qu'en laissant élever, au milieu de leur pays, une forteresse imprenable, occupée par les Romains. Brûlant de venger cet outrage,

ils ont tenté, mais en vain, de s'emparer de la forteresse : c'est sur Rome même qu'ils veulent se venger. Ce peuple farouche est conduit par un Marse, plus farouche encore : le terrible Aulon, le descendant de Cacus, est à leur tête. Aulon brûle pour Hersilie : jaloux de la gloire de Léo, qu'il croit dans Rome auprès de Numa, il a défendu à ses guerriers d'attaquer ces deux ennemis qu'il se réserve pour lui seul.

Les Vestins ferment la marche. Ces peuples, couverts de boucliers blancs, ne combattent qu'avec la fronde. Leurs cuirasses noires, leurs barbes hérissées, inspirent la terreur. Le pere de Camille, le vieux Messape, est toujours leur roi. Depuis qu'il a perdu sa fille, entièrement livré aux Hirpins ses alliés, il dépend d'eux ; et, sans s'intéresser à Hersilie, il la sert dans une guerre qu'elle seule a suscitée.

Au milieu de cette armée, la fille de Romulus se distingue, comme un palmier parmi de jeunes arbustes. La tête couverte d'un casque brillant ceint d'un diadême d'or, elle tient dans sa main droite deux javelots, et porte à son bras gauche ce bouclier, présent de Cérès, gage assuré de la victoire, que Numa laissa dans ses mains. Cette superbe amazone, sur un char traîné par des chevaux noirs, va, vient, vole dans tous les rangs, sourit à l'un, reprend l'autre, encourage le moins hardi, enflamme encore le plus téméraire ; et montrant les remparts de Rome : Amis, dit-elle, voilà mon bien, voilà mon héritage ; faites-le moi rendre, je vous restitue toutes les conquêtes de mon pere. Quant à mon cœur et à ma main, je jure qu'ils seront le prix de la tête de Numa.

Elle dit : le farouche Aulon se

plaint qu'une si grande conquête soit trop facile. Turnus sourit de l'orgueil du barbare, lui jette un coup-d'œil dédaigneux, et lance sur la princesse un regard d'amour, tandis que le Volsque Arisbée, qui voit avec indifférence les appas de la fiere Hersilie, s'applaudit d'être le seul qui ne combatte que pour la gloire.

Cette nombreuse armée s'étend dans la plaine, approche de Rome, et campe non loin des murailles. La consternation se répand dans la ville: les habitants des campagnes, suivis de leurs familles en pleurs, chargés de ce qu'ils ont pu sauver, arrivent de toutes parts: les vieillards, les femmes, remplissent les temples; les enfants poussent des cris douloureux; les citoyens cherchent des armes; les soldats craignent d'en manquer; tout le peuple, alarmé par la vue de tant d'ennemis, n'espere plus que dans son roi.

Numa, qui a tout prévu, devient plus tranquille à l'aspect du danger: il a des vivres, des armes, des troupes braves et nombreuses. Soigneux de ne pas les fatiguer, il leur épargne les gardes inutiles, ménage leurs forces, veille sur leurs besoins, dissipe l'effroi général. Sûr des mesures qu'il a prises, il ne se plaint que de l'absence de Léo, et de ce que les ennemis lui ferment le bois d'Égérie.

Réduit à ses seuls conseils, comme il méditoit au milieu de la nuit les moyens de jetter la division parmi ses nombreux adversaires, on vient l'avertir que trois guerriers, arrêtés aux portes de Rome, demandent à être introduits: Numa ordonne qu'on les amene. A peine les a-t-il envisagés, que reconnoissant Léo il s'élance dans ses bras en poussant un cri de joie: O mon frere! je te revois! où est-elle? où la trouverai-je? suis-je condamné à la pleurer toujours?

Mes recherches ont été vaines, lui répondit Léo après un tendre embrassement : j'ai parcouru tout le midi de l'Italie, je n'ai pu découvrir les traces de Zoroastre ni d'Anaïs. Mais j'ai appris le danger qui te menace; j'ai vu les peuples se réunir pour venir t'assiéger dans Rome, et j'ai volé à ton secours. L'espoir de te faire des alliés m'a donné la hardiesse de me présenter chez le peuple marse : j'ai osé le rassembler.

Citoyens, leur ai-je dit, vous m'avez banni; mais le desir de vous être utile l'emporte sur le danger de paroître ici malgré vos loix. Vous êtes amis ou ennemis des Romains : voici l'instant de les accabler, ou de vous les attacher pour toujours. La fille de Romulus, de ce barbare agresseur qui vint nous attaquer dans nos foyers, souleve tous les peuples contre Rome, et contre ce juste Numa qùi fut

le premier à solliciter pour vous une paix honorable. En vous joignant à la fille de Romulus, vous romprez un traité solemnel, vous manquerez à la reconnoissance, à l'honneur; mais vous ferez peut-être une guerre utile. Peut-être aussi vous sera-t-il plus utile encore de demeurer généreux, de secourir Numa. Ce monarque, sauvé par vous, vous rendra le pays des Auronces, vous donnera le droit de citoyens romains, vous regardera comme des freres. Celui que vous trouvâtes juste et bon quand vous étiez ses ennemis, que sera-t-il pour des libérateurs? Marses, dans cette occasion comme presque toujours, le parti de l'honneur se trouve le plus avantageux. Choisissez cependant: joignez-vous à une foule de barbares conduits par la fille de votre plus cruel ennemi, déja noircie de plusieurs crimes, et qui plonge le poignard dans

le sein de sa patrie : ou bien volez au secours du plus juste, du meilleur des rois, d'un héros qui fut mon vainqueur, et qui défendit vos droits dans le traité de paix qui vous lie encore.

A peine ai-je dit ces paroles, que toute l'assemblée s'est écriée : Marchons au secours de Numa, et que Léo nous commande.

Non, non, leur ai-je dit, peuple sensible, mais inconstant, qui m'aimez et qui m'avez banni, je ne puis être votre chef. Cet honneur doit regarder un Marse : depuis que Numa est roi de Rome, je suis devenu Romain. Mais quand la protection des dieux me fit rompre ce peuplier auquel vous aviez attaché le commandement, l'arbre fut ébranlé par quatre concurrents qui valoient mieux que moi, sans doute. Deux d'entre eux, Liger et Penthée, ont succombé dans les combats; Aulon commande

les Hirpins; le vieux Sophanor n'est plus : mais il vous reste le vaillant Astor, l'aimable disciple d'Apollon. Astor s'est signalé dès son enfance. Sa jeunesse seule vous fait balancer; mais si sa gloire a devancé son âge, sa jeunesse est un mérite de plus. Marses, que le brave Astor devienne votre général : Apollon, dont il est l'ami, guidera lui-même votre armée. Pour moi, mon impatience ne me permet pas d'attendre le départ de vos guerriers; je cours à Rome annoncer à Numa que les Marses sont toujours le plus généreux des peuples.

Mille cris m'ont interrompu. Le jeune Astor s'est élancé dans mes bras : je l'ai présenté aux Marses; j'ai soutenu le bouclier sur lequel on l'a proclamé. Certain que ce général alloit voler à ta défense, j'ai précipité mes pas pour arriver avant lui, pour

disputer aux Sabins mêmes le plaisir de s'exposer pour toi.

A ces mots, Numa se jette de nouveau dans le sein de son frere; il ne peut plus s'en arracher. Mais la belle Camille ôte son casque, et s'approche du roi de Rome, en se plaignant d'être méconnue. Numa s'écrie, saisit sa main, la couvre de baisers et de larmes : ses yeux, pleins d'une douce joie, errent à la fois sur Camille, sur Léo; quand celui-ci, faisant avancer un jeune guerrier venu avec eux, le conduit aux pieds de Numa, à qui cet étranger présente son épée.

Le roi surpris l'envisage : ses traits ne lui sont pas inconnus; mais il ne peut se rappeller où il a vu ce jeune homme. Tu as donc oublié, lui dit Léo, le fils du roi de Campanie, ce jeune Capis, qui abandonna le commandement de l'armée de son pere pour devenir centurion dans celle de

Romulus, et qui depuis fut livré aux Marses comme ôtage de la paix. Le roi de Campanie a mal observé le traité; les Marses t'envoient son fils: c'est un prisonnier que je t'amene.

C'est un ami, s'écria Numa en tendant la main au prince de Capoue, et un ami qui me sera cher, quoique son pere se soit joint aux autres rois qui m'assiegent dans ma capitale.

Alors Léo demande des détails sur cette armée d'alliés; il brûle d'être au lendemain pour faire quelque action d'éclat. Mais Numa soupire et baisse les yeux en lui rappellant qu'Hersilie est maîtresse du bouclier sacré qui assure la victoire à son possesseur. Tant que ce bouclier sera dans ses mains, Numa ne veut point tenter le sort des batailles. Léo lui-même approuve sa prudence, et termine cet entretien, qui faisoit rougir son ami. Le roi conduit Camille et son époux

dans le plus bel appartement du palais; il remet Capis à ses officiers; et, plein de joie, il va se livrer au sommeil.

Dans ce moment, l'amitié vient inspirer à Léo le projet le plus hardi: mais il le cache à Camille, il craint qu'elle ne veuille en partager les périls. Aussitôt qu'elle est endormie, Léo se leve d'auprès d'elle, reprend en silence sa peau de lion, s'arme de sa massue, et marche d'un pas léger vers une des portes de Rome: elle s'ouvre devant lui. Seul dans la campagne, il regarde, il découvre le camp des ennemis, et les feux déja presque éteints de leurs gardes avancées. Il examine par quel côté il pourra le moins être apperçu; mais la lune, de son char brillant, répand une trop grande lumiere. Léo tombe à genoux devant l'astre des nuits:

O Phœbé, dit-il, je t'invoque; dai-

gne modérer ton éclat. Tu ne favoriseras point un dessein coupable : ce n'est pas un amant téméraire qui veut surprendre l'objet de ses feux ; ce n'est pas même un guerrier conduit par l'amour de la gloire. Non, chaste déesse, un sentiment plus noble m'anime ; c'est la sainte et pure amitié. Je vais reprendre le bien d'un ami ; je vais réparer la faute que lui fit commettre l'Amour ; l'Amour, ce dieu cruel, dont tu fais gloire d'être l'ennemie. O déesse, ma cause est la tienne : c'est celle de la vertu.

Sa priere est à peine achevée, que la lune, s'enveloppant de nuages, cache son disque d'argent. Encouragé par ce présage, le héros marche vers le camp. Il parvient aux premieres gardes, qui, à sa taille, à sa massue, le prennent pour un Hirpin. Léo sait leur langue ; il passe sans obstacles. Il pénetre au milieu du camp, où les

soldats accablés par le sommeil, par le vin, dorment étendus pêle-mêle auprès de leurs armes et de leurs chars. Il étoit facile d'en égorger un grand nombre; mais ils ne se défendoient pas : ce carnage étoit impossible à Léo.

Léo n'éprouve ni fureur ni crainte : il reconnoît Aulon étendu sur la terre, la tête appuyée sur son bouclier; sa hache énorme étoit auprès de lui. Un songe funeste l'agitoit; sa langue balbutioit les noms de Léo et de Numa, qu'il accompagnoit d'imprécations. Par un mouvement involontaire le héros leve sa massue; mais la baissant aussitôt, il se contente d'emporter la hache du féroce Aulon.

Enfin il distingue la tente d'Hersilie, si mal gardée par ses défenseurs: il y pénetre d'un pas assuré. La fille de Romulus étoit livrée au plus pro-

fond sommeil. Plus occupé du bouclier que de contempler la princesse, Léo cherche des yeux ce trésor que l'obscurité lui dérobe. Tout-à-coup la lune sort de derriere les nuages; ses tremblants rayons vont se réfléchir au milieu du bouclier d'or. Léo s'en saisit aussitôt. Chargé de cette précieuse dépouille et de la hache d'Aulon, il reprend le même chemin qu'il a parcouru, traverse une seconde fois le camp, et franchit les dernieres gardes sans rien trouver qui l'arrête.

Déja il est en sûreté; déja, plein de joie, il rend grace à Phœbé, à la Nuit, à tous les dieux, lorsque des cris et un bruit d'armes se font entendre derriere lui. Le crépuscule du jour commençoit à poindre. Léo, surpris, écoute, regarde : il voit une femme armée d'un arc, fuyant devant une troupe de Rutules qu'elle arrête d'es-

pace en espace en les menaçant de sa fleche.

Le cœur de Léo devine que c'est Camille, avant que ses yeux l'aient reconnue. Il court, il l'appelle, il la joint. Il remet dans ses mains le bouclier sacré, il s'élance sur les Rutules, les atteint à la fois de sa hache et de sa massue, revole à sa bien-aimée, la rassure, l'environne, l'entraîne vers les murs de Rome, et retourne encore immoler ceux qui l'approchent de trop près. Ainsi le sanglier, poursuivi par une troupe de chiens courageux, fuit, et revient sans cesse blesser celui qui dépasse la meute.

Mais les Rutules intimidés appellent leurs compagnons. Le camp se réveille, on s'arme, on accourt de toutes parts. Une troupe d'Hirpins s'avance pour envelopper Léo, tandis qu'un escadron volsque va lui couper le chemin de Rome. Léo s'arrête :

toujours auprès de Camille qui le couvre malgré lui du bouclier d'or, toujours faisant face à la fois et aux Rutules et aux Hirpins, il change tout-à-coup de route, prend un détour, gagne le Tibre. Les ennemis, croyant sa perte assurée, jettent des cris de joie. Ils resserrent le demi-cercle qu'ils forment autour de lui, ils se rapprochent peu-à-peu, ils vont enfin presser les fugitifs entre leurs lances et le fleuve; quand Léo, parvenu sur le bord, fait voler d'un bras vigoureux, jusques sur la rive opposée, sa massue et la hache d'Aulon; il prend Camille dans ses bras, jette un coup-d'œil fier à ses ennemis immobiles, s'élance au milieu des ondes, et malgré leur rapidité, malgré les fleches des Volsques, il aborde, reprend ses armes, et continue son chemin vers Rome.

A peine est-il hors de danger, que

ce héros si terrible n'est plus que l'a mant le plus tendre. Pardonne, ô ma chere Camille, pardonne, s'écrie-t-il, si j'ai pu te cacher un secret : ton amour m'en a bien puni. J'exposois sans ton aveu des jours qui ne sont qu'à toi; tu m'as fait trembler pour les tiens : mon crime est assez expié. Ingrat, lui répond Camille, tu as pu penser que j'attendrois ton retour! tu as pu croire que ma tendresse se contenteroit de vaines larmes! Des soldats moins cruels que toi m'ont indiqué la trace de tes pas, m'ont ouvert la même porte par où tu t'étois échappé; et, seule, dans les ténebres, en présence du camp ennemi, je n'ai senti d'autre crainte que celle de ne pas te retrouver.

Tels sont les reproches que se font ces tendres amants : les dangers qu'ils ont courus augmentent, s'il est possible, le sentiment qui les unit ; la

conquête du bouclier d'or ajoute à leur félicité. Ils rentrent dans Rome aux premiers rayons du jour, et vont attendre le réveil du roi pour lui présenter le bouclier sacré.

Quels furent les transports de Numa ! il ne peut ni les contenir ni les exprimer. Il embrasse mille fois Léo, il est aux genoux de Camille : Que ne vous dois-je pas ? leur dit-il ; vous sauvez mon trône et ma gloire. Ah ! mon trône est à vous, ainsi que mon cœur : c'est à vous de régner sur Rome, comme vous régnez sur Numa.

Il assemble aussitôt son peuple pour lui montrer le bouclier sacré, pour l'instruire de ce qu'a fait Léo. Il le déclare sur-le-champ général des troupes romaines. A l'instant où mille acclamations confirment ce digne choix, les sentinelles des remparts annoncent l'armée des Marses.

Astor, le jeune Astor, a trompé

l'ennemi : il a remonté le Tibre, qu'il a passé vers sa source ; et, par une marche savante, il arrive sous les murs de Rome, du côté de l'Étrurie, le seul dont les assiégeants ne sont pas maîtres.

Numa fait ouvrir ses portes, et court au-devant de ses alliés. Astor entre dans la ville à la tête de dix mille hommes : il n'a pas plutôt apperçu le roi, que, s'avançant à sa rencontre, il va lui jurer obéissance et amitié. Le roi l'embrasse avec tendresse ; le peuple pousse des cris de joie. Tandis que Numa conduit Astor dans son palais, chaque citoyen s'empresse de recevoir un guerrier marse, et de le traiter comme un frere.

Cependant Hersilie et Aulon, furieux d'avoir vu cette armée de l'autre côté du Tibre entrer paisiblement dans Rome, sans qu'ils aient pu troubler sa marche, honteux, humiliés

qu'un seul guerrier soit venu leur ravir à l'un son bouclier, à l'autre sa hache, Hersilie et Aulon, pressés par un égal desir de vengeance, veulent donner l'assaut, et crient à la fois, Aux armes! Les Volsques, les Hirpins, les Campaniens, les Rutules, les Vestins, obéissent. Toutes les troupes sortent du camp, se forment par bataillons, et, portant de longues échelles, marchent vers les remparts, précédées de balistes et de catapultes.

Numa, instruit de cette attaque, ne s'effraie pas du péril. Aussi tranquille au moment d'un combat que lorsqu'il sacrifie aux dieux, il ordonne à Léo de sortir dans la plaine à la tête des Romains : Astor reçoit les mêmes ordres. Numa veut que le prince de Campanie soit au milieu des bataillons marses : il demande que la belle Camille se tienne au centre des

bataillons romains ; il défend sur-tout à ses deux généraux de laisser tirer une seule fleche. Ensuite il se revêt de ses ornements royaux, ceint sa tête du diadême, prend dans sa main un sceptre, une branche d'olivier ; et, précédé de ses licteurs, il marche au milieu des deux armées.

Les ennemis, surpris de ce spectacle, s'arrêtent rangés en bataille pour attendre les Romains : ceux-ci, arrivés à la portée du trait, forment un front à-peu-près égal à celui de leurs adversaires. Déja, de part et d'autre, les arcs sont bandés, les glaives tirés ; Tisiphone, au milieu de l'intervalle, agite ses serpents et attend le signal.

Mais le roi de Rome s'avance, en élevant sur sa tête le rameau d'olivier. Ses hérauts crient, et demandent que l'on écoute Numa. Ces paroles sont répétées par mille bouches.

Malgré les efforts d'Hersilie et d'Aulon, le roi des Vestins, celui de Campanie, les chefs des Volsques et des Rutules, s'approchent du monarque romain. Aulon est forcé de les suivre ; Hersilie elle-même vient entendre, en frémissant de rage, ce que Numa ose proposer.

Princes, héros qui m'écoutez, leur dit Numa d'une voix douce mais assurée, pourquoi me faites-vous la guerre? Ai-je ravagé vos états? ai-je enlevé vos femmes ou vos filles captives? ai-je manqué à des traités? Que me voulez-vous? que demandez-vous?

Que tu descendes d'un trône usurpé, s'écrie Aulon ; que tu rendes à la fille de Romulus l'héritage de Romulus. C'est pour elle que nous avons pris les armes : nous venons la rétablir et la venger.

Aulon, lui répondit Numa, ce diadème que tu veux m'arracher ne

fut ni demandé ni desiré par moi. Il m'en coûte assez pour l'avoir accepté : mais les dieux ont parlé ; j'ai obéi. Ce peuple m'a fait son souverain : Romulus lui-même n'avoit pas d'autre titre. A Rome, le trône appartient à celui que la nation choisit ; il est héréditaire chez les Sabins, qui composent aujourd'hui la moitié du peuple romain. Par une suite de crimes, que je ne veux point rappeller ici, je suis le dernier des princes sabins. Ainsi, l'ordre des dieux, le vœu du peuple, le sang, les loix m'appellent au trône. Vous seuls comptez pour rien ces droits ; et vous venez m'assiéger dans mes murs, sans m'avoir seulement déclaré la guerre. Loin de m'en plaindre, je vous en remercie : vous avez mis de mon côté la justice, vous m'avez assuré les dieux.

Rois de l'Italie, je vous estime : il dépend de vous que je vous aime ;

mais jamais je ne vous craindrai. Vous voyez cette armée de Romains aussi nombreuse que toutes les vôtres réunies ; vous voyez ces braves Marses qui, venus à mon secours, ont trompé votre vigilance. Voilà de quoi repousser la force par la force. Je peux perdre plusieurs batailles, et vous arrêter encore des années devant mes murs : si vous êtes vaincus une seule fois, il ne vous reste plus de ressource. Ne pensez pas que les Marses soient les seuls peuples que je saurai vous opposer ; les Étrusques, les Apuliens, les peuples de la Ligurie, vont arriver dans peu de jours. Attaqués à la fois par tant de nations réunies, vous ne pourrez leur résister ; vous périrez tous : les Vestins seuls seront épargnés. De tout temps les Marses et les Vestins furent freres ; je les regarde comme mes alliés : je leur jure ici, en votre présence,

de ne jamais les traiter en ennemis.

A ces paroles, Aulon, Turnus, Arisbée, regardent le vieux roi des Vestins : la défiance est peinte sur leurs visages. Numa, qui a déja réussi à mettre la division parmi eux, continue dans ces termes :

Hélas! je pleurerois le premier sur une victoire qui causeroit la perte de tant de peuples; je baignerois de mes larmes des lauriers teints de votre sang. Rois, mes collegues, je ne veux que la paix; et sans avoir été vaincu, avec la certitude même de vaincre, je vous la propose avantageuse. Vous, Hirpins, je vous remets la forteresse que Romulus fit élever au milieu de votre pays : ce fut une injustice, je mets ma gloire à la réparer. Vous, Volsques et Rutules, je vous offre mon alliance, et les droits de citoyens romains. Vous, roi de Campanie, qui avez oublié si vîte votre derniere guer-

re avec les Marses, je vais vous remettre votre fils que vos ennemis m'ont livré. Vous, roi des Vestins, qui pleurez depuis si long-temps une fille que vous croyez ensevelie dans les ondes, je vais vous rendre votre Camille. Venez, Camille et Capis, venez embrasser vos peres.

A ces mots, Camille et Capis se jettent dans les bras du roi des Vestins et du monarque de Capoue. Ces deux vieillards ne peuvent en croire leurs yeux : ils versent des larmes de joie, ils tiennent serrés contre leurs cœurs les enfants qu'ils n'espéroient plus voir.

Combattez à présent contre moi, leur dit Numa : déja ma cause étoit juste; j'ai voulu qu'elle le fût encore plus. Vous n'étiez que des agresseurs, je vous force d'être des ingrats. Combattez, si vous le voulez.

Pour toute réponse, les deux rois

tombent à ses pieds, et embrassent ses genoux. Le brave Turnus, le sage Arisbée, lui tendent la main, en criant, La paix! Tous les soldats répetent, La paix!

Aulon seul, Aulon veut parler; mais Léo se précipite vers lui: Si la soif du sang te dévore, lui dit-il, me voici: je te rends ta hache que j'ai prise pendant ton sommeil. Aulon, terrassé par ces paroles et par l'ascendant du magnanime Léo, Aulon le regarde et se tait. Hâte-toi, lui dit le héròs: mon cœur frémit à l'idée de tremper mes mains dans le sang d'un Marse; renonce à ta patrie, ou accepte ma foi. Mon choix est fait, lui dit Aulon; et il met sa main dans la sienne.

Dès ce moment, plus d'obstacle à la paix; des cris de joie s'élancent de toutes parts; les deux armées quittant leurs rangs commencent à se

mêler, quand la fougueuse Hersilie, qui jusqu'alors avoit espéré dans Aulon, Hersilie, hors d'elle-même, les yeux ardents, pâle de fureur : Lâches, s'écrie-t-elle, ingrats, perfides amis, qui cédez à de vaines paroles, qui trahissez la cause des rois, ne pensez pas me voir complice de votre infamie. Et toi, Numa, toi que j'abhorre autant que je t'adorai, je ne puis trouver d'expression plus forte, reçois mes funestes adieux : Puisse l'amour te faire sentir tous les tourments que tu m'as causés ! Puisses-tu pleurer sur le trône le chagrin de n'y pouvoir placer l'indigne objet que tu me préferes ! Puisse ce peuple romain qui t'a fait roi, devenir le plus terrible ennemi du nom de roi, le poursuivre par toute la terre, après avoir chassé de ses murs toi ou tes indignes successeurs ! Puissent enfin les noires Euménides te persécuter sans relâche,

te présenter sans cesse le cadavre de Tatia expirante par mes poisons, et sur-tout celui d'Hersilie mourante sous le poignard que ta main barbare conduit! En prononçant ces derniers mots, elle enfonce jusqu'à la garde son épée dans son cœur. On accourt, on s'empresse: il n'est plus temps; elle ne respire plus, et la fureur est encore peinte sur son visage glacé.

Numa la plaint: il donne des or dres pour qu'on lui rende les honneurs funebres avec le respect dû à son rang. Tandis que le bûcher se prépare, le roi de Rome immole des victimes, jure la paix aux conditions qu'il a offertes, et rentre dans sa capitale, entouré de tous ces rois qu'il a vaincus par la justice.

Numa les conduit au capitole, où ils font un sacrifice à Jupiter. Là il propose d'établir une ligue qui assure à jamais la paix et la liberté de l'Ita-

lie. Tous ces rois, remplis de respect pour la vertu de Numa, veulent qu'il soit seul leur arbitre Numa discute les droits de chacun d'eux, compense les sacrifices, en fait lui-même, rédige le traité, et tous le signent avec joie. Ces nouveaux alliés du roi de Rome se disposent à partir, comblés de ses dons, certains de sa foi, et pénétrés pour lui de la plus tendre vénération.

Le monarque de Capoue retourne dans ses états avec son fils, qui est devenu un héros chez les Marses. Le roi des Vestins ne peut engager sa fille à le suivre dans Cingilie : Camille a renoncé au trône ; elle veut demeurer à Rome avec Léo, avec Numa ; et le bonheur dont elle jouit suffit pour rendre heureux son pere. Les Volsques, les Hirpins, les Rutules, satisfaits sur les injustices qu'ils reprochoient à Romulus, reprennent

la route de leur pays en bénissant le nom de Numa. Les Marses, chargés de présents, remis en possession du pays des Auronces, retournent à Marrubie : Astor ne quitte pas sans regret son vertueux allié. Enfin le peuple romain, qui voit finir cette guerre sans qu'il en coûte le sang d'un seul citoyen, bénit et adore son roi.

Le sage Numa, qui vient d'assurer la paix à l'Italie, se hâte d'aller fermer solemnellement le temple de Janus : sous Romulus, il resta toujours ouvert. Les portes d'airain crient sur leurs gonds rouillés ; l'on ne peut les forcer à se joindre.

Numa tombe à genoux devant la divinité : O Janus, s'écrie-t-il, toi qui régnas dans l'Italie par la justice et par la paix, protege mes desseins pacifiques. Ferme ce temple terrible : notre cœur sera l'asyle où nous t'adorerons désormais. Je saurai te ren-

dre un nouvel hommage : jusqu'à présent notre année a commencé par le mois consacré à Mars ; je réforme cette année mal calculée à plus d'un égard. J'y ajoute deux mois, et le premier de tous sera le mois de Janus : il est juste que le dieu de la guerre cede le pas au dieu de la paix.

Il dit. Les portes du temple tournent d'elles-mêmes sur leurs gonds, et se ferment avec un bruit épouvantable.

Numa consacre ensuite le bouclier d'or qui assure à jamais aux Romains la victoire sur tous les peuples : il institue, pour le garder, des prêtres qu'il nomme Saliens.

Après ces soins pieux, il se dispose à retourner au bois d'Égérie : il mene avec lui Camille et Léo. Mais la crainte de déplaire à la nymphe lui fait laisser ces tendres amis à quelque distance de la fontaine.

A peine arrivé, il invoque Égérie ; il se plaint du long temps qui s'est écoulé depuis qu'il ne l'a entendue, et lui rend compte de tout ce qu'il a fait. Êtes-vous contente ? ajoute-t-il d'un ton timide et modeste. Oui, répond la voix, je le suis : dès ce jour je te regarde comme le plus grand des rois. Tu as rempli mes espérances ; c'est à moi de remplir mes serments : connois enfin Égérie.

A ces mots, elle sort du bois ; et Numa reconnoît Anaïs. Il reste immobile de surprise : son œil est fixe, sa bouche ouverte, ses bras demeu rent tendus. Tout-à-coup, poussant des sanglots, il tombe aux genoux d'Anaïs ; il fait de vains efforts pour parler, il ne peut que verser des larmes.

Releve-toi, lui dit Anaïs : je ne suis point la nymphe Égérie, je suis une simple mortelle ; et les honneurs

de la divinité me seroient moins chers que le titre de ton amie. Tu m'avois raconté le songe que tu fis à la fontaine de Pan, l'espérance que tu conservois d'être un jour instruit par Égérie : je résolus avec mon pere de réaliser cet espoir. Forcés de nous séparer de toi, pour que tu consentisses à devenir le bienfaiteur de ton peuple, nous vînmes nous cacher dans ce bois, où j'étois bien sûre que tu ne tarderois pas à te rendre. Tous nos projets ont réussi. Je t'ai parlé comme Égérie; je t'ai donné des conseils qui m'étoient dictés par la profonde sagesse de mon pere. Tu as cru entendre la nymphe : cette erreur, utile à ta gloire, a été douce pour mon cœur. Je te voyois à travers ces branchages, quand tu pensois converser avec Égérie : plus heureuse que toi, j'étois à tes côtés quand tu pleurois ton Anaïs.

Numa l'écoute, hors de lui-même. Il voit bientôt paroître Zoroastre ; il se précipite dans son sein, il l'embrasse mille fois ; et, s'arrachant de ses bras, il court chercher Camille et Léo. Elle est ici ! leur crie-t-il de loin : elle est ici ! Viens, accours ; ton pere, ta sœur t'attendent.

Léo ne peut croire ces paroles ; il se presse pourtant d'arriver. Zoroastre le reçoit dans ses bras, le serre contre sa poitrine : Mon fils, mon cher fils, nous sommes rejoints, nous le sommes jusqu'à la mort. Léo pleure pour toute réponse : l'aimable Camille embrasse Anaïs. La joie, l'amour, l'amitié, semblent ôter la raison au tendre pere et aux quatre a mants.

Enfin, quand les larmes les ont soulagés, Zoroastre les conduit à sa cabane. C'est ici, leur dit-il, que nous

nous sommes cachés ; ici nous finirons nos jours. Numa, je te donne Anaïs : mais le peuple romain ne connoîtra jamais vos nœuds ; jamais Anaïs n'entrera dans Rome. Chaque jour, sous prétexte de venir consulter ta nymphe, tu viendras voir ton épouse ; et la récompense de tes bonnes actions sera le plaisir de nous les raconter. Ainsi ma fille demeurera fidele à sa religion ; le mystere ajoutera de nouveaux charmes à la félicité de Numa ; et Zoroastre, heureux de ce bonheur, coulera en paix, au milieu de vous, le peu de jours qu'Oromaze lui destine encore. Approuves-tu ce projet ?

Numa ne lui répond qu'en tombant à ses pieds ; Anaïs sourit en baissant les yeux ; Camille et Léo applaudissent.

Dès le lendemain, l'hymen d'A-

naïs et de Numa fut célébré dans cette chaumiere, sans pompe, sans fête, sans autres témoins que Zoroastre, Camille et Léo. L'heureux Numa vint tous les jours à la cabane. La vertueuse Anaïs et son pere lui inspirerent de plus en plus le desir, les moyens d'être le plus juste et le meilleur des rois.

Zoroastre parvint au milieu d'eux à la vieillesse la plus reculée. Léo, général des Romains, se fixa dans Rome avec son épouse, et prit d'elle le surnom de Camillus : ce fut la tige de cette famille de héros dont le plus fameux délivra Rome des Gaulois. Numa, toujours brûlant pour Anaïs, toujours adoré de son épouse, régna quarante-cinq années. Pendant ce long espace de temps, jamais ennemi ne parut sur le territoire de Rome, jamais le temple de Janus ne fut ou-

vert; et dans les états de Numa, il n'y eut pas un seul homme malheureux par l'oppression ou par de mauvaises loix.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de monseigneur le garde des sceaux, les ŒUVRES DE M. LE CHEVALIER DE FLORIAN, et je n'y ai rien trouvé qui m'ait paru devoir en empêcher l'impression. A Paris, ce 26 janvier 1786.

SUARD.

PRIVILEGE.

LOUIS, par la grace de Dieu, roi de France et de Navarre, à nos amés et féaux conseillers, les gens tenants nos cours de parlement, maîtres des requêtes ordinaires de notre hôtel, grand conseil, prévôt de Paris, baillis, sénéchaux, leurs lieutenants civils, et autres nos justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé le sieur chevalier DE FLORIAN nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer et donner au public ses ŒUVRES, s'il nous plaisoit lui accorder nos lettres de privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'exposant, nous lui avons permis et permettons de faire imprimer lesdits ouvrages autant de fois que bon lui semblera, et de les vendre, faire vendre par tout notre royaume: voulons qu'il jouisse de l'effet du présent privilege pour lui et ses hoirs, à perpétuité, pourvu qu'il ne le rétrocede à personne; et si cependant il jugeoit à propos d'en faire une cession, l'acte qui la contiendra sera enregistré en la chambre syndicale de Paris, à peine de nullité, tant du privilege que de la cession; et alors, par le fait seul de la cession enregistrée, la durée du présent privilege sera réduite

à celle de la vie de l'exposant, ou à celle de dix années, à compter de ce jour, si l'exposant décede avant l'expiration desdites dix années; le tout conformément aux articles IV et V de l'arrêt du conseil du 30 août 1777, portant réglement sur la durée des privileges en librairie. Faisons défenses à tous imprimeurs, libraires et autres personnes de quelque qualité et condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits ouvrages, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse et par écrit dudit exposant, ou de celui qui le représentera, à peine de saisie et de confiscation des exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende, qui ne pourra être modérée, pour la premiere fois, de pareille amende et de déchéance d'état en cas de récidive, et de tous dépens, dommages et intérêts, conformément à l'arrêt du conseil du 30 août 1777, concernant les contrefaçons: à la charge que ces présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la communauté des imprimeurs et libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression desdits ouvrages sera faite dans notre royaume et non ailleurs, en beau papier et beaux caracteres, conformément aux réglements de la librairie, à peine de déchéance du présent privilege; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression desdits ouvrages sera remis, dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher et féal chevalier, garde des sceaux de France, le sieur Hue de Miromesnil, commandeur de nos ordres; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre bibliotheque publique, un dans celle de notre château du Louvre, un dans celle de notre très cher

et féal chevalier, chancelier de France, le sieur DE MAUPEOU, et un dans celle dudit sieur HUE DE MIROMESNIL : le tout à peine de nullité des présentes ; du contenu desquelles vous mandons et enjoignons de faire jouir ledit exposant et ses hoirs, pleinement et paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits ouvrages, soit tenue pour dûment signifiée, et qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés et féaux conseillers-secrétaires foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre huissier sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis et nécessaires, sans demander autre permission, et nonobstant clameur de haro, charte normande, et lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Fontainebleau le vingt-neuvieme jour d'octobre, l'an de grace mil sept cent quatre-vingt-trois, et de notre regne le douzieme. Par le Roi, en son conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le registre XXI de la chambre royale et syndicale des libraires et imprimeurs de Paris, n. 3044, fol. 971, conformément aux dispositions énoncées dans le présent privilege ; à la charge de remettre à ladite chambre les huit exemplaires prescrits par l'art. CVIII du réglement de 1723. A Paris, ce 11 novembre 1783.

LECLERC, syndic.

OUVRAGES

IMPRIMÉS CHEZ DIDOT L'AÎNÉ,

RUE PAVÉE SAINT-ANDRÉ.

Collection des bons auteurs nationaux et latins, imprimée par ordre du Roi pour l'éducation de monseigneur le Dauphin.

Aventures de Télémaque, par M. de Fénélon, in-4, broché, 48 l.
Les mêmes, in-8, 2 v. br. 30 l.
Les mêmes, in-18, 4 v. br. 24 l.
OEuvres de Racine, in-4, 3 volumes, broché, 102 l.
Les mêmes, in-8, 3 v. br. 45 l.
Les mêmes, in-18, 5 v. br. 30 l.
Discours sur l'histoire universelle, par M. Bossuet, in-4, br. 48 l.
Le même, in-8, 2 v. br. 30 l.
Le même, in-18, 4 v. br. 24. l.
Bibliorum sacrorum vulgatæ versionis editio, 2 vol. in-4.
Prix du tome I, broché, 60 l.
La même, in-8, 8 vol.
Prix des 4 premiers v. br. 44 l.
La même, in-18, 10 v. sous presse.

Bibliorum sacror. vulgat. vers. editio, Clero Gallic. dicata, 2 vol. in-4. Prix du tome I, broché, 60 l.

La même, grand raisin ordinaire, tome I, rel. en veau, 21 l.

La même, in-8, les 4 premiers v. pap. vélin, br. 44 l.

La même, p. ord. 4 v. r. en v. 20 l.

Collection des moralistes anciens, dédiée au Roi.

format in-18, papier superfin.

Manuel d'Épictete, 1 vol. br. 4 l.

Morale de Confucius, 1 vol. br. 4 l.

de divers Chinois, 1 v. br. 4 l.

de Séneque, 3 vol. br. 12 l.

d'Isocrate, 1 vol. br. 4 l.

de Cicéron, 1 vol. br. 4 l.

Caracteres de Théophraste, 1 vol. 4 l.

Sentences de Théognis, 1 vol. br. 4 l.

Morale de Socrate, 2 vol. br. 8 l.

La même collection, en pap. com chaque vol. br. 1 l. 10 s.

Morale de J. C. et des Apôtres, tirée du nouv. Test., 2 v. in-18, br. 6 l.

La même, en papier com., 2 vol. rel. 3 l.

OEuvres de M. de Florian.

format in-18.

Galatée, 1 vol. fig. br. 6 l.

La même, papier ordin. br. 4 l.

Les six Nouvelles, 1 vol. fig. br. 6 l.

Les mêmes, pap. ord. fig. br. 4 l.

Théâtre, 3 vol. fig. br. 18 l.

Le même, pap. ord. fig. br. 12 l.

Le 3e vol. pour compléter la 1e édit. pap. vélin, sans fig. 4 l. 10 s.

Le même, pap. com. 3 l.

Numa, 2 vol. fig. br. 12 l.

Le même, pap. ord. avec fig. 8 l.

format in-8.

Galatée et les six Nouvelles, 1 vol. broché, 12 l.

Les mêmes, p. ord. br. 4 l. 4 s.

Numa Pompilius, 1 vol. br. 12 l.

Le même, pap. ordin. 5 l.

Collection de romans historiques sur l'Histoire de France, avec des notes dans lesquelles on a rétabli la vérité des faits et des dates.

Histoire secrete de Marie de Bourgogne, par Mlle de la Force, 3 vol. in-12, brochés, 18 l

Histoire de Marguerite de Valois, reine de Navarre, par Mlle de la Force, 6 vol. in-12, br. 30 l.

Histoire du grand Alcandre, ou les amours de Henri IV, par Mlle de Guise, 2 v. in-12, br. 12 l.

Poésies de Boileau, 2 v. in-18, br. 10 l.

Essai de fables nouvelles, dédiées au Roi, par Didot fils aîné, in-12, pap. vélin, br. 3 l.

Divers poëmes, imités de l'anglois, 1 vol. in-18, br. 3 l.

La vie de Henri IV, par Péréfixe, traduite en anglois, 1 v. in-8, 6 l.

Voyage dans les deux Siciles, traduit de l'anglois de M. Swinburne. Il paroît 3 v. in-8, gr. p. 36 l.

Traduction d'Homere, par M. Gin, 8 vol. in-4, sur pap. gr. raisin d'Annonay, avec 50 estampes et 2 cartes géogr., chaq. vol. 36 l.

La même, 8 vol. in-8, chaq. v. 12 l.

La même, in-8, pap. ord. chaque vol. br. 7 l. 10 s.

